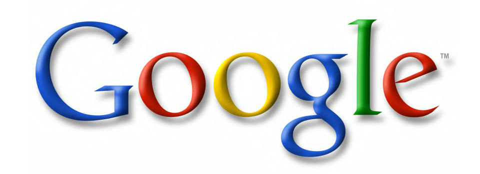








ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG
ET JULES JACQUET

POÉSIE — TOME I



ÉDITION LEMERRE

PARIS

LIBRAIRIE L. HÉBERT

ALEXANDRE HOUSSIAUX ET Cie, SUCCrs

7, RUE PERRONET, 7





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

PROSE — TOME I

L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, direct.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION ILLUSTRÉE PAR

FRANÇOIS FLAMENG ET TOFANI

GRAVURES AU BURIN

PAR BOISSON, BOUTELIÉ, DUBOUCHET, LÉOPOLD FLAMENG

ET JULES JACQUET

PROSE — TOME I



ÉDITION LEMERRE

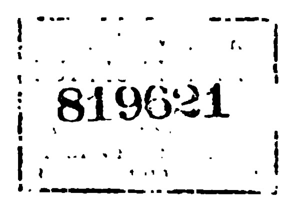
PARIS

LIBRAIRIE L. HÉBERT

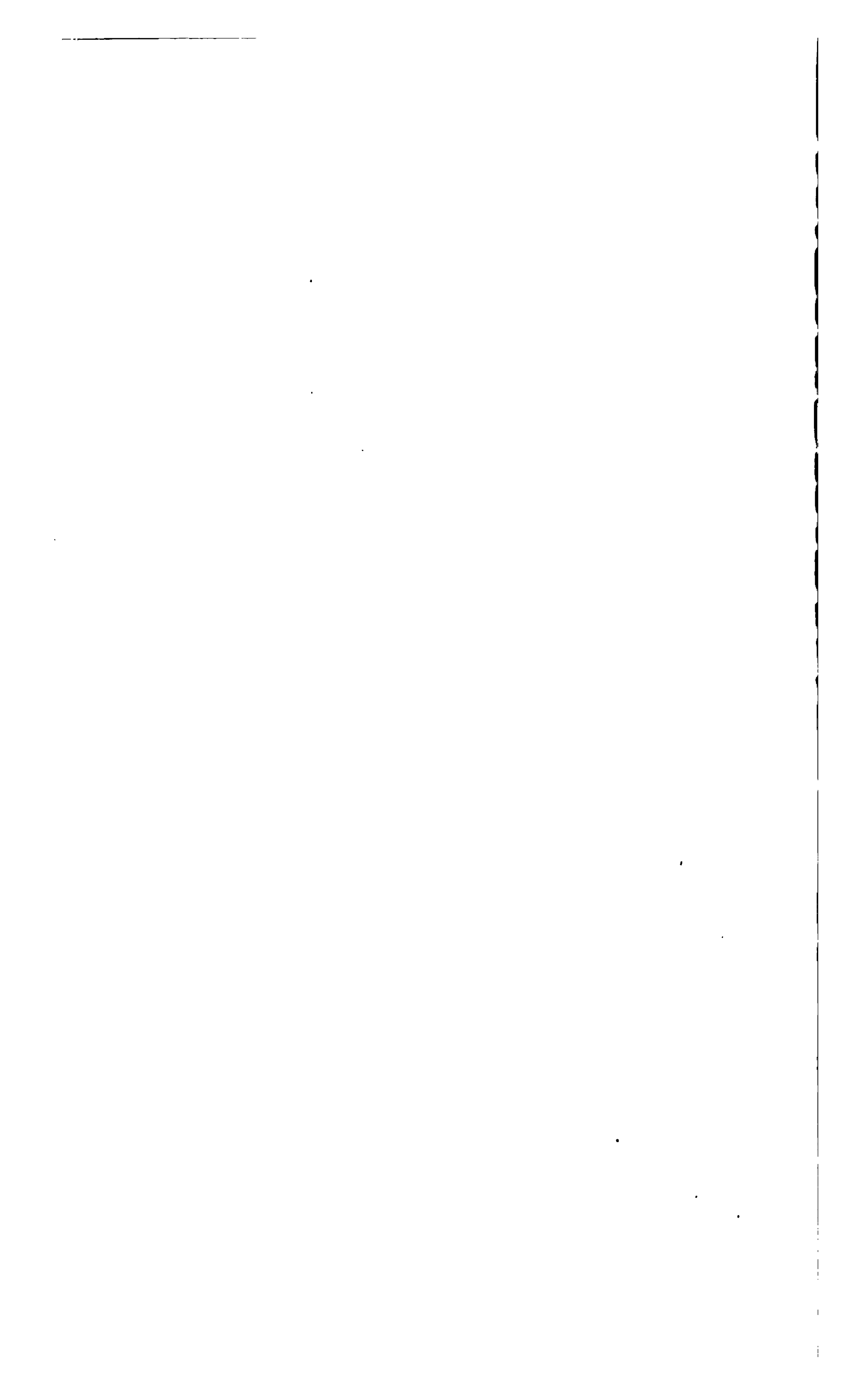
ALEX^{DRE} HOUSSIAUX ET CIE, SUCC^{RS}

7, RUE PERRONET, 7

1892











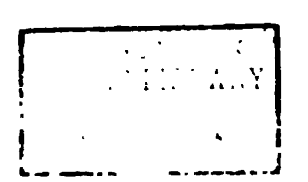
Dessin de Tofani. Gravé par Boutelie.

UNE IDYLLE PENDANT LE SIÈGE

Restez un petit moment, supplia Gabrielle.

L. HÉBERT ÉDITEUR

Imp. Chardon Paris





Dessin de Tofani. Gravé par Boutelie.

UNE IDYLLE PENDANT LE SIÈGE

Restez un petit moment, supplia Gabriel.

L. HEBERT EDITEUR

Imp. Ch. Chardon Paris

UNE [illegible]

PENDAN[illegible]

I

[illegible] de l'a[illegible] 18[illegible]

[illegible]

[illegible] avait p[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] La mo[illegible]

[illegible]ésastre. M. [illegible]

[illegible] l'âge et le t[illegible]

la [illegible], sa veuve [illegible] de l'a[illegible]



[illegible] PENDANT [illegible]

UNE IDYLLE

PENDANT LE SIÈGE

I

Vers le milieu de l'année 1870, une vieille dame et son fils habitaient un modeste logement au cinquième étage d'une maison du quai Saint-Michel.

Mme Fontaine avait perdu son mari, professeur de sixième au lycée Louis-le-Grand, au moment où son fils, Gabriel, qui venait de finir d'assez bonnes études, allait se présenter aux examens de l'École Normale. La mort de ce père de famille fut un véritable désastre. M. Fontaine n'ayant pas encore atteint l'âge et le temps de service exigés pour la retraite, sa veuve n'obtint de l'adminis-

tration qu'un secours insuffisant, et Gabriel dut renoncer à la carrière de l'enseignement et chercher des ressources immédiates pour soutenir sa mère. Le proviseur du lycée, homme bienveillant et serviable, fit donc obtenir au jeune homme, dans les bureaux de l'Instruction Publique, un emploi rétribué quinze cents francs par an; et cette somme, jointe à la petite pension de Mme Fontaine et à quelques chétives économies faites du vivant du père, assura le pain quotidien à la veuve et à son fils.

Le logis qu'ils occupaient était composé de trois petites pièces et d'une cuisine. La salle à manger, tendue de l'éternel papier chêne, et dont le carreau avait été peint en brun-rouge, contenait le buffet d'acajou, la table à toile cirée et les six chaises de canne réglementaires, devant chacune desquelles reposait un rond de paille tressée. Les rideaux blancs, retenus par des tringlettes, et le poêle de brique, à la peinture verte écaillée, n'y manquaient pas non plus, et les seuls ornements de la muraille étaient des collections de papillons encadrées qui révélaient les goûts entomologiques du défunt M. Fontaine. La chambre à coucher de la veuve, qui tenait lieu de salon, était encombrée

par l'ancien lit conjugal, enseveli sous les plis d'un damas vert dont étaient faits également les rideaux de la croisée; et des housses de toile grise recouvraient les chaises et les deux bergères, placées aux angles de la cheminée, où brûlait en hiver un feu de mottes et qui était garnie de deux bouquets de fleurs artificielles sous des globes, et d'une pendule en albâtre, style Empire. Sur la muraille, en face de cette cheminée, le portrait de feu M. Fontaine se mirait dans la glace. Cette œuvre d'art, qu'un rapin irrespectueux eût flétrie de l'énergique épithète de *galette*, représentait le digne universitaire en robe noire, et la toque sur sa tête, assis devant un bureau de travail à cylindre, dont l'original était d'ailleurs placé au-dessous du tableau, et écrivant un vers de Virgile avec une plume d'oie. Si le peintre avait fait ressortir d'une façon choquante le contraste qu'offraient les cheveux très blancs et le teint très rouge de M. Fontaine, sa consciencieuse bonne volonté éclatait du moins dans l'exactitude avec laquelle étaient reproduits les clous du fauteuil, l'encrier siphoïde et la palme d'or brodée sur la toge du professeur.

Quand nous aurons dit qu'un mince tapis cachait

cieuse du fleuve et de la statue de Henri IV, dans l'admirable cadre formé par l'angle de la Cité et par les maisons du quai des Augustins, la ligne harmonieuse et lointaine des palais du Louvre. De toutes parts montaient jusqu'à lui, doublés par la sonorité de la rivière, les mille bruits joyeux de la ville en éveil, les soupirs haletants des bateaux à vapeur, le roulement des omnibus et des voitures, les cris des marchands des quatre saisons et les fanfares des pelotons de la garde montante. Il pouvait s'enivrer longuement de cette vie intense, de ce mouvement éblouissant, de ces magiques échos, et respirer à pleins poumons l'air libre et pur de ce vaste ciel rempli d'hirondelles.

Gabriel Fontaine était fait pour jouir de ces grandioses sensations, bien que la vie qu'il eût menée jusqu'alors ne semblât pas de nature à les développer en lui.

Au moment où commence ce récit, c'était un jeune homme de vingt ans à peine, de taille moyenne, de complexion délicate, toujours boutonné dans ses vêtements de deuil. Il avait les attaches fines, d'abondants cheveux châtains et ondulés, et de grands yeux bruns, à la fois passionnés et timides. Son visage, d'une pâleur mate et

chaude, offrait une vague ressemblance, en plus jeune, avec l'*Homme noir* de Francia qui est au Louvre.

Sa vie était monotone. Lesté du classique café au lait, il partait de bon matin pour son bureau, emportant dans une poche de sa redingote un petit pain fourré de charcuterie. Il suivait le parapet des quais, flânant, regardant les bateaux et les pêcheurs à la ligne, bouquinant parfois. Il ouvrait volontiers les livres de vers, mais n'achetait jamais rien, étant très pauvre et entendant souvent sa mère, femme craintive et économe, lui parler des soucis du ménage. *Res angusta domi*, comme disait jadis feu M. Fontaine. Au ministère, il était aimé de ses camarades. Il paraissait s'intéresser aux conversations, souriait des calembours, faisait volontiers la besogne d'un absent. Le soir, il regagnait le quai Saint-Michel par le plus long, prenait, en tête-à-tête avec sa mère, un repas assez semblable à une dînette de poupée, tant il était rapide et frugal; puis, quand la veuve, qui était de la campagne et en avait conservé certaines habitudes, s'était couchée vers huit heures, il se retirait dans sa chambre pour lire ou pour rêver, ou quelquefois, mais assez rarement, il sortait encore et allait voir des amis de

collège, devenus étudiants en droit ou en médecine.

Le dimanche il conduisait sa mère à la grand'-messe, à Saint-Séverin. Là, cette vieille femme, petite et maigre, qui portait encore sous son voile de veuve le chapeau en capote de cabriolet, au large bavolet tuyauté, et un tour de cheveux férocement noirs, reproduisait, avec sa longue figure d'un jaune rance, son haut front de dévote, ses lèvres pâles et ses yeux sans regard, une des mystiques figures immortalisées par le pinceau d'Holbein. Elle lisait l'office dans un gros eucologe dont la reliure était enveloppée de drap noir, et chantait tout haut les répons en latin, comme dans une église de village. Gabriel, qui avait été très pieux dans son enfance, mais que le doute avait depuis longtemps envahi, était alors vaguement honteux de sa mère; mais, par respect pour elle, il n'avait jamais osé lui conseiller de renoncer à cet usage tout campagnard.

Après la messe, ils faisaient un tour de Luxembourg ou de Jardin des Plantes. Gabriel aimait surtout cette dernière promenade pour ses parfums d'arbres étrangers et ses longues avenues mélancoliques

II

Cédant à la loi qui rapproche les extrêmes, Gabriel avait pour ami plus particulièrement intime un étudiant en médecine de première année, avec qui il avait fait ses études et dont la nature était absolument le contraire de la sienne.

Il s'appelait Marius Cazaban et était natif de Valence-d'Agen. Petit, trapu, roulant des yeux enflammés, il était déjà barbu jusqu'aux yeux et paraissait avoir trente-cinq ans, quoiqu'il fût à peine majeur, par ce singulier privilège des Méridionaux qui jamais n'ont l'air jeune, c'est vrai, mais chez qui, par compensation, les signes de la vieillesse ne se manifestent que très tard. Toujours coiffé d'un feutre mou, il se distinguait par des foulards rouges et des vestons trop courts, et sa

chemise débordait entre un gilet remontant sur la poitrine et un pantalon d'étoffe claire, tellement collant qu'on redoutait à chaque instant, dans l'intérêt de la pudeur, de le voir éclater avec bruit.

Marius Cazaban était athée, matérialiste et *irréconciliable*. Le mot était alors à la mode. Dans le café du boulevard Saint-Michel, où il prenait sur les banquettes de cuir des attitudes vautrées, son terrible accent du Midi faisait retentir des discours incendiaires. Il avait crié : *Vive la République!* à l'enterrement de Victor Noir, et se croyait *filé* par la police. Il se promenait souvent la nuit, armé d'un gourdin énorme, par les rues solitaires, dans l'espoir, peu sincère d'ailleurs, d'être abordé par un agent, et les moulinets qu'il décrivait avec sa canne faisaient fuir les passants attardés.

Il habitait une chambre dans un hôtel de la rue de l'Ecole-de-Médecine, dont l'allée étroite et fermée par une demi-porte était surmontée d'un transparent de verre sur lequel on lisait : *Hôtel du Progrès et du Tarn-et-Garonne meublé*, et où des femmes en camisole et dépeignées se penchaient sur la rampe de l'escalier pour appeler le garçon. Marius fréquentait le bal Bullier et con-

naissait depuis longtemps l'amour. Il disait *le quartier* pour parler du quartier Latin, et quand il avait une maîtresse, il l'appelait avec emphase : *ma femme*.

Du reste, bon garçon, ayant la verve facile et la cordialité banale des gens du Midi. Il fumait, à la salle de dissection, une pipe dont le fourneau représentait les traits, alors si populaires, du journaliste Henri Rochefort. En somme, insupportable.

Ce n'était donc pas une réelle sympathie qui attirait Gabriel vers Cazaban, mais bien plutôt une vague admiration, bien explicable, après tout, chez un jeune homme ignorant et timide. Faut-il l'avouer? Gabriel ne pouvait se défendre d'une sorte d'envie quand il avait devant les yeux l'imperturbable confiance en soi et l'aplomb merveilleux de l'homme du Midi.

Inutile d'ajouter que la vie régulière et pure de Gabriel était pour Marius un texte continuel de plaisanteries du goût le plus exécrable.

III

Un soir de la fin de juillet, c'est-à-dire quelques jours après la déclaration de la guerre, Gabriel sortit seul vers la tombée de la nuit.

Il était de mauvaise humeur. Pendant le dîner, sa mère avait, à plusieurs reprises, exprimé des craintes sur son compte à propos de cette guerre, et il avait dû lui répéter avec insistance, pour la rassurer, qu'étant fils unique de veuve il ne courait aucun risque d'être pris pour le service.

Mais dans cette jeune âme, avide d'impressions nouvelles et à qui la satisfaction du devoir quotidiennement accompli ne suffisait pas, la révolte s'élevait sourdement.

C'était entendu, il ne pouvait être soldat comme les autres, il était trop utile à sa mère. Mais il pen-

sait que la destinée lui avait fait une vie bien étroite et bien fastidieuse. Et il se rappelait les longues après-midi dans le bureau tapissé de cartons jaunis, l'odeur écœurante des vieux papiers, l'intimité constante des collègues avec qui on n'a plus une idée à échanger, la rue joyeuse et pleine de soleil abandonnée, chaque matin, pour s'enfoncer dans les longs couloirs humides du ministère. Il se voyait d'avance vieil employé, maniaque et stupide, avec des bouts de manches en lustrine et du coton dans les oreilles.

Gabriel faisait ces tristes réflexions en remontant, parmi la foule compacte, un des trottoirs du boulevard Sébastopol. La soirée était très chaude. On venait d'allumer le gaz. Devant les cafés étincelants, des gens buvaient de la bière et discutaient avec animation. A chaque instant, les passants jetaient aux oreilles de Gabriel des lambeaux de phrases tels que ceux-ci : « L'Empereur est parti hier... Je vous dis que c'est Le Bœuf qui est nommé... » Des groupes noirs s'étouffaient devant les kiosques lumineux, et ceux qui s'en dégageaient avec peine tenaient à la main, au-dessus de leur tête, un journal du soir, déplié et tout humide. Sur la chaussée passaient, de temps à autre, des bandes de gamins et

de blousards, hurlant sur un rythme monotone le cri furieux : *A Berlin!* Puis un soudain tonnerre de tambours couvrait tout ce tumulte. C'étaient les régiments de la garde qui s'en allaient à la gare de l'Est, et Gabriel apercevait sur la chaussée, au-dessus des têtes des curieux, dans le défilé confus des shakos noirs des chasseurs de Vincennes ou des bonnets à poil des grenadiers, l'aigle d'or d'un drapeau ou l'aigrette d'un colonel à cheval.

Cette émotion militaire, cet appareil guerrier, faisaient passer dans l'esprit du fils de la veuve des rêves de combats et de gloire. Il voyait, le matin d'une bataille rangée, la ligne sombre des troupes à perte de vue, les estafettes au galop, toutes petites, dans la plaine. Il était là lui-même, l'arme au pied, au premier rang de la colonne d'attaque. Puis c'étaient les coups sourds du canon, les clairons sonnant la charge, le départ à la baïonnette, des témérités de zouave; et tout là-bas, en haut de la colline, près d'un moulin déchiqueté par la mitraille, au milieu des canonniers râlant sur leurs pièces, il se reconnaissait encore dans ce simple soldat qui plantait un drapeau parmi la fumée rouge, au soleil.

Il arriva, en flânant ainsi, jusqu'à la gare de Stras-

bourg; mais la circulation était devenue presque impossible dans ces parages. Les soldats s'étaient mêlés à la foule; des enthousiastes leur offraient des cigares, même de l'argent, et dans tous les cabarets on en voyait, le fusil à terre et le fourniment sur le dos, trinquant avec des civils.

Gabriel fit comme tout le monde : il se rangea le long du trottoir et regarda.

C'était un encombrement de troupes, de fourgons et d'artillerie. Des chevaux se cabraient, des officiers juraient. Les sergents de ville avaient grand'peine à contenir la haie des curieux. Les voyous applaudissaient l'arrivée d'une batterie de mitrailleuses, en criant : « Voilà les moulins à café ! » Le cadran du chemin de fer marquait neuf heures.

En ce moment, Gabriel se sentit légèrement touché au bras, et, avant même qu'il se fût retourné, entendit une voix féminine lui dire :

« Oh ! monsieur, laissez-nous passer devant vous, pour voir. »

Et deux jeunes femmes, en toilette d'été, se faufilèrent en effet devant lui.

La plus grande, qui était une brune aux yeux hardis, se retourna d'abord pour lui adresser un

sourire de remerciement, puis elle se pencha pour dire un mot à l'oreille de sa compagne. Elles se tenaient le bras et se serraient l'une contre l'autre, comme des petites bourgeoises un peu effrayées de s'être risquées dans une telle cohue.

Gabriel ne fit pas d'abord attention à ces deux femmes; mais le flot de peuple qui grossissait derrière lui le poussait contre elles, et il se mit à les regarder distraitement. Elles se parlaient tout bas et riaient. La plus petite, qui paraissait plus timide que son amie, avait sa voilette baissée. C'était tout près d'elle que se trouvait Gabriel, et, à chaque mouvement qu'elle faisait, il était effleuré par sa robe.

En ce moment, et comme un convoi de lourds caissons du train des équipages passait au petit trot devant eux, une terrible poussée eut lieu dans la foule, et la petite femme qui était devant Gabriel, lancée violemment sur la chaussée, fit un faux pas en poussant un cri, et elle aurait peut-être roulé sous la roue d'un des caissons, si le jeune homme, qui avait été jeté comme elle hors du trottoir, ne l'avait reçue dans ses bras.

Elle y resta trois ou quatre secondes, muette et défaillante de peur, puis se releva d'un brusque

effort; mais Gabriel, qui lui avait saisi la main pendant l'accident, la garda dans la sienne et lui prit le bras, machinalement, comme par un désir instinctif de la protéger encore.

« Eh bien, Eugénie, j'espère que nous sommes heureuses que monsieur se soit trouvé là !... Qu'est-ce qu'aurait dit votre mari, qui ne voulait pas vous laisser venir ?... Il m'aurait bien reçue, ce soir. Oh ! mais je vous en prie, monsieur, ne nous quittez pas. Vous allez nous aider à sortir de cette bousculade. C'est comme au dernier 15 août, où j'ai failli être étouffée au feu d'artifice... Oh! j'ai eu une peur... Dites donc, Eugénie, savez-vous que monsieur vient de nous sauver la vie ?... C'est très gentil. C'est comme dans les romans. »

Ces paroles sans suite étaient prononcées par la grande brune, qui avait pris l'autre bras de son amie, et qui termina son discours par un petit éclat de rire.

« En effet, mesdames, dit Gabriel d'une voix tremblante, il faut songer d'abord à sortir de cette foule. »

Ils étaient remontés sur le trottoir, et Gabriel sentait toujours sur son bras la main de celle qu'on venait d'appeler Eugénie. Il était profondément

[illegible] Pour la [illegible]
[illegible] abandonnée [illegible]
[illegible] étaient tous [illegible]
[illegible] populaire. [illegible]
[illegible] famille [illegible]
[illegible]
[illegible] était arr[illegible]
sa [illegible]
Quand ils [illegible]
[illegible]mbré, sur [illegible]
La jeune fem[illegible]
lui causa [illegible]
« Maint[illegible]
mercier. [illegible]
Sa voix [illegible]
cause le [illegible]
immobile [illegible]
une [illegible]
Elle [illegible]
et un [illegible]
faisan[illegible]
qui [illegible]
peu [illegible]
lui [illegible]
demi[illegible]

La grande brune intervint encore.

« Comment, ma chère, s'écria-t-elle, vous voulez que monsieur nous laisse déjà? Mais moi, je vais le prier de nous remettre en chemin, puisqu'il est si complaisant. D'abord, je suis tout à fait perdue dans ce quartier-ci... Dites-moi, monsieur, savez-vous où passe l'omnibus de la Glacière? C'est par là que nous demeurons.

« Mais, ma chère madame Henry, nous abusons de la bonté de ce monsieur, » dit Eugénie avec une légère insistance.

Gabriel eut alors une audace singulière : il affirma qu'il voulait savoir ces dames en sûreté, et qu'avec leur permission il les mènerait jusqu'à l'omnibus, qui passait tout près de là, rue Rochechouart.

Mme Henry accepta sur-le-champ, et ils se mirent à marcher tous trois de front, les deux femmes se donnant le bras.

La nuit était magnifique, sur ce long boulevard qui commençait à devenir désert. Pas de lune, mais un ciel d'un bleu laiteux, criblé d'étoiles. Le gaz brillait, très clair. Gabriel se tenait à côté de la grande brune ; il n'avait pas osé se mettre auprès de l'autre. Il ne s'était jamais trouvé avec des

femmes inconnues; son cœur battait avec force. Il écoutait craquer les bottines sur l'asphalte du trottoir. Le vent de la nuit venait de se lever, un peu frais, et agitait doucement les jupes et les mantelets des deux femmes.

« Voyez-vous, reprit Mme Henry avec ce ton familier et un peu commun qui étonnait fort Gabriel, il ne faut pas croire que mon amie soit ingrate pour ce que vous avez fait tout à l'heure. Mais elle est un peu farouche, ma petite Eugénie. Songez donc! elle n'est à Paris que depuis un an, et son mari ne la sort guère. Elle n'a pas encore les habitudes de la société... »

Gabriel s'aperçut alors qu'Eugénie tirait son amie par la manche pour la faire taire, et Mme Henry, qui paraissait ignorer l'art des transitions, demanda brusquement à Gabriel, sans lui laisser le temps de répondre :

« Quel âge avez-vous donc? Vous devez être tout jeune : vingt ans, vingt et un ans, n'est-ce pas? Comme c'est beau d'avoir vingt ans! Pourquoi n'avez-vous pas de barbe? Est-ce que vous êtes artiste? Mais non, les acteurs portent les cheveux plus longs. Laissez-moi deviner... Vous n'êtes pas dans la nouveauté non plus, vous avez l'air trop

distingué... Tenez! je crois que je brûle : vous devez travailler au ministère. »

Règle générale : pour les gens du peuple, les petits bourgeois et toutes les personnes ignorantes des choses de l'administration, il n'y a qu'un seul et unique ministère, vague et indéterminé.

Gabriel avoua qu'il était en effet employé de l'État.

Mme Henry reprit :

« C'est des bonnes places, parce qu'on a un fixe. Tiens, vous avez un crêpe à votre chapeau! Pauvre jeune homme, est-ce que c'est de votre maman que vous êtes en deuil? Non. Alors vous devez demeurer avec elle? Ça se voit tout de suite que vous êtes dans votre famille. — Savez-vous que vous êtes bien aimable avec nous? Comment vous appelez-vous de votre petit nom?

— Gabriel.

— Gabriel. J'aime bien ce nom-là, Gabriel. Et vous, Eugénie? Mais je préfère Léon... Ah! pas Victor, par exemple. C'est le nom de mon vilain bonhomme de mari... Enfin je n'ai plus à m'en plaindre. Il m'a quittée; c'est ce qu'il pouvait faire de mieux... Dites donc, monsieur Gabriel, qu'est-ce que vous pensez de la guerre? Moi, je crois que

nous allons *gagner*... Ces pauvres soldats que nous venons de voir partir, il y en aura beaucoup de tués, tout de même! Tenez! rien que cette idée-là, ça me fait mal... Enfin, l'Empereur était forcé; ils l'ont tant ennuyé, au plébiscite... »

C'est par de semblables discours, auxquels Gabriel, surmontant enfin sa timidité, finit par répondre, que le jeune homme commença de faire la connaissance de Mme Henry. Cependant une attraction mystérieuse ramenait toujours sa pensée vers la jeune femme silencieuse qui les accompagnait.

Timide, Gabriel marchait un peu en avant des deux compagnes, et ses regards se rencontraient de temps en temps avec ceux d'Eugénie. Mais alors il baissait les yeux malgré lui; et pas une seule fois il n'osa lui adresser la parole. Mme Henry paraissait s'apercevoir de la préférence de Gabriel, mais elle n'en montrait aucun dépit, et, bien au contraire, lorsqu'au milieu de son bavardage elle le voyait inattentif et seulement occupé de son amie, elle laissait échapper ce joli éclat de rire sans motif qui allait si bien à sa bouche rouge et bien garnie.

Enfin on arriva dans la rue Rochechouart. Justement l'omnibus la descendait, et on le voyait

venir de loin, roulant ses deux gros yeux rouges.

« Monsieur Gabriel, dit alors Mme Henry avec sa crânerie habituelle, je suis sûre que vous voudrez savoir si ma petite Eugénie est remise de son émotion... Eh bien, je demeure faubourg Saint-Jacques, 17. Vous serez toujours le bienvenu. »

Gabriel, ébloui de cette invitation inespérée, allait répondre ; mais l'omnibus était là tout proche et Mme Henry venait de faire signe au cocher. Elle tendit la main au jeune homme :

« A bientôt, n'est-ce pas? »

Gabriel lui donna sa main, qu'elle secoua comme un camarade. Il allait peut-être se décider à présenter aussi la main à Eugénie, quand celle-ci, avec un dernier regard et un gracieux salut de la tête, lui dit vivement :

« Adieu, monsieur, et encore merci! » et s'élança à la suite de son amie.

Gabriel les vit entrer dans l'omnibus, qui s'ébranla de nouveau. Il entendit le conducteur sonner les deux coups et resta là, immobile, regardant la lourde voiture descendre la pente raide et disparaître enfin au tournant de la rue.

Il revint chez lui à pied, marchant très vite. Il était plein d'une étrange exaltation. Il se rappelait

les détails de son aventure, tous à la fois et très précis. Il frémissait à la pensée que les cheveux d'Eugénie avaient presque effleuré son visage, quand elle était tombée dans ses bras; il sentait encore sur sa main l'étreinte de la main de la jeune femme; il se souvenait qu'elle avait des gants de peau de Suède. Il se disait qu'il la reverrait; il prononçait tout haut des paroles vagues. Il se répétait vingt fois l'adresse de Mme Henry, 17, faubourg Saint-Jacques, comme s'il eût craint de l'oublier. Il se trouvait plus fort, plus souple et plus léger que d'habitude; il lui semblait que son sang circulait plus vite.

En traversant le pont Saint-Michel, il vit passer, au milieu de la chaussée, une bande d'étudiants parmi lesquels il reconnut, de loin, son ami Cazaban. Tous beuglaient la *Marseillaise*.

« Ah! c'est vrai, la guerre! pensa-t-il, je l'avais oubliée. »

IV

Ce ne fut qu'au bout de trois jours que Gabriel se décida à aller voir Mme Henry.

Cette visite lui apparaissait comme quelque chose de très compliqué et de très difficile. Il avait beaucoup pensé aux deux amies. Le souvenir de la petite femme silencieuse et voilée, avec qui il n'avait échangé que quelques regards craintifs, l'attendrissait profondément. Il savait qu'elle avait un mari, qu'elle était sauvage et ignorante; il la devinait malheureuse. Il voulait la retrouver, et se répétait qu'il n'avait pas d'autre moyen, pour cela, que de rendre visite à Mme Henry. Mais l'image de cette belle brune aux yeux éclatants, à la parole libre, dont les lèvres de sang riaient en montrant

des dents si blanches, le jetait dans un trouble qui tenait presque de la peur.

Cependant, songeant qu'il avait déjà montré bien peu d'empressement, et que plus il tarderait moins il serait bien reçu, un jour il sortit de son bureau d'assez bonne heure et se dirigea vers le faubourg Saint-Jacques.

Comme tout poltron allant à un danger, il avait pris par le plus long, et il ralentissait le pas en se rapprochant du but.

Sur le boulevard Montparnasse, il resta cinq minutes devant la boutique d'un marchand de bric-à-brac, examinant un portrait lithographié du général Athalin, ancien chevalier d'honneur de Mme Adélaïde. Pour ne pas penser à la démarche qu'il allait faire, il s'absorbait dans la contemplation de ce militaire, évoquant l'époque bourgeoise de Louis-Philippe et se rappelant toutes les gravures de l'époque qu'il avait vues : le roi tenant à la main un chapeau gris, la reine avec des repentirs à l'anglaise, les princes en uniformes d'une coupe surannée, et M. Guizot à la tribune, la main dans son habit.

Au coin du boulevard d'Enfer, où se tenait ce jour-là le marché aux chevaux et où des gamins

conduisaient des attelages de percherons blancs, un bouquet de paille à la queue, il s'arrêta de nouveau pour regarder, devant la porte d'un cabaret, deux maquignons en blouses bleues trop longues et en casquettes ballonnées, en train de discuter le prix d'une rosse macabre et fléchissant des genoux de devant, que l'un d'eux tenait par une courroie.

Sur la place de l'Observatoire, il flâna encore autour des saltimbanques.

Puis soudain, après tout ce temps perdu et toujours selon la logique des poltrons, il se mit presque à courir et s'arrêta net dans le faubourg, devant ce terrible numéro 17 dont les deux chiffres lui étaient apparus, en caractères de feu, dans ses rêves des nuits précédentes.

C'était une vieille et étroite maison, fraîchement recrépie et enduite d'un affreux badigeon jaunâtre. Elle n'avait que trois étages, mais très élevés, et seulement deux fenêtres de façade. Tout en haut, sur le toit de tuiles, s'ouvrait une mansarde de grenier, avec une potence en fer et une poulie qui pendait. En bas, à côté de la porte bâtarde, qui donnait accès sur une allée très sombre, était une boutique de crèmerie, offrant, dans sa devanture, l'inévitable pyramide de morceaux de sucre entre

deux grandes cuvettes pleines de riz et de chocolat au lait.

La physionomie mélancolique et populaire de cette maison, qui faisait songer au visage d'un ouvrier pauvre, rassura un peu Gabriel. Le cœur battant à grands coups, il y entra brusquement et se dirigea, dans les ténèbres, vers la loge du portier, guidé par une forte odeur de soupe à l'oignon.

« Mme Henry? murmura-t-il à la lucarne.

— Hein?

— Mme Henry? dit-il un peu plus haut.

— Au second, en face, » répondit une voix de vieille femme.

Et, trébuchant à chaque marche de l'escalier noir, tâtant dans l'obscurité l'antique et grosse rampe de bois, Gabriel arriva enfin devant la porte indiquée, s'arrêta, palpitant, et, après avoir longuement respiré, sonna d'une main tremblante.

Tout de suite, Mme Henry vint ouvrir.

« Ah! monsieur Gabriel! mais entrez donc... Asseyez-vous donc... Comme c'est aimable de vous être souvenu de moi! »

Par un contraste aussi heureux qu'inattendu, la chambre était gaie avec ses deux hautes fenêtres ouvertes, et la lumière et le soleil y pénétraient large-

ment. Tout était tendu en perse jaune, semée de petits bouquets. Il y avait un tapis, des sièges bas, un divan, une psyché où l'on se voyait comme dans un portrait en pied. Sous les rideaux relevés de l'alcôve, on apercevait le lit, haut et large, avec un couvre-pied capitonné. Des riens, des objets de femme traînaient partout, dans un désordre sans malpropreté : sur le guéridon, où embaumait un bouquet de roses, sur la cheminée, où brillait une jolie pendule dorée. Gabriel remarqua aussi les bougies bleues des candélabres et une petite mule de porcelaine peinte, pleine d'allumettes.

« Vous voyez, j'étais en train de donner de la verdure à mes oiseaux, dit Mme Henry, quand Gabriel se fut assis dans un fauteuil. Vous permettez que je finisse ? »

La cage, où sautillaient un serin et un bouvreuil, était posée sur une table, et Mme Henry, pour introduire des brins de mouron entre les barreaux, se tenait debout, tournant presque le dos à Gabriel, qui ne la voyait qu'en profil perdu. Sa grande robe de chambre de fin drap rouge, qui indiquait à peine la taille et traînait un peu à terre, la faisait paraître très grande. La masse superbe de ses cheveux noirs était relevée en chignon sur le sommet

de la tête et retenue par un grand peigne d'écaille. Au croquant de l'oreille, pendait une petite boule d'or.

« C'est bien bon, ça... c'est du bon nanan, mes chéris ! » chantonna la grande brune en se penchant vers la cage ; et elle imita, avec ses lèvres, le bruit d'un gros baiser.

Gabriel était ébloui. Cette belle femme en négligé, tout près de lui, le fascinait ; il regardait, sans penser à rien, la peau dorée de cette nuque et les petites mèches rebelles qui frisaient là.

Elle, qui, par cet instinct merveilleux des femmes, devinait sans la voir cette muette admiration, en était doucement flattée et ne se pressait pas pour se retourner.

Tout à coup le souvenir d'Eugénie traversa l'esprit de Gabriel. Il se rappela que c'était pour elle qu'il était venu, et, chose étrange, il se reprocha ce moment d'oubli, cette surprise des sens qui lui avait fait presque désirer l'autre.

« Et madame votre amie, demanda-t-il, ne s'est-elle pas ressentie de sa terreur de l'autre jour ? »

Mme Henry se retourna en riant.

« Eugénie ? dit-elle. Ah ! je vois que nous y avons pensé, mauvais sujet ! Vous êtes bien mignon, mon-

sieur Gabriel, mais Eugénie est mariée... et vertueuse... Il faudra oublier cela.

— Mais, madame, je vous assure...

— Bien! bien!... Comme si je ne m'étais aperçue de rien l'autre fois... Comme si vous ne la regardiez pas tout le temps, pendant que nous remontions le boulevard Magenta! Mais c'est comme je vous dis... Sage comme une image... Et, franchement, il faut du mérite. Encore un joli cadet que ce Clément... Ça ne m'étonne pas, du reste... Il a été camarade avec mon mari.

— Elle est malheureuse? dit Gabriel d'une voix triste.

— Comme les pierres! Pauvre petite femme! Ça vous a été élevé à la campagne, chez ses parents, des fermiers riches... et choyée... et dorlotée! Et puis est arrivé ce grand gaillard, qui était du pays et qui venait de s'établir maître charpentier à Paris, sur le boulevard d'Italie... vous connaissez?... Il l'a épousée, avec une jolie petite dot, ma foi! et ils sont ici depuis dix-huit mois. Ah! ça n'a pas traîné. Tout est déjà mangé ou à peu près, et je crois bien qu'il est dans de mauvaises affaires. Avec ça que le bâtiment ne va pas... Et encore s'il était gentil pour sa femme... Mais non, un gros matériel, ce Clé-

[illegible]

[illegible] frivole et [illegible] aux [illegible] inattendues sur les [illegible] la guerre et la politique. En quelques minutes, [illegible] apprit qu'elle était née à [illegible], qu'elle raffolait du comédien Mélingue ; que son [illegible]

plantée là pour une *rien du tout;* qu'elle faisait sa prière matin et soir; que le blanchissage des jupons coûtait des prix exorbitants; qu'elle était d'avis d'annexer les bords du Rhin à la France; qu'elle faisait monter ses repas de la crémerie; qu'elle lisait avec passion les œuvres d'Henry Murger; qu'elle admirait fort Garibaldi et qu'elle avait assisté à l'exécution de Troppmann.

Elle s'était assise dans un fauteuil en face de Gabriel, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, et lui parlait en le regardant en face, comme un homme.

Prenant son courage à deux mains, Gabriel fit bien encore une tentative pour ramener la conversation sur le compte d'Eugénie; mais Mme Henry eut un tel accès de gaieté, elle constata, avec un rire si goguenard et tant de grosses malices, l'insistance de Gabriel, que celui-ci, sentant le rouge lui monter au visage et le sang lui brûler les oreilles, changea lui-même le cours de l'entretien, et, quelques minutes après, se leva pour prendre congé.

Il ne put le faire, cependant, qu'après avoir promis de revenir le lendemain même, dans la soirée, et, du seuil de la porte, Mme Henry lui promit alors qu'Eugénie serait là, avec un sourire qui le jeta

dans la dernière confusion ; à ce point qu'en saluant une dernière fois, il faillit rouler dans les ténèbres de l'escalier.

Mais à peine fut-il dans la rue qu'une joie immense l'envahit, à la pensée qu'il allait revoir Eugénie. Il se félicita d'être allé chez Mme Henry comme d'une action héroïque. La tête haute, le pas allègre et relevé, il revint en traversant le Luxembourg, tout poudreux et tout échauffé d'une torride journée de canicule.

Sous les beaux platanes de la fontaine Médicis, dans cette allée où les bonnes et les mamans tirent l'aiguille, groupées au pied des arbres, ayant sous les yeux des enfants accroupis qui jouent avec le sable, il rencontra Cazaban, sombre et le chapeau sur les yeux.

Gabriel était plein d'une sympathie universelle. Il serra les mains de l'homme du Midi et s'informa, avec un intérêt attendri, de la cause de sa tristesse.

« Tu me le demandes ? dit Cazaban avec impatience. Ah ! c'est vrai, tu n'es pas un citoyen, toi. Tu n'as donc pas vu la dépêche ?... et le petit qui a ramassé une balle... Ah ! c'est que si Badingue remporte la victoire, animal, sa dynastie est fondée, c'est fichu ! »

Gabriel était si loin de cet ordre d'idées qu'il ne comprit même pas ce que l'inquiétude de Cazaban avait de peu patriotique; seulement le mot du Méridional lui rappela la guerre. Mais la confiance de Mme Henry l'avait gagné.

« Tant pis pour la République ! dit-il gaiement. Je suis sûr que nous serons vainqueurs sur toute la ligne. »

V

Le lendemain, Gabriel fut exact au rendez-vous.

Il trouva Mme Henry occupée à faire du café, et la vue de trois tasses du Japon, posées sur un petit plateau, lui causa une émotion violente; car c'était une preuve qu'Eugénie était attendue.

Mme Henry paraissait très agitée, et lorsque Gabriel s'informa poliment de sa santé :

« Voyez-vous, lui répondit-elle, je ne vis plus. Quand je pense que peut-être, à l'heure qu'il est, nos soldats se battent avec ces gueux de Prussiens... Ah! il y a des moments où je suis furieuse de ne pas être un homme! »

Cette parole fit à Gabriel l'effet d'un reproche. Depuis la veille, il avait vécu dans l'attente fié-

vreuse du moment où il se trouvait, et il était forcé de s'avouer que, pas un instant, il n'avait songé au sort de notre armée. Il eut honte d'entendre une femme lui donner, sans le savoir, cette leçon de patriotisme, et, silencieusement adossé à la balustrade de la fenêtre ouverte, il resta quelque temps la tête à demi tournée, et regardant les obliques rayons du couchant dorer le dôme de l'Observatoire et les cimes des arbres qu'on voyait de l'autre côté de la rue, dépassant le grand mur.

Mais, tout à coup, la porte s'ouvrit et Eugénie, exactement habillée comme le soir qu'il l'avait vue pour la première fois, entra dans la chambre.

En reconnaissant Gabriel, elle s'arrêta, tout interdite.

« Ah! la voilà donc, ma chérie! s'écria Mme Henry en embrassant la jeune femme et en la débarrassant de son chapeau et de son mantelet. Eh bien, Eugénie, j'espère que je vous ai réservé une surprise. Vous le reconnaissez? C'est notre petit monsieur de l'autre fois... N'est-ce pas qu'il est gentil? »

Puis, exagérant, d'une manière bouffonne, les gestes arrondis et le sourire ultra-gracieux d'une femme du monde qui fait une présentation, elle ajouta :

« Madame Clément... monsieur Gabriel. — Monsieur Gabriel... madame Clément. »

Et enfin elle éclata de rire.

Gabriel salua avec gaucherie. Mme Clément balbutia péniblement quelques mots.

Mais le jeune homme la regardait sans la voir, l'écoutait sans l'entendre. Il avait soif; il ne savait où mettre ses mains. Elle lui apparaissait comme dans un brouillard, debout devant lui, petite, mignonne, les yeux baissés, avec une jolie fraise de mousseline blanche qui descendait dans l'échancrure du corsage de sa robe grise, et tenant à deux mains devant elle l'anse d'un sac à ouvrage en cuir noir.

Alors, faisant un effort énorme, Gabriel passa sa main sur son front tout en sueur et lui demanda, d'un air éperdu, si elle ne trouvait pas qu'il fît bien chaud.

La bruyante hilarité de Mme Henry vint les tirer tous deux d'embarras.

« Allons! asseyons-nous. Le café sera froid. Tenez, sucrez-vous, monsieur Gabriel... Comment, ma petite Nini, déjà à votre broderie? Quelle ardeur! Eh bien, où ai-je fourré mon étui à aiguilles?... Bon, le voilà dans ma poche! Ah! j'ai une tête...

ça m'attire des désagréments à tout bout de champ... A preuve, hier matin, cette discussion que j'ai eue avec le contrôleur des omnibus de la place Saint-Michel, parce que je n'avais pas donné ma correspondance. »

Elle était repartie, et son bavardage sautait d'un sujet à un autre, s'étendant en détails prolixes sur la corbeille de noces d'une sienne cousine, dont le père, marchand de bois à la Chapelle, ne se serait pas fait couper une jambe pour deux cent mille francs, ou s'indignant au souvenir de la colère qu'elle avait eue l'autre jour dans l'escalier, quand son voisin du second, l'externe de la Maternité, avait voulu l'embrasser dans les ténèbres.

Ils étaient assis tous les trois autour d'une table ronde, sur laquelle Mme Henry, placée entre les deux jeunes gens, se taillait, tout en causant, les pièces d'une robe de mérinos, d'après des patrons faits avec un vieux journal. Eugénie brodait, le front obstinément baissé sur son ouvrage, et tirant activement l'aiguille. Quant à Gabriel, toujours perdu de timidité, il considérait le dessin de sa tasse à café, ou, s'il levait les yeux, mais sans oser les porter sur Eugénie, c'était pour regarder le vaste espace de ciel bleu, encadré par les

sa broderie, quoiqu'on n'y vît presque plus. Mais Gabriel les avait reconnus, ces yeux, si grands et si brillants dans la pénombre, tels qu'ils s'étaient fixés sur lui la première fois, sur le boulevard Magenta, à la lueur du gaz, et il sentit tout son sang refluer vers son cœur.

La lampe allumée, Mme Henry vint se rasseoir et causa avec son amie. Elle lui demanda des conseils sur la manière de tailler sa robe, et Eugénie lui répondit en interrompant son travail et en traçant des lignes sur l'étoffe avec son doigt, que coiffait un petit dé d'argent. Elle ne regardait jamais Gabriel, mais on sentait comme un effort dans cette persistance à éviter de le voir. Lui, au contraire, s'enhardissait. Il poussa même l'audace jusqu'à lui adresser la parole. Elle lui répondit quelques mots seulement, d'une voix qu'elle voulait rendre froide et qui était toujours douce. De temps en temps, souriant à une pensée intime, Mme Henry les regardait longuement l'un après l'autre, d'un air singulier.

Enfin dix heures sonnèrent quatre ou cinq fois aux horloges du quartier. Il faisait une nuit très claire, très étoilée et très chaude. Pas une brise. Un gros papillon nocturne, venu des massifs de

l'observatoire, était entré par la fenêtre et volait en tournoyant au plafond, dans le cercle lumineux, au-dessus de la lampe.

Eugénie remit sa broderie dans le sac de cuir et se leva pour se retirer; mais Mme Henry, tout en mettant son mantelet, lui dit entre haut et bas :

« [illegible] donc, Eugénie, si vous le désiriez... C'est si désert, ces boulevards extérieurs... monsieur Gabriel pourrait vous reconduire...

— Oh ! madame Henry, c'est impossible... Qu'est-ce que dirait Clément, s'il me rencontrait?...

— Lui ! vous savez bien qu'il ne sort jamais de son café avant minuit... A votre place, j'aurais si peur de rentrer toute seule... Et les journaux qui ne sont pleins que d'assassinats !

— Je vous en prie, ma chère amie... cela ne se peut pas. »

Et Mme Clément, après avoir embrassé son amie et salué Gabriel d'un simple geste de tête, sortit assez brusquement.

Le jeune homme, un instant après [illegible] même le bonsoir à Mme Henry [illegible] la cheminée, chantonnait [illegible] comme une personne qui a [illegible]

vint chez sa mère par le boulevard Saint-Michel, désert et inondé de clair de lune.

Il éprouva tout à coup un profond abattement. Il était mécontent de lui. Il trouvait qu'Eugénie avait été glaciale, et il s'accusait d'avoir été stupide; il avait presque envie de pleurer.

A la hauteur du musée de Cluny, devant une boutique de journaux, il traversa des groupes dont l'aspect lui parut sinistre. Des bourgeois, des étudiants et des hommes du peuple se parlaient tout bas, d'un air sombre. Machinalement, il s'arrêta pour écouter.

Wissembourg! Le général Douay surpris et tué! Les turcos écrasés après des prodiges de valeur! Le territoire envahi! Voilà ce que Gabriel apprit en quelques phrases jetées par des voix farouches.

Il n'était pas un égoïste; il aimait son pays tout comme un autre, et cette terrible nouvelle dissipa d'abord sa langueur amoureuse. Mais une fois rentré dans sa chambre et couché dans son petit lit, une fois sa bougie éteinte, et à ce moment où les habitants de Paris songeaient au massacre de toute une division, au sang répandu de tant de Français, Gabriel, à la pensée de qui revint s'imposer le souvenir de la femme déjà désirée, revoyait

la cham[illegible]
brodant a[illegible]
aux yeux [illegible]
en se ra[illegible]
doigt et [illegible]
dents [illegible]
petite, un[illegible]



VI

Alors commencèrent à s'écouler, longues et pénibles, les journées de ce mois d'août pendant lequel un brûlant et splendide soleil plana constamment, comme une ironie, sur la capitale pleine d'angoisse et d'épouvante.

D'abord ce fut le déluge des sinistres nouvelles : Reichshoffen, désastre effroyable, dont le patriotisme populaire se consolait à peine en faisant entrer dans ses légendes la charge sublime des grands cuirassiers ! Puis les télégrammes se succédant, effrayants et obscurs : *Pas de nouvelles de Frossard. Tout peut encore se réparer. Hâtez la défense de Paris.* Et Forbach ! Et la reculade sur tous les points ! Et Strasbourg bloqué ! Et Metz investi ! Et les premières lances des uhlans aperçues ici, là,

partout, toujours plus près! Ce furent les Chambres en permanence, les ministres renversés avec rage, la gauche impérieuse et menaçante, l'éclosion des lois de détresse, des mesures désespérées, les murailles couvertes des affiches de l'état de siège. Puis vint l'absence de nouvelles, pire que les mauvaises nouvelles. On commença à vivre dans la rue, discutant, pérorant, des journaux en main. La foule, affolée de crédulité et d'espérance, accueillit toutes les fables, victoires sous Metz, carrières de Jaumont. Paris changea d'aspect tous les jours. Hier sillonné par les ridicules uniformes des pompiers de province, réunis contre une émeute possible par le gouvernement éperdu, il s'emplissait aujourd'hui d'anciens soldats, d'hommes de la réserve, sales, à demi équipés, ivres souvent, et accompagnait, le lendemain, de chants et de hurrahs frénétiques le départ de ses mobiles pas encore armés. Après s'être un jour pavoisé soudain sur un faux bruit de victoire, il courait en masse voir ses fortifications, qui n'avaient servi jusque-là qu'aux idylles du piou-piou et de sa payse et aux joies faubouriennes du dimanche, à présent bouleversées par la pioche des terrassiers, couvertes de chevaux et de travailleurs, retentissantes des claquements

de fouets et des ordres criés par les chefs d'équipe, et montrant çà et là, dans l'herbe de leurs talus, le bronze étincelant des grosses pièces de siège. Pris de la fièvre militaire, les citoyens allaient apprendre l'exercice dans les cours des casernes, où on les voyait alignés en pelotons et faisant sonner les crosses sur le pavé. Des portes des mairies, où la foule stationnait, lisant les placards humides, sortaient des bourgeois portant sur l'épaule un fusil, la baïonnette renversée. Par les faubourgs, les habitants de la banlieue, déjà ramenés par la peur de l'invasion, arrivaient avec leur pauvre mobilier sur une charrette à bras, l'homme dans le brancard, la femme poussant derrière, les enfants chargés de paquets ; et, dernier symptôme du prochain blocus, de nombreux troupeaux de bœufs maigres et harassés et de moutons gris de poussière s'entassaient dans les parcs, construits à la hâte, au milieu des jardins publics et le long des boulevards suburbains.

Mais le Parisien qui prenait le moins de part à cette furieuse exaltation, à ces cruelles anxiétés, à ces folles espérances, était certainement Gabriel.

Il était retourné chez Mme Henry ; il y avait revu

Eugénie. Il y était allé d'abord tous les trois ou quatre jours, puis plus souvent, puis tous les soirs, et maintenant il ne vivait plus que pour ces deux heures passées dans la chambre du faubourg, à côté des deux femmes travaillant près de la lampe, tandis que, par les fenêtres ouvertes, arrivaient les odeurs d'arbres et étincelaient les étoiles des belles nuits d'été.

Dans les premiers temps, Eugénie avait paru gênée de la présence du jeune homme et lui avait fait le même accueil, plein de froideur et de réserve; mais elle avait fini par être touchée de son silence et de sa douceur, étant comme lui naïve et timide; et aux quelques banalités qu'il avait osé lui dire, d'une voix que faisait trembler la plus poignante des émotions, elle avait à la fin répondu avec plus de confiance. Quelquefois son regard s'arrêtait, sympathique, sur celui de Gabriel. Un soir même, elle lui parla la première, et elle ne put s'empêcher de sourire tristement à la joie ineffable qu'elle lut alors dans ses yeux.

Mme Henry protégeait visiblement Gabriel. Cette femme sans éducation, à demi galante peut-être, devait avoir beaucoup d'indulgence pour les choses de l'amour. Elle n'eût peut-être pas donné un mau-

vais conseil à son amie, mais elle s'amusait de voir naître et se développer la passion chez ce jeune homme, et, dans son inconsciente immoralité, elle faisait presque des vœux pour que cet amour fût partagé.

Gabriel aimait éperdument, comme on aime la première fois, hélas! comme on n'aime qu'une fois. Tout ce que Mme Henry lui avait dit de son amie, tout ce qu'Eugénie lui avait laissé surprendre de sa nature et de sa vie dans leurs entretiens du soir, avait allumé dans son sein un foyer ardent de tendresse et de pitié. Il devinait maintenant quelle triste et pénible existence le mariage avait faite à cette petite femme, simple de cœur, délicate et aimante, et qu'on avait unie à un ouvrier à demi parvenu, grossier et violent, et d'ailleurs irrité par la mauvaise fortune. Il comprenait dans quel abandon absolu elle se trouvait, perdue dans cette immense capitale où elle ne connaissait personne; il la voyait, seule dans sa maison, sans une servante même, occupée aux petits soins du ménage et préparant les repas que son mari, qui sortait de l'atelier en habit de travail et s'arrêtait encore sur le seuil pour gourmander un de ses hommes, venait manger à la hâte, le front assombri par l'approche

par ce doux jeune homme, aux manières discrètes, à la voix pénétrante, qui avait de si jolies mains blanches faites pour les caresses et une expression de tendresse si mélancolique dans ses beaux yeux noirs. Il ne comprenait pas, l'innocent, quel chemin il avait fait déjà dans le cœur de la jeune femme; mais il voyait pourtant que, dans leurs réunions intimes de la chambre du faubourg Saint-Jacques, elle perdait vite l'air triste et préoccupé qu'elle avait en arrivant, et que parfois même elle s'abandonnait à une aimable et gentille gaieté, qui rendait Gabriel bien heureux.

Tous les soirs, il lisait le *Petit Journal* aux deux amies : c'était maintenant une habitude pour tous les trois, et une occasion pour Mme Henry, qui depuis les premiers revers avait cessé d'être bonapartiste, de réclamer la République, la levée en masse et la victoire au chant de la *Marseillaise*. Gabriel aimait fort ces tirades patriotiques de la belle brune, non qu'il les écoutât, mais parce qu'il interrompait alors sa lecture et regardait longuement Eugénie. Quelquefois aussi, afin de prolonger la séance, il apportait un livre et, à la tartine quotidienne du journal, il ajoutait quelques pages de roman ou de poésie. C'est ainsi qu'il fit connaître

aux deux femmes l'immortel récit de l'abbé Prévost et quelques-uns des vers les plus passionnés d'Alfred de Musset; et, une fois de plus, les beaux livres qui parlent d'amour servirent d'intermédiaire à deux amants timides.

VII

Un soir, vers la fin du mois d'août, comme la lecture s'était prolongée plus tard que d'ordinaire, Mme Henry insista tellement qu'Eugénie finit par consentir à ce que Gabriel la reconduisît jusque chez elle. Le mari était absent, étant allé faire un petit séjour à Chartres pour affaire de sa profession, et il n'y avait pas de danger de le rencontrer.

Pour la première fois de sa vie, Gabriel sentit donc le bras de la jeune femme s'appuyer avec confiance sur le sien, tandis qu'ils remontaient tous deux, à pas lents et en silence, le faubourg solitaire où leurs pas résonnaient, dans le calme de la nuit d'été, sur ce sol voisin des catacombes.

Ils arrivèrent ainsi, sans avoir échangé une parole, sur le large et beau boulevard de la Gla-

cière, dont les grands arbres, aujourd'hui disparus, dressaient leurs cimes noires dans la splendeur du ciel étoilé. Au milieu de l'avenue, on apercevait, dépassant le long enclos de mauvaises planches, les cornes noires des bœufs parqués là, en prévision du siège.

Quand ils se furent engagés sous les ombrages obscurs du boulevard, Eugénie ralentit le pas tout à coup et parla d'une voix altérée :

« Monsieur Gabriel, j'ai à vous dire une chose dont vous ne vous fâcherez pas, je l'espère. Depuis quelque temps, je vois bien que vous prenez trop d'amitié pour moi, et cela me fait beaucoup de peine. C'est seulement pour m'expliquer en toute franchise avec vous que j'ai consenti ce soir à me laisser accompagner. Je ne veux pas que vous ayez du chagrin à cause de moi. Savez-vous ce que vous feriez si vous étiez bien sage? Vous ne reviendriez plus chez Mme Henry. Moi, je ne peux pas ne plus y retourner, parce qu'elle a été trop gentille à mon égard. Mais vous, vous devriez avoir ce courage-là. A quoi cela nous mènerait-il d'avoir une idée l'un pour l'autre? Vous en souffririez, et moi aussi, et je suis déjà assez malheureuse. Et encore, j'ai tort de me plaindre... puisque la vie est comme ça! »

Elle s'était arrêtée, elle parlait vite, très émue, et ne s'était pas aperçue que ses mains étaient déjà dans celles du jeune homme. Mais soudain elle entendit un sanglot, et elle sentit quelque chose de brûlant tomber sur une de ses mains. C'était Gabriel qui pleurait.

Que se dirent-ils alors ?... Oh ! vous seuls le savez, qui avez pleuré sur un sein de femme dans les ténèbres, qui avez cru au mot *toujours* en le prononçant, qui avez connu la délicieuse douleur d'aimer ! Vous seuls le savez, à qui un regard de tristesse dans des yeux chéris a fait trahir les plus beaux serments de vertu et de courage ! Cœurs naïfs et sublimes qui avez fait tenir tout l'idéal de la vie dans une heure de votre jeunesse et à qui la perte fatale de ce divin rêve rend à jamais les yeux éteints et le front pâle, vous seuls serez indulgents pour ces deux pauvres êtres, à qui le sort avait donné si peu de consolation et de joie, et qui, perdus dans la solitude de cette nuit chaude et pleine de parfums, seulement vus des clémentes étoiles, oubliaient les devoirs sociaux et la patrie en deuil et allaient s'abîmer dans l'immense amour.

Ils s'étaient assis sur un banc. Gabriel pleurait toujours à chaudes larmes. Elle cherchait à l'apai-

ser, à le consoler, lui essuyait les yeux avec son mouchoir, le suppliait de sourire.

Ils errèrent ensuite sous les vieux rameaux, se tenant les mains, se serrant l'un contre l'autre, se parlant tout bas. Elle lui conta toute sa vie, son enfance à la campagne, dans la ferme où vivaient encore ses parents; elle lui dit comment on l'avait mariée trop jeune, et que son mari, avec sa voix dure et sa barbe rude, lui avait toujours fait peur; qu'elle n'aimait pas Paris, que c'était trop grand, et mille enfantillages; et que le gros chien de garde qui était dans la cour de la maison ne la reconnaissait pas, et que la nuit, quand elle rentrait, il aboyait après elle, en tirant sur sa chaîne.

Gabriel l'écoutait parler, comme dans un rêve, et la regardait à travers ses larmes. Puis tout à coup il l'interrogeait; il voulait tout savoir d'elle : le détail le plus insignifiant de sa vie, la pensée la plus intime de son âme.

Ils ne se disaient ni l'un ni l'autre qu'ils s'aimaient; ils n'avaient pas besoin de se le dire. Eugénie avait joint ses mains sur le bras de Gabriel, et ils se regardaient dans les yeux.

Ils s'arrêtèrent dans la partie du boulevard qui passe sur la Bièvre, au bord du parapet de pierre,

et contemplèrent un instant ce que la nuit, assez sombre, laissait voir du mélancolique paysage : l'eau noire de l'étroite rivière, le rideau des hauts peupliers immobiles, et les champs vagues où sèchent des linges sur des cordes.

Minuit sonna lentement dans le lointain.

« Oh! qu'il est tard! dit Eugénie en tressaillant, je devrais être déjà rentrée. Allons vite. »

Ils hâtèrent le pas et furent en quelques minutes sur le boulevard d'Italie, devant le domicile d'Eugénie.

A la lueur d'un bec de gaz, Gabriel aperçut, isolée au milieu d'un mur à demi ruiné, une grande et grossière porte de bois, au fronton de laquelle était fixée une planche peinte en blanc, où étaient écrits en lettres noires ces mots que l'amoureux lut avec un serrement de cœur : *Clément, entrepreneur de charpente*. Puis, quand ils furent arrivés tout près de cette porte, Gabriel vit confusément, à travers les poutres espacées dont elle était faite, d'abord un assez vaste chantier tout encombré de madriers et de solives, et où venaient d'éclater les aboiements furieux d'un chien; puis, au fond de cette cour, le toit bas et plat d'un atelier; et enfin, un peu sur la gauche, la maison d'habitation,

petite, carrée, n'ayant seulement qu'un rez-de-chaussée et un premier, avec des fenêtres symétriques, sans un ornement ni une moulure, très banale et très triste.

C'était dans ce lieu banal et sans charme qu'Eugénie vivait avec *l'autre*; et, à cette pensée, Gabriel se sentait plein d'amertume.

Eugénie avait déjà mis la clef dans la serrure.

« A demain? » demanda le jeune homme d'une voix suppliante.

Elle ne s'était fait accompagner par lui que pour le supplier de ne plus la revoir; mais, à présent, tout son courage l'avait abandonnée.

« A demain », répondit-elle en entr'ouvrant la lourde porte et en lui tendant sa main libre.

Il prit cette main qui s'offrait à lui; mais tout à coup, spontanément, instinctivement, les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et les lèvres de Gabriel s'appuyèrent, fiévreuses et éperdues, sur le front de la jeune femme, sur ses paupières à demi closes, sur sa bouche entr'ouverte...

« Oh! que c'est mal! Laissez-moi, monsieur Gabriel! C'est très mal!... » murmura Eugénie palpitante; et, s'arrachant des bras du jeune homme,

elle s'élança dans la cour en poussant violemment derrière elle la porte, qui se ferma avec bruit et trembla longtemps.

Gabriel la vit s'enfuir et disparaître dans la petite maison. Il resta là, immobile, les yeux levés vers le firmament tout scintillant d'astres, devant ce chantier sombre et désert où hurlait un chien invisible. Ses mains tremblaient comme celles d'un vieillard. Son cœur faisait de gros flocons dans sa poitrine. Il aurait bien voulu mourir.

Q[illegible]

n[illegible] [illegible]

say, le large [illegible]

législatif [illegible]

affaires [illegible]

Il faisait très beau [illegible]

le jeune homme [illegible]

recherche [illegible]

robe. Il portait [illegible]

chapeau de paille [illegible]

Il attendait Eugénie.

Le lendemain de la [illegible]

nous avons racontée, le mari [illegible]

n'avait plus reconduit la jeune femme. [illegible]

tenant les soirées chez Mme Henry [illegible]

plus à l'amant qui avait connu les délices de la solitude à deux. Chaque soir, il était sorti de chez la grande brune en même temps qu'Eugénie, et en l'accompagnant pendant une centaine de pas, il l'avait tellement suppliée qu'elle avait fini par lui avouer qu'elle sortait seule quelquefois, qu'elle devait aller, « tenez, justement, demain mercredi », faire une course au Gros-Caillou, et qu'elle pourrait peut-être le rencontrer, en revenant, sur le quai d'Orsay, à cette place où nous le retrouvons, en proie à toutes les angoisses de l'attente.

Bien que trois heures ne fussent pas encore sonnées, Gabriel était déjà envahi par une impatience inquiète, tout en se promenant de long en large, en plein soleil, sur ce trottoir dont le bitume, amolli par l'ardente chaleur, conservait l'empreinte de tous les pieds qui l'avaient foulé, depuis l'étroite bottine de la femme en course, aux traces rapprochées, jusqu'au lourd soulier d'ordonnance du soldat, dont on aurait pu compter les clous. Déjà Gabriel avait employé tous les moyens pour tuer le temps et pour occuper l'esprit; il savait le nombre des barreaux de la grille du ministère et celui des arbustes plantés sur le trottoir en face, le long du parapet, entre le pont de la Concorde et le pont des

Invalides; il avait même traversé une ou deux fois la chaussée pour lire, avec un soin stupide, les annonces peintes sur les verres du kiosque à journaux, considérant attentivement le profil des têtes couronnées sur les médailles obtenues aux expositions par le chocolat de la Compagnie coloniale, et regardant d'un œil fixe l'homme à la chevelure hérissée qui cache la nudité de son torse derrière un chapeau.

Il songeait qu'elle ne viendrait peut-être pas, qu'elle avait pu avoir un empêchement de sortir, que c'était tout naturel; puis, une minute après, cette pensée lui donnait une impression de froid glacial dans les entrailles, et il se disait que, si elle ne venait pas, ce serait de sa part un acte d'indifférence monstrueuse, de cruauté inouïe.

Tout à coup il l'aperçut sous les arbres de l'Esplanade, qui arrivait en marchant très vite. Il courut à sa rencontre, lui souriant de loin. Il la rejoignit; elle lui prit le bras et ils se regardèrent, heureux, essoufflés.

Elle avait son costume gris et son chapeau à plume de faisan. La vitesse de la course et la chaleur avaient animé son teint. Son col empesé, en frottant sur son cou en sueur, y avait tracé une

ligne rose. Ses yeux brillaient. Le parfum de son haleine arrivait jusqu'à Gabriel.

« Mon Dieu, dit-elle, j'ai peur. Si on nous rencontrait...

— Tenez, fit Gabriel, traversons le pont et allons prendre le bateau-mouche ; il nous conduira jusqu'au Point-du-Jour, et là, le chemin de fer de ceinture nous ramènera à la Porte d'Italie, tout près de chez vous... Pas de danger de rencontrer personne... Voulez-vous ? »

Elle lui fit signe que oui, et, quand ils furent descendus sur le quai de halage, ils s'arrêtèrent devant la passerelle qui menait à la station du bateau-omnibus. Ce bateau venait de passer, et on le voyait filer en pleine Seine, d'un air hâtif, lançant dans la lumière ses petits nuages de fumée joyeuse.

Eugénie regarda autour d'elle d'un air rassuré.

Il n'y avait personne sur le ponton, qui se balançait avec un bruit doux, comme remué par le sillage du bateau. L'étroite et longue chaussée, aux pavés sertis d'herbe courte, était absolument déserte.

« Si nous nous promenions un peu, dit Gabriel, devinant le désir de son amie, nous nous embarquerions au pont de l'Alma. »

Ils allèrent, ayant à leur droite la haute et solide muraille du quai, avec ses portes rondes d'égouts et ses gros anneaux de fer soudés, à intervalles égaux, dans la maçonnerie. Là-haut, les cimes des petits arbres dépassaient le parapet, où l'on voyait aussi quelquefois la tête d'un passant accoudé. A leur gauche, la rivière coulait, allant dans le même sens qu'eux, et ils jouissaient de la fraîcheur de l'eau qui était gaie, jeune et pure. D'ailleurs, la chaleur avait un peu tombé. La brise se levait. De légers nuages blancs se formaient au ciel, d'un bleu moins intense. En août, les fins d'après-midi ont de ces douceurs automnales. De l'autre côté du fleuve, ils voyaient des hommes déchargeant les longs bateaux venus de Flandre par les canaux, et sur le quai d'Orsay, derrière le rideau des tilleuls à demi dépouillés déjà, la ligne des toits de la Manufacture des tabacs et des écuries de l'empereur.

« Avez-vous un peu pensé à moi? » disait Gabriel à la jeune femme, en lui serrant la main qu'elle avait dégantée.

Et il sentait la petite main presser légèrement la sienne.

Ils passèrent près d'un pêcheur à la ligne, assis

au bord du quai de halage, les jambes pendantes sur l'eau. Cet homme se retourna et les regarda d'un air distrait. Gabriel dut abandonner la main d'Eugénie. Elle, devenue toute rouge, baissa les yeux.

Sur la pente douce qui remonte au niveau du pont de l'Alma, ils jetèrent un regard vague au soldat de la ligne et au zouave de pierre, sculptés contre les deux piles du pont.

« Comme ils sont grands, vus de près ! » dit Eugénie, en indiquant du bout de son ombrelle les statues colossales.

Gabriel répondit :

« La première fois que je vous ai vue chez Mme Henry, j'ai senti que je vous aimais pour toujours. »

Et la jeune femme baissa la tête et soupira.

Quand ils furent de nouveau sur la berge, de l'autre côté du pont de l'Alma, le bateau-mouche stoppait près du ponton. Il était plein de monde.

« Montons-nous? demanda Gabriel, intimidé.

— Non, allons toujours ! » répondit Eugénie.

Ils continuèrent leur promenade au bord de l'eau. Ils avaient maintenant à leur droite le beau quai planté d'arbres devant le Garde-Meuble, et devant eux le pont d'Iéna, dont les quatre chevaux

[illegible]

[illegible]

[illegible]

« [illegible]

[illegible]

« [illegible] puisque [illegible]. »

[illegible] et [illegible] paysage [illegible] campagne. L[illegible] au milieu [illegible] les nombreux [illegible] laissaient [illegible] du nord au sud [illegible] de bois et du [illegible] coteaux de M[illegible] brume chaude et d[illegible].

« J'avais tant bes[illegible] parler ! disait Ga-

briel. Quand je suis seul, j'arrange dans ma tête ce que j'ai à vous dire, mais quand je suis auprès de vous, je ne me souviens pas, je ne peux pas... Et pourtant, vous êtes la seule personne avec qui je n'aie pas de timidité ! Il y a dans vos yeux quelque chose de bon, quand ils me regardent. Comme vous m'avez fait plaisir en venant aujourd'hui ! Voilà un mois que je vous ai vue pour la première fois, et il me semble que je vous ai toujours connue. Ah ! je compte tous les jours où j'ai été près de vous, et je me rappelle tout... Vous savez, le soir où Mme Henry s'est mise à la fenêtre pour voir des mobiles qui passaient en chantant, et où vous m'avez regardé pendant que nous étions seuls dans l'obscurité... Oh ! je tremblais comme une feuille... Et quand vous vous êtes piqué le doigt et que vous vous l'êtes mordu... Et cette petite cravate bleue que je ne vous ai vue qu'une fois et qui vous allait si bien... Qu'est-ce qu'elle est donc devenue, que vous ne la mettez plus ?... Ah ! que je vous aime... si vous saviez !... »

Eugénie répondit :

« C'est que, des fois, on pourrait nous rencontrer. »

Ils avaient dépassé le pont de Grenelle. Plus de

quai maintenant, mais une berge au gazon rare et roussi par le soleil, où venait mourir le flot. A leur droite, des chantiers de bois, des maisonnettes dans le feuillage ; sur l'autre rive du fleuve, l'usine de Javel avec ses hautes cheminées, et en face, le viaduc, plus proche, dont on voyait grandir les deux étages de hautes arcades.

Gabriel et Eugénie s'arrêtèrent devant une grille au delà de laquelle s'élevait, dans un étroit jardin à jet d'eau et à boules de verre étamé, un ridicule petit chalet, désir réalisé d'un bourgeois bucolique.

Mais ils ne virent là que l'éternel rêve des amants : un nid dans la verdure. Ils restèrent, pensifs et émus, devant les hauts peupliers, devant le sorbier dont les fruits commençaient à rougir, devant les massifs de reines-marguerites, devant les roses tardives.

Gabriel murmura à l'oreille de son amie :

« Avoir cela... à nous... nous y cacher, nous y aimer... y vivre seuls, tout seuls... longtemps, toujours... »

Elle ne répondit pas, mais elle s'appuya plus tendrement sur le bras de Gabriel, et ils se remirent en marche.

Ils arrivèrent ainsi au Point-du-Jour, en bas du viaduc. Mais là devait cesser le charme de leur promenade. Plus de solitude. Le voisinage de la station du chemin de fer a groupé dans cet endroit, au bord de la Seine, des cafés, des guinguettes, des chevaux de bois, dès balançoires sous les acacias, et la campagne y redevient banlieue.

Ils passèrent très vite, un peu inquiets. Un coup de feu soudain dans un tir à la carabine fit tressaillir Eugénie. Puis, quand ils eurent monté l'escalier de planches et qu'ils furent entrés dans la gare, Gabriel prit deux billets de seconde classe et tous deux s'assirent sur un banc de la salle d'attente, regardant vaguement les affiches illustrées.

« Les voyageurs pour la Ceinture... Grenelle... Vaugirard... Montrouge... Porte d'Italie... »

Ils montèrent sur le quai, passèrent à côté de la locomotive qui s'arrêtait, bourdonnante et tout humide de sa chaude sueur, et s'introduisirent dans un compartiment vide.

Un coup de sifflet, un rude choc de ferrailles, et en route !

Alors Gabriel enveloppa sa maîtresse de ses deux bras, il la tint étroitement embrassée, et les lèvres

[illegible]

« [illegible]
tante. [illegible]

Et [illegible]
homme [illegible]
courte [illegible]
et [illegible]
fouet [illegible]
la bouche. [illegible]
ment tomber sur la [illegible]
reux.

« Ah ! j'ai [illegible]
dit-il joyeusement [illegible] — [illegible]
son haleine exhala [illegible] — [illegible]
animal d'employé qui [illegible]
dans la même cage que [illegible]
Ça a-t-il une raison, ces [illegible]... [illegible]
c'est un beau temps tout de même [illegible]...
Est-ce pas, mon ami ? »

Eugénie avait baissé sa voilette et regardait obstinément dehors, par le petit carreau. Gabriel venait de se composer la figure d'un homme très intéressé à qui on veut emprunter de l'argent.

Heureusement on venait de repartir pour s'en-

foncer tout à coup dans un long tunnel, et le fracas du train sous la voûte coupa la parole au hideux voyageur. Le seul foyer de sa pipe éclairait les ténèbres du wagon, où l'on avait négligé d'allumer la veilleuse du plafond, et on entendait sa bruyante respiration d'ivrogne. Gabriel avait pris la main d'Eugénie dans l'obscurité. Mais le jeune homme était furieux et songeait mélancoliquement aux nombreux coupés de première classe, absolument vides, qu'il avait aperçus en montant en voiture.

Quand on revint à la lumière du jour, le bouvier avait fermé les yeux, mais il fumait toujours son ignoble pipe, et les deux amants n'osaient même plus se regarder devant cet homme mal endormi. Lorsqu'on arriva à la station de la Porte d'Italie, cela leur fit l'effet d'une délivrance.

Pourtant il leur fallait se séparer là, avant même de sortir de la gare; car ils étaient tout près de la demeure de Clément, du mari redouté. Eugénie s'en alla donc la première, descendant la rue à pas pressés et sans se retourner une seule fois; Gabriel la suivit lentement de loin, dévoré par le souvenir des aveux obtenus, par le regret des caresses accordées. Il la vit se perdre dans la foule et dispa-

[illegible] main au [illegible] pour prendre [illegible]

Mais ils [illegible] à la même place.



IX

Or, ce surlendemain avait pour date le 4 septembre 1870 !

Le matin, Mme Fontaine, en déjeunant avec son fils, lui annonça l'immense catastrophe qu'elle avait apprise chez la laitière : la capitulation de Sedan, Mac-Mahon blessé, l'empereur fait prisonnier avec 80,000 hommes ; et, si absorbé que fût Gabriel par la pensée de son prochain rendez-vous, cette terrible nouvelle lui causa cependant une émotion violente.

Le long des quais, il rencontra de nombreux rassemblements de citoyens consternés et vit se réunir, au coin des rues, des compagnies de gardes nationaux en armes. Il y avait un souffle de révolution dans l'air.

[illegible]

[illegible] renc[illegible]
de[illegible]
une [illegible]
amour[illegible]
apr[illegible] tou[illegible]
ains[illegible]
de sa ma[illegible]
sur le trottoir [illegible]
attention d'une [illegible]

Vers midi [illegible]
quai d'Orsay, et [illegible]
aperçut, au bout de l'[illegible] Saint-Germain, un scintillement [illegible]
qui paraissait entourer [illegible]

Plein d'inquiétude, il [illegible] d'un [illegible] d'œil il embrassa ce spectacle, affreux pour lui.

Une foule compacte et tumultueuse avait envahi tous les abords de l'Assemblée. Elle était composée d'hommes de toutes les classes de la société, bourgeois en redingote et ouvriers en blouse, mêlés à des bandes de gardes nationaux en désordre, mais tous armés, les uns portant l'ancien uniforme, avec les épaulettes blanches et la giberne, les autres seulement coiffés d'un képi. Il y avait aussi

là des francs-tireurs, en costumes sombres, avec la casquette américaine et le pantalon dans les guêtres. Le pont Royal, le boulevard Saint-Germain et toute la partie du quai qui passe devant le Corps législatif étaient noirs de monde et hérissés de fusils étincelant au soleil. Sur les réverbères voisins, sur les socles des quatre grandes statues qui précèdent le monument, des gamins étaient grimpés effrontément. Une longue clameur, irritée et constante, montait de cette multitude. Gabriel distingua bientôt ce cri, répété par toutes les bouches : La déchéance! la déchéance!

Sans doute l'émeute — pour parler le beau langage parlementaire — avait déjà violé l'asile de la loi; car le large escalier du palais avait disparu sous le flot des envahisseurs, et Gabriel remarqua une grande agitation là-haut, sous la colonnade; puis, tout à coup, il entendit s'élever une puissante acclamation, qui, rapidement propagée dans la foule, s'étendit jusqu'aux groupes parmi lesquels il essayait de circuler. On criait : Vive la République!

Gabriel regardait tout cela, effaré et stupéfait. Sur le trottoir où Eugénie lui avait donné rendez-vous, et qu'il ne pouvait voir que de loin, après

[illegible] monté sur un banc [illegible] fourmillement de drapeaux, de [illegible] Cette affreuse [illegible] lors même que la [illegible] dans une [illegible] se laissa emporter par [illegible] grand fait historique qui s'accomplissait sous ses yeux.

« Enfin, nous l'avons donc, notre République ! » cria la voix vibrante de Cazaban, qui venait d'empoigner Gabriel par le bras. Et tu en es aussi, de la Révolution !... Ça y est !... A la porte, tous les badinguistes !... Quelle belle journée ! Ah ! mon bon, je suis ivre de joie... J'ai passé toute la soirée d'hier à arracher des écussons et à casser des aigles... C'est la bonne, cette fois-ci, c'est la vraie, comme en 93... et on ne nous l'escamotera pas... Tiens, regarde, là-bas, sous le péristyle... Gambetta qui harangue le peuple... Bravo ! vive Gambetta !... Vois-tu ? celui qui a de la barbe et le cou dans les épaules... Tu sais, je ne te lâche pas... Nous allons à l'Hôtel de Ville... »

Gabriel le regarda, navré. L'exaltation et l'ivresse

éclataient sur le visage de Cazaban, qui était en nage et dont le chapeau mou gardait l'empreinte d'un coup de poing.

Incapable de résistance, Gabriel s'abandonna à l'homme du Midi qui, jouant des coudes et hurlant toujours, essaya vainement de se frayer un passage jusqu'à la grille de l'Assemblée. Gabriel le suivait, anéanti, et promenait avidement ses regards sur la foule, ne pouvant renoncer à la vague et folle espérance d'y apercevoir Eugénie.

L'heure du rendez-vous était passée depuis longtemps, et Gabriel, à travers les groupes déjà éclaircis, avait pu constater vingt fois que la jeune femme n'était pas sur le trottoir indiqué, devant le ministère des affaires étrangères, quand Cazaban l'emmena par le pont Royal, afin, disait-il, de jouir du grandiose spectacle de Paris délivré; mais ce fut avec un effort bien douloureux que Gabriel s'arracha à ce lieu où pourtant il n'était plus raisonnable d'attendre davantage. Il marchait, morne et silencieux, à côté de Cazaban, dont l'enthousiasme était tel qu'au milieu de ses improvisations révolutionnaires il ne remarquait pas la triste figure de son ami.

« Que lui est-il arrivé? pensait l'amoureux plein

[illegible]

naïf dans leur joie républicaine; car c'étaient les éternelles dupes de toutes les émeutes, et, grisés par la légende de 92, ils concevaient en ce moment une patriotique espérance. Mais un observateur calme eût souri de l'air important des bourgeois à épaulettes. Ces badauds qui, ce jour-là, se prenaient un peu pour des héros, marchaient d'un air digne au milieu de la chaussée, sous les yeux bienveillants d'une foule à qui le plaisir de la vengeance satisfaite faisait oublier le deuil affreux de la patrie. D'ailleurs, la destruction commençait, stupide et inévitable conséquence des mouvements populaires. Plusieurs milliers de bras allaient perdre trois jours à faire disparaître à grand'peine tous les emblèmes qui rappelaient l'empire, aigles et armoiries peintes, fondues ou sculptées, et ceci lorsque les remparts n'étaient pas en état de défense. Sur les murailles des Tuileries, à côté d'inscriptions obscènes et d'injures adressées à la famille impériale, se lisait, tracé au charbon, le fameux : *Mort aux voleurs!* qui, cette fois, il faut pourtant en convenir, ne fut pas si dérisoire qu'en 1848, où l'on ne commença à fusiller, sans jugement, quelques malheureux filous, qu'après que le peuple eut entièrement pillé le palais.

Marius Cazaban [illegible]
Gabriel, était [illegible]
avait fait [illegible]
mugissement [illegible]
éveillant un [illegible]
de gardes nationaux [illegible]
rue, tambours et [illegible]
Louvre, le général [illegible]
et suivi de son état-major [illegible]
trot, et le hurrah [illegible]
du célèbre Breton. Tout [illegible]
fit la rencontre de jeunes gens [illegible]
du Midi et comme lui [illegible]
échangea des éclats de rire et des [illegible]

Gabriel voyait toutes ces choses comme dans un songe. Le vieil Hôtel de Ville, la [illegible] peuple, les apparitions au balcon, le képi d'or de Trochu, le collier de barbe de Jules Favre, la République proclamée, Rochefort porté en triomphe, rien ne pouvait le distraire de cette idée fixe : son rendez-vous manqué. Quand il fut entré dans l'Hôtel de Ville, toujours à la suite de Cazaban, et que celui-ci le présenta à un membre du nouveau gouvernement, qui avait un nez crochu et une paire de vastes favoris, Gabriel, tout en saluant, se rap-

pelait le jeune platane du quai d'Orsay, soutenu par un tuteur et ayant à son pied un grillage rond en fer, près duquel il se trouvait, l'autre fois, lorsqu'il avait aperçu de loin Eugénie, accourant sous les arbres de l'Esplanade; et il lui fallut faire un effort d'attention très pénible pour écouter ce que disait l'homme d'État aux favoris touffus et pour l'empêcher de lui signer, séance tenante, une nomination de sous-préfet.

Cependant il put échapper enfin à l'opprimante compagnie de Cazaban, non sans être allé avec lui répandre la bonne nouvelle dans trois estaminets du quartier Latin et y avoir absorbé, ainsi que le Méridional, plusieurs bitters à la gomme; et il revint chez sa mère exténué de fatigue, d'inquiétude et d'ennui. Puis, après le repas du soir, auquel il ne fit pas honneur et que les lamentations de Mme Fontaine sur l'approche de l'ennemi et les dangers probables lui firent paraître bien long, il courut au faubourg Saint-Jacques.

Mme Henry était sortie.

Rien n'était plus simple que l'absence de la belle brune, qui sans doute avait été attirée hors de chez elle par l'intérêt dramatique que la rue offrait alors; mais dans son imagination d'amant,

[illegible]

[illegible]

[illegible] Mme Henry [illegible] son bureau.

[illegible] il entendit [illegible] dans la chambre [illegible] contre son habitude. Mme Henry ne vint pas ouvrir tout de suite; mais, quand elle parut enfin par la porte entre-bâillée, les cheveux dépeignés et le peignoir entr'ouvert, elle poussa un petit cri de surprise.

« Comment! c'est vous, monsieur Gabriel... de si bonne heure! lui dit-elle d'un air gêné. C'est que je ne suis pas seule... Mais ça ne fait rien, entrez

tout de même. Vous ferez la connaissance de mon cousin Robert, voilà tout. »

Et, en s'introduisant dans la chambre en désordre, Gabriel aperçut, commodément installé dans un fauteuil, devant les débris d'un déjeuner, un beau jeune homme blond, qui portait une vareuse déboutonnée où s'enroulait sur la manche le galon d'or des sous-lieutenants de mobiles, et qui fumait tranquillement une cigarette. Un sabre, surmonté d'un képi d'officier, reposait près de lui, dans l'angle formé par la cheminée et par la muraille.

« Robert, dit vivement la grande brune en croisant à la hâte son peignoir et en aplatissant à deux mains ses cheveux ébouriffés, Robert, je vous présente M. Gabriel Fontaine. »

Puis, se penchant à l'oreille du militaire, à qui l'arrivée de Gabriel semblait causer un étonnement très désagréable, elle ajouta à mi-voix :

« Vous savez, Robert, il vient ici pour une de mes amies. »

L'officier, qui s'était levé, s'inclina légèrement et se rassit tout de suite, après avoir lancé au nouveau venu un coup d'œil plein de méfiance.

Gabriel était au comble de l'embarras ; si naïf

qu'il fût, la parenté de Mme Henry et du mobile lui apparaissait comme très douteuse. Il regardait avec un immense dégoût ces assiettes salies et ces bouteilles vides sentant l'orgie, ce lit défait mal caché par le rideau de l'alcôve, cette femme toute débraillée, ce jeune homme fumant là comme chez lui, et songeait que c'était dans ce milieu qu'il avait connu Eugénie. Le contraste du souvenir de l'innocente et délicate jeune femme et de cette scène de gros plaisir sensuel et sans gêne faisait naître confusément dans son esprit une foule de pensées douloureuses. Il s'était assis sur le bord d'une chaise et ne trouvait pas un mot à dire.

« Eh bien ! mon pauvre monsieur Gabriel, dit tout à coup Mme Henry, j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre. J'ai vu notre petite amie, hier à quatre heures... Il paraît même que le matin elle s'est trouvée dans la bagarre près du Corps législatif, et qu'elle a eu une fière peur... Vous savez, ces gens de la campagne... Mais il y a autre chose... Son mari lui a déclaré qu'il ne voulait pas s'empêtrer d'une femme pendant le siège, et qu'il veut l'embarquer, ce soir, pour l'envoyer chez ses parents... Mais qu'est-ce que vous avez donc ? Vous êtes tout pâle. »

En effet, Gabriel avait pensé s'évanouir. L'idée d'être séparé d'Eugénie lui avait tordu le cœur. Pessimiste comme tous les amants, il acceptait, comme accompli déjà, le malheur dont on venait de le menacer.

Il voulut sortir, respirer. A la vraie stupeur de l'officier qui continuait à ne rien comprendre, il se leva, chancelant, fit ses adieux d'une voix étouffée, serra la main de Mme Henry, et s'enfuit à travers les rues joyeuses et inondées de soleil, l'âme bouleversée, les sanglots à la gorge.

Gabriel ne [illegible]

[illegible] partie [illegible]

il essaya plusieurs [illegible]

de revoir M[illegible] [illegible]

qu'elle n'était presque jamais [illegible]

son cousin [illegible]

de l'Aube, et [illegible]

Il était au [illegible]

sublime prestige [illegible]

pendant ce beau [illegible]

splendide et [illegible]

ses yeux d'une [illegible]

avait sur lui l'influence [illegible]

exquises : elle le rendait [illegible]

dresse pour sa mère [illegible]

Il était seulement plus silencieux à son bureau et avec ses camarades.

Cependant, les Prussiens étaient sous les murs de Paris et Gabriel, faisant comme tout le monde, était entré dans la garde nationale. Dans un coin de la salle à manger, dont Mme Fontaine bondait les placards de pots de confitures et de boites de sardines, étincelait le canon d'un fusil à tabatière. Tous les jours, Gabriel faisait l'exercice au Luxembourg, et deux ou trois fois par semaine, il allait, les cheveux trop longs sous le képi, le sac au dos et l'arme sur l'épaule, rejoindre son bataillon sur la place du Panthéon et, de là, monter sa garde à la porte d'Italie.

Il s'était enrôlé dans un bataillon d'ancienne formation, plein de professeurs et de gens décorés, qui ne criait que : *Vive la France!* et commençait à être signalé comme réactionnaire. Son voisin de peloton était son ancien maître de philosophie au lycée Louis-le-Grand, lettré paisible qui, en attendant son tour de faction, tirait de sa poche un Sénèque et le lisait, assis sur le talus des fortifications, auprès des faisceaux. Gabriel tenait volontiers compagnie à ce brave homme, dédaignant les parties de bouchon organisées par les petits bouti-

quiers, et les histoires africaines du sergent instructeur, ancien zouave à la barbiche rousse, qui exécutait des tours d'acrobate avec son fusil, et se faisait abreuver de petits verres par tout le monde.

Le chemin que suivaient les gardes nationaux pour se rendre au bastion, rappelait à Gabriel des choses bien douloureuses. Lorsque, après avoir remonté la rue Monge, on traversait le boulevard d'Italie, Gabriel, tout en marchant dans son rang au pas militaire, apercevait, au-dessus d'un mur ruiné, le toit de cette maison où il devait croire qu'Eugénie n'était plus, et il pouvait lire de loin sur l'écriteau, au-dessus de la porte, ces mots qui lui faisaient tant de mal : *Clément, entrepreneur de charpente*. Un peu plus haut, dans le faubourg, le bataillon défilait encore devant la station du chemin de fer de ceinture où Gabriel avait quitté son amie en revenant de leur promenade dans la banlieue. Oh ! quelle secousse au cœur chaque fois que l'on passait là !

Cette vie oisive, en plein air, sur le rempart, ne déplaisait pourtant pas à Gabriel, car elle était favorable à la rêverie. Combien de longues heures il y vécut, appuyé sur son fusil de guerre, contemplant ces doux paysages d'automne, alors si tra-

giques et pleins d'ennemis cachés, mais où l'amant malheureux ne voyait, dans la ligne indécise et lointaine des collines et dans la limpidité légère et pâle du ciel, qu'un reflet de sa mélancolie ! Combien de fois, tandis que des fumées d'incendie planaient sur les bois, que les grondements du canon roulaient d'échos en échos et qu'autour de lui s'agitait la vie tumultueuse des camps, Gabriel resta-t-il absorbé dans un souvenir délicieux et cruel, devant les grottes de feu du soleil couchant !

Gabriel aimait beaucoup aussi les factions de nuit, lorsqu'on le laissait seul près d'une énorme pièce de siège que le vent emplissait d'une sorte de râle, et que ses regards s'abîmaient dans la splendeur du ciel semé de froides étoiles. Par moments, la voix des Forts se taisait, et il y avait des intervalles de si profond silence que Gabriel pouvait entendre distinctement le pas lourd et rythmé de la patrouille dans le chemin de ronde et la voix de la sentinelle qui criait : *Qui vive? Halte au falot!* Les nuits de clair de lune surtout, c'était splendide. D'un côté, il avait l'immensité de la campagne, baignée dans une vapeur transparente et bleue, et de l'autre, il voyait les toits du fau-

bourg Saint-Marceau et de la montagne Sainte-Geneviève monter, pareils à d'innombrables degrés d'argent, jusqu'au dôme du Panthéon. C'est devant ce magique décor, c'est dans ces heures de solitude nocturne, où l'air, plus frais et comme purifié, aiguise et exalte l'imagination et les sens, que les sentiments éprouvés et les impressions reçues dans l'ivresse du premier amour revenaient en foule à la pensée de Gabriel. Il revivait, l'une après l'autre, toutes les minutes adorées qu'il avait passées auprès d'Eugénie. Il n'avait qu'à fermer les yeux pour la revoir chez Mme Henry, brodant sous le rayon de la lampe, la tête basse et le corps un peu affaissé dans le fauteuil, de sorte que son menton touchait presque son sein. Il entendait la voix de la jeune femme, rendue plus sonore par la courbe des arches de ponts sous lesquelles ils étaient passés en longeant la Seine. Il sentait sur son bras le poids léger de celui de son amie, et sur ses lèvres, la douceur des deux seuls baisers qu'elle avait pu lui donner. Alors, brisé de langueur, dévoré de désirs et de regrets, après avoir jeté au firmament, comme pour le prendre à témoin de sa douleur, le regard sublime des désespérés, il s'accoudait aux sacs à terre du rempart, se cachait la

tête dans les mains et pleurait longtemps à chaudes larmes.

Cependant, si le despotique amour rendait Gabriel étranger, pour ainsi dire, aux terribles événements qui se déroulaient sous ses yeux, le jeune homme n'était pas sans les voir ou sans les apprendre, et parfois même il se révoltait contre son indifférence pour les dangers de la patrie et s'adressait d'amers reproches. Une fois, surtout, le malheur public lui apparut sous une forme si saisissante et si funeste, qu'en songeant au peu d'attention qu'il y avait prêté jusque-là, Gabriel, qui avait une âme généreuse, se fit presque horreur à lui-même.

Ce jour-là, il était en faction au pont-levis de la porte d'Italie lorsque revinrent, d'on ne sait quel combat du côté de Villejuif ou de Chevilly, les débris de notre malheureuse armée, encore une fois vaincue.

Crottés, éreintés, sordides, en désordre comme un troupeau et ployant sous le poids du chassepot et du sac, ils allaient, effrayants à voir, avec leurs visages enflammés de fatigue et de fièvre, leurs guêtres boueuses et leurs vieilles capotes collées à la maigreur de leur dos.

Lignards, chasseurs à pied, turcos, cavaliers démontés, tout cela rentrait pêle-mêle avec les fourgons et les attelages. Les artilleurs, assis sur les caissons, croisaient les bras d'un air farouche; les conducteurs dormaient à demi sur leurs chevaux velus et surmenés. Des officiers boitaient, s'appuyant sur une canne.

Un général passa, au petit pas de son bai-brun, dominant ce torrent humain, mais entraîné par lui. C'était une vieille figure militaire, probe et dure, aux moustaches grises. Il passa, le képi sur les yeux, voûté par la défaite et suivi d'un faible état-major aux uniformes souillés et par quelques rouges spahis, qui levaient vers le ciel d'automne la nostalgie de leurs beaux regards.

Le vent du nord-ouest chassait les grands nuages gris. De temps à autre, le fort de Bicêtre, tout proche, tirait un coup de canon pour protéger la retraite.

Enfin arrivèrent les ambulances. Etendus sur la toile des civières et sur la paille des charrettes, affaissés sur les selles des cacolets, les blessés, les tristes blessés défilèrent lentement, salués par la foule. Quelques-uns ne pouvaient retenir leurs cris de souffrance; les plus jeunes pleuraient.

Il y en avait d'empilés dans des omnibus où pen-

dait, auprès du cocher, le drapeau blanc à croix rouge, et qui portaient, ironiquement inscrits sur leurs panneaux, les noms des joyeux villages de la banlieue, alors devenus pour les Parisiens, hélas ! les frontières de France. Des canons de fusil sortaient par les portières, et toutes les têtes ballottaient au moindre cahot.

Une de ces sinistres voitures s'arrêta devant Gabriel. Un blessé, un pauvre petit soldat de la ligne, le ventre ouvert par un éclat d'obus, venait de s'y évanouir, et on le descendait pour le laisser mourir là, dans la rue, sous la pluie qui commençait à tomber. Détail horrible ! quand les infirmiers soulevèrent cette masse inerte, le pansement, fait à la hâte, se détacha, et un gros paquet de charpie tomba, tout sanglant, sur le pavé.

A peine étendu sur un matelas, dans un angle de mur où les gardes nationaux avaient dormi pendant la nuit, le blessé eut un dernier tressaillement et expira. C'était le simple soldat, la recrue de la veille, le paysan d'hier. Il avait un honnête visage campagnard, les cheveux rousseaux, des taches de son sur le front et les mains calleuses encore d'avoir poussé la charrue.

Gabriel considéra longtemps le cadavre de ce

soldat obscur tombé dans un combat [illegible], mort sans gloire après avoir vécu sans joie. Il songea qu'on en avait tué des milliers et des milliers comme celui-là, et comparant sa vie de [illegible] langueurs et de lâche paresse à la destinée de cet humble martyr de l'obéissance et du devoir, Gabriel sentit le rouge de la honte lui monter au front et se demanda s'il était un monstre.

Le pauvre enfant n'était qu'un amoureux, et, malgré ses scrupules, il pouvait se soustraire à la tyrannie de ce sentiment exclusif qui a été nommé si bien *l'égoïsme à deux*. Le souvenir d'Eugénie l'opprimait. Quelquefois il songeait [illegible] folle qu'il [illegible] à retrouver. [illegible] peut-être restée dans Paris. Mais il n'osait pas retourner chez Mme Henry pour s'en assurer. [illegible] dégoût le [illegible] officier [illegible] la belle femme. [illegible] et jeune amour.

Sa vie s'[illegible] bureau, à [illegible] de sa mère. [illegible] visions. Il [illegible] Cazaban.



L'enthousiasme éprouvé au 4 septembre par l'homme du Midi n'avait pas été de longue durée, et semblait s'être envolé avec le ballon qui avait emporté Gambetta.

Après avoir vainement réclamé des mesures de rigueur, telles que l'exécution sommaire des fuyards de Châtillon, il commençait à accuser de mollesse le gouvernement, et notamment Trochu, qu'il traitait déjà de sacristain et de capitulard. Il devenait de jour en jour plus énergique dans ses expressions, et ne pouvait dire vingt mots sans les semer des plus grossiers blasphèmes et des fameuses épithètes que le *Père Duchesne* allait bientôt rééditer. Ses opinions démagogiques s'accentuaient. Il lisait le journal de Blanqui et demandait la guerre à outrance, la levée en masse, la sortie torrentielle et le torpillage des égouts.

D'ailleurs, toujours vêtu d'habits civils et seulement coiffé du képi d'aide-major, il était attaché à une vague ambulance au centre de la ville, loin de tout mauvais coup, et dans laquelle, avouait-il, on mangeait encore de bons morceaux.

XI

Cependant il y avait six semaines que les Prussiens assiégeaient Paris, et le mois d'octobre touchait à sa fin.

Déjà l'espérance commençait à diminuer chez ceux que n'aveuglait pas absolument la fièvre militaire qui s'était emparée de toute la population, et malgré les discours enthousiastes et les conversations fanfaronnes, quelques esprits calmes envisageaient l'avenir avec terreur. La physionomie de la capitale prenait peu à peu un caractère plus sombre, en harmonie avec l'inquiétude qui flottait dans l'air et avec le ciel soudain rembruni des derniers jours de l'automne. Malgré les ordonnances de police, les rues avaient un aspect de désordre et de malpropreté, et la détresse publique s'y mani-

festait en mille symptômes alarmants. Les murailles étaient souillées d'affiches de toutes couleurs; les voitures devenaient plus rares; un vent de tristesse et de misère semblait passer sur cette foule mal vêtue, où presque tous les hommes portaient l'uniforme, toujours négligé et sale souvent, de la garde nationale; de belles maisons toutes neuves étaient abandonnées aux paysans réfugiés, qui y élevaient, dans les salons fraîchement décorés, des lapins et de la volaille; et en maint endroit, le long des trottoirs, stationnaient les femmes du peuple et les servantes, faisant queue à la porte des boucheries municipales où commençait à fonctionner le système de rationnement, et où venait d'apparaître la viande de cheval. La nuit, cela devenait sinistre. Les boutiques, excepté les cafés et les pharmacies, se fermaient de très bonne heure; déjà l'on n'allumait plus que la moitié des becs de gaz, et rien n'était plus lugubre que ces demi-ténèbres où erraient seulement quelques ombres de passants attardés.

Pourtant, les dimanches furent exceptionnellement beaux pendant cette période du siège, et les Parisiens se portèrent en foule à leurs promenades favorites. Or, ce fut par un de ces clairs après-

midi, doucement ensoleillés, et dont Gabriel avait profité pour aller flâner sur les grands boulevards avec son ami Cazaban, qu'un événement énorme lui arriva.

Depuis quelque temps, l'image d'Eugénie s'était un peu effacée du souvenir du jeune homme, et ce jour-là, depuis le matin, il n'avait pas pensé à elle. Cazaban était venu le prendre chez sa mère après le déjeuner, et Gabriel était sorti avec son ami, heureux de causer en marchant, les mains dans les poches de sa vareuse, de suivre les rues et les quais du côté du soleil, de respirer, de voir du monde. Les deux camarades étaient arrivés ainsi jusqu'au boulevard Montmartre et allaient à pas lents parmi la foule qui encombre toujours les abords du passage Jouffroy.

Cazaban était en train d'expliquer à son ami la merveilleuse invention d'un médecin du quartier Latin, qui avait trouvé le secret de quintessencier le typhus et le choléra dans une petite fiole qu'il suffisait de déboucher pour répandre ces épidémies dans l'armée prussienne, et il s'indignait contre le refus peu patriotique du gouvernement d'employer cet énergique moyen de défense, lorsque Gabriel aperçut tout à coup, à quinze pas de lui, à l'entrée

du passage, Eugénie donnant le bras à un homme de haute taille, qui portait les galons de sergent-fourrier sur la manche de sa capote de garde national et qui était certainement le mari.

Le jeune homme s'arrêta brusquement. Il venait de recevoir dans l'épigastre ce choc violent, pareil à un coup de poing, phénomène nerveux que produit une forte émotion. Dans le temps d'un clin d'œil et avec cette rapidité folle que la pensée acquiert dans les grandes crises de la vie, il avait compris que la jeune femme n'avait pas quitté Paris depuis l'investissement; que ces six semaines qu'il avait passées à la regretter, elle les avait vécu tout près de lui, dans la même ville que lui, souffrant peut-être comme lui de la séparation et l'accusant à coup sûr d'oubli et d'abandon. Au moment où il avait le bonheur inespéré de la retrouver, il ne pouvait pas courir à elle, lui prendre les mains, la voir de près, la toucher, lui expliquer tout enfin; et, pour la première fois, il la rencontrait au bras de celui qui la possédait au nom de la loi et de la société, de ce mari redouté par elle, abhorré par lui.

Gabriel l'avait reconnu tout de suite, ce Clément, dans ce grand et solide gaillard dont les yeux durs

brillaient [illegible]

dans sa [illegible]

de [illegible]

peu [illegible]

déli[illegible]

bien [illegible]

La [illegible]

passa [illegible]

Elle aussi [illegible]

regarda [illegible]

[illegible] Ma[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

à Gaston [illegible]

— [illegible]

tait [illegible]

asseoir [illegible]

— V[illegible]

jamais une offre [illegible]

Mais [illegible]

Gaston. A peine [illegible]

de l'estaminet [illegible]

tête et il [illegible]

ban [illegible]

absorbé par la pensée qu'Eugénie était à Paris et rêvant déjà aux moyens de la revoir. Il revint chez sa mère, brisé de fatigue.

Le repas fut court, — ils l'étaient tous à cette époque ; et dès que Mme Fontaine eut dit les grâces, Gabriel sortit et alla d'instinct, en toute hâte, au faubourg Saint-Jacques. Il poussa presque un cri de joie en apercevant de la lumière à la fenêtre de Mme Henry. Il ne se demanda même pas s'il allait être indiscret et tomber encore dans quelque tête-à-tête avec l'officier de mobiles, et sans chercher quelle excuse il pourrait bien donner de sa longue absence, il monta l'escalier quatre à quatre.

« Comment? c'est vous, affreux lâcheur! s'écria Mme Henry, en introduisant Gabriel dans la chambre où, par bonheur, elle était seule. Eh bien! j'espère, en voilà un revenant! Et moi qui étais assez bonasse pour croire que vous vous étiez peut-être mis dans les francs-tireurs et que vous aviez attrapé quelque mauvais coup! C'est du gentil d'abandonner comme ça ses amis. Allons, expliquons-nous, monsieur l'ingrat. Qu'est-ce que vous êtes devenu depuis si longtemps? »

Mais Gabriel était trop heureux de se retrouver auprès de cette femme et dans cette chambre qui

lui rappelaient tant de délicieux souvenirs; il avait un trop doux pressentiment qu'il était bien sur la trace d'Eugénie, qu'il allait la voir peut-être, pour imaginer une réponse convenable aux reproches que Mme Henry lui adressait avec une colère comique.

« Mon Dieu! madame Henry, pardonnez-moi, répondit-il enfin un peu étourdiment. Je suis plusieurs fois venu sans vous trouver, et puis je craignais de vous déranger, depuis que je vous ai vue... en famille. »

La belle brune éclata de rire.

« Allons! allons! Je vois que vous êtes une mauvaise langue comme les autres. C'est donc si extraordinaire d'avoir un cousin? Pauvre Robert! il aura fait assez jaser sur mon compte... Et pourtant je ne le vois plus guère, depuis que son bataillon est au Moulin-Saquet... Tenez, vous êtes comme cette vilaine Eugénie, qui ne voulait plus revenir parce qu'elle s'était rencontrée deux ou trois fois avec lui... Car voilà ce que c'est que de m'avoir plantée là... Vous ne savez pas qu'Eugénie est restée à Paris et vous avez été presque deux mois sans la voir. Ça vous apprendra. Tenez, vous ne méritez pas que je vous dise combien elle a pensé à vous et

combien elle était triste quand nous nous demandions pourquoi vous ne veniez plus... Oh! les monstres d'hommes! Qu'est-ce que vous allez lui dire quand elle va arriver tout à l'heure?... »

Une joie immense envahissait Gabriel. Eugénie ne l'avait pas oublié! Eugénie avait souffert de son absence! Cédant à un invincible besoin d'expansion, il prit les deux mains de Mme Henry et la regarda avec des yeux mouillés de larmes de bonheur; et, gagnée elle-même par cette émotion si sincère, la belle brune lui disait d'une voix encourageante : « Allons, grand enfant, ne vous faites pas de mal; on vous aime, on vous pardonnera! » lorsque Eugénie entra brusquement.

Les deux amants restèrent immobiles l'un devant l'autre, séparés seulement de quelques pas, tremblants, pâles, étouffés par l'attendrissement. C'étaient deux natures trop exquises pour laisser déborder leur tendresse devant un témoin, et il y eut un moment de silence bien douloureux. Mais alors Mme Henry, comprenant tout ce que la situation avait de pénible et agissant avec ce sens délicat des relations qui se révèle parfois chez les femmes les plus vulgaires, s'approcha simplement d'Eugénie pour la débarrasser de son chapeau et de son

manteau, la fit asseoir près de la table, puis, s'in-
stallant elle-même et montrant un siège à Gabriel,
elle dit avec un sourire :

« Allons, monsieur Gabriel, comme autrefois,
lisez-nous le Petit Journal. »

XII

A partir de cette journée, Eugénie et Gabriel s'abandonnèrent de nouveau à leur mutuel amour, que la séparation n'avait fait que rendre plus vif. Alors recommencèrent les paisibles veillées dans la chambre du faubourg, les lectures à haute voix, les silences que rythmait le bruit régulier des aiguilles tirées, les muets aveux échangés dans un regard. Lorsque son mari, devenu zélé garde national, était de garde au rempart, Eugénie permettait que Gabriel la reconduisît; et il n'y avait plus pour eux aucun danger d'être reconnus, sur ces boulevards lointains et sombres où quelques rares quinquets d'huile minérale avaient remplacé les éclatants cordons de gaz. C'est dans ces solitudes ténébreuses que la jeune femme, marchant lentement au bras de Gabriel et posant sa tête sur l'épaule de

son ami, lui contait ses peines récentes : comment elle était plus seule et plus triste que jamais, depuis que Clément, qui n'avait plus de travail et s'occupait ardemment de guerre et de politique, ne paraissait chez lui maintenant que pour se coucher, les nuits où son bataillon n'était pas de service; comment il avait pris des habitudes d'ivrognerie et de violence, et comment il lui faisait peur lorsqu'il revenait, échauffé par la boisson, d'une séance de club ou d'une élection d'officiers, et qu'il déclamait avec force jurons contre les traîtres et les bourgeois, réclamant tout pêle-mêle la trouée et l'abolition du capital, l'extermination des Prussiens et l'avènement de la Sociale. Pressée par les questions de Gabriel, la jeune femme avouait aussi le chagrin amer et le découragement profond qu'elle avait éprouvés quand elle était restée sans le voir et quand elle l'avait cru inconstant et oublieux; et c'étaient alors des serments désespérés, des malédictions contre la destinée, des caresses éperdues, des étreintes à se faire mal, des baisers trempés de larmes, tandis que le vent de la nuit faisait passer sur leurs têtes le grondement du canon des forts, et quelquefois le crépitement de la fusillade des avant-postes.

Les deux amants étaient, du reste, trop timides et trop naïfs pour chercher, pour désirer même un plus complet contentement de leur amour que ces douloureux entretiens et que ces tristes baisers. Pourtant Eugénie eût été sans force contre Gabriel, si les circonstances eussent permis à celui-ci de manifester ses désirs. Mais Mme Henry ne les laissait jamais seuls, et ils étaient incapables de préméditer le choix d'un asile pour leur idylle errante, qu'ils promenaient maintenant presque tous les soirs sous le ciel sombre et dans le funèbre décor des nuits du siège.

Ainsi passèrent pour eux ces tragiques mois de novembre et de décembre, pendant lesquels la ville assiégée vit fondre sur elle tous les fléaux de la guerre. Mais que leur importaient le froid, la faim, la misère, la fatigue et l'épouvante ? Ils s'aimaient, ils pouvaient se le dire, et, par cela seul, ils étaient devenus étrangers à toutes les souffrances. Que leur importaient ces tumultes, ces émeutes, ces batailles ? L'amour est supérieur à toutes les folies des hommes ; les événements sinistres qui se passaient autour d'eux obtenaient à peine des deux amants un regard et une pensée. Gabriel se souciait bien, au 31 octobre, que le gouvernement s'appelât

Trochu ou Blanqui! car c'était la veille de ce jour qu'il avait retrouvé sa maîtresse; et plus tard, quand les combats se succédèrent, toutes ces dates sanglantes, par un jeu criminel de la mémoire, ne servirent qu'à rappeler à Gabriel le mot tendre et charmant qu'elle lui avait dit ce jour-là, le passionné et doux baiser qu'il lui avait pris.

Un soir, dans la dernière quinzaine de décembre, ils étaient chez Mme Henry lorsque celle-ci les convia à dîner pour le lendemain, annonçant que son cousin Robert avait obtenu une permission de vingt-quatre heures pour quitter les avant-postes et devait apporter un des derniers pâtés de foie gras qui se trouvaient encore dans Paris.

Sur un regard suppliant de Gabriel, qui ne voyait dans cette invitation qu'un moyen de passer quelques instants de plus auprès de sa bien-aimée, Eugénie accepta, et, le lendemain, les deux amants arrivèrent à l'heure indiquée.

Cette soirée fut une des plus heureuses de leur vie.

La petite chambre avait un air de fête. Un grand feu de bois, luxe rare à cette époque, flambait dans la cheminée. La lampe et les bougies étaient allumées et jetaient une clarté joyeuse sur la nappe blanche dont Mme Henry venait de recouvrir la

table. La grande brune, qui avait fixé avec des épingles, sur sa plus belle robe de soie, un tablier de cuisine, essuyait avec entrain les verres et les assiettes; et, gagnée par la gaieté de son amie, Eugénie l'aidait à disposer le couvert.

L'officier de mobiles ne tarda pas à survenir, en tenue de guerre, chaussé de grandes bottes de cuir fauve, la poignée de son sabre sortant par la fente de sa capote, et portant sous son bras le précieux pâté dans une triple enveloppe de papier gris.

On s'attabla sur-le-champ et avec verve. L'intimité discrète qui existait entre Eugénie et Gabriel avait dissipé les soupçons fâcheux du soi-disant cousin de Mme Henry, et la plus cordiale bonne humeur ne cessa d'animer le repas. Gabriel eut bien un mouvement d'envie en comparant sa grossière vareuse et son modeste rôle de garde national sédentaire à l'élégant uniforme et aux hâbleries militaires de l'officier; il y eut même une minute où, entendant le beau Robert adresser un fade compliment à Eugénie, l'inquiet amoureux fut livré aux tortures de la jalousie et roula dans son esprit des pensées de meurtre; mais, en somme, tout se passa à merveille, et, après avoir opéré des fouilles consciencieuses dans les entrailles du pâté et bu à

une foule de choses très patriotiques, on se sépara les meilleurs amis du monde.

La nuit était froide, mais pure, et Gabriel reconduisit Eugénie. Sans doute l'entretien fut bien tendre, ce soir-là, sous les vieux arbres du boulevard d'Italie, et bien exquis le baiser des adieux, car Gabriel, excité par la bonne soirée et, il faut le reconnaître, — faible humanité ! — par le repas copieux et bruyant, ne voulut pas rentrer chez lui tout de suite et se rendit au café du quartier Latin où Cazaban, au milieu d'un cercle d'hommes du Midi très exaltés, dénonçait quotidiennement la grande trahison du gouvernement et réclamait les mesures les plus énergiques contre l'ennemi.

A la grande surprise de cette réunion, où il ne paraissait que rarement et où il était considéré comme un timide et un modéré, Gabriel se manifesta ce soir-là par sa violence et son enthousiasme. Il offrit un punch, harangua l'assemblée et porta un toast incendiaire; et, vers une heure du matin, longtemps après la fermeture de l'établissement, il se promenait encore sur le quai Saint-Michel au bras de Cazaban, lui préconisant avec éloquence les vertus de la dynamite et du picrate de potasse.

XIII

Le 4 janvier, vers deux heures de l'après-midi, commença le bombardement dont les Prussiens menaçaient Paris depuis si longtemps, et l'un de leurs premiers obus éclata au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue des Feuillantines.

La nouvelle s'en répandit rapidement dans tout le quartier, où elle excita — on doit en convenir à l'honneur des habitants — beaucoup plus d'indignation que de terreur, et elle parvint jusqu'à Mme Fontaine, qui l'apprit à Gabriel lorsqu'il rentra chez lui pour le dîner.

Le jeune homme était déjà, comme tous les assiégés, du reste, habitué au danger et blasé d'épouvante; et ce fut sans prendre grand souci de cette

nouvelle horreur de la guerre qu'il mangea, en compagnie de sa mère, le maigre bouilli de cheval et le fond d'un pot de confiture. Puis, comme il en avait repris la douce et quotidienne habitude, il sortit et se dirigea vers la maison de Mme Henry.

Mais ce soir-là, tout en s'enfonçant dans ce quartier désert, il lui sembla que la solitude des rues était plus effrayante et les ténèbres plus sinistres. Parfois il entendait au-dessus de sa tête croître un bruit étrange, pareil au bourdonnement d'un insecte monstrueux volant avec une rapidité folle, puis, une seconde après, une détonation éclater dans le lointain. C'étaient les obus qui tombaient. Il suivait, rasant le mur, le pied glissant dans la boue, cette rue Saint-Jacques étroite et sombre, éclairée seulement par les lampes fumeuses des rares boutiques encore ouvertes, et il levait à chaque instant les yeux vers le ciel, absolument noir, où passaient bruyamment les invisibles projectiles. Peu à peu, il se fit dans son esprit une éclosion d'idées lugubres et désolées. A toutes les impressions de ruine et de mort qui l'environnaient, s'ajouta le souvenir de son malheureux et coupable amour. Il se sentit envahir par un vague mais profond désespoir, et, pour la première fois,

ce fut sans un soudain mouvement de joie qu'il vit briller de la lumière à la fenêtre si connue.

Il gravit lentement le vieil escalier, sonna, et, comme la clef était sur la porte, entra sans avoir attendu qu'on vînt ouvrir.

Assise au coin de la cheminée, auprès d'un très petit bout de bougie allumée, ayant gardé son manteau et sa capeline d'hiver, et tenant à la main son sac à ouvrage comme si elle allait partir, Eugénie était seule dans la chambre froide, sans feu et sans lampe.

« Vous voyez, dit-elle d'une voix mal assurée à Gabriel tout surpris, je n'ai pas voulu vous laisser venir pour rien ce soir. Mais Mme Henry a eu peur du bombardement, et elle est partie tantôt. Elle va demander l'hospitalité à sa parente de la Chapelle. Comme je ne connais personne à Paris chez qui me réfugier, et que je reste dans le quartier, elle m'a laissé sa clef afin que j'eusse deux logements en cas de malheur. Or, comme vous n'étiez pas prévenu et que je savais que vous auriez du chagrin de ne trouver personne ici, je suis venue un moment pour vous voir et pour vous dire ça.

— Comme vous êtes bonne ! » répondit Gabriel attendri.

Et, prenant une petite chaise basse, il vint s'asseoir aux pieds d'Eugénie.

« Mais il faut que je me sauve, reprit la jeune femme avec effort. Clément n'est pas de garde; il est resté à la maison, et je lui ai dit que je ne sortais que pour un instant.

— Comment... tout de suite? » dit Gabriel en lui saisissant les mains et en la retenant doucement.

C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls dans cette chambre. Une émotion singulière, qui tenait de la langueur et de l'effroi, les gagnait tous les deux.

« Restez un petit moment, supplia Gabriel. Je n'ai pas eu le temps de vous voir seulement... et j'ai tant de choses à vous dire !... Comment allez-vous faire pendant cet affreux bombardement?

— Je ne sais pas. Clément a descendu ses matelas dans notre cave; il dit qu'il vaut mieux que nous soyons tués tous plutôt que de capituler... Mais il arrivera ce qui pourra... j'ai tant de peine!... Je vous promets, à présent, ça m'est bien égal de mourir.

— Oh! que c'est méchant, ce que vous dites là... Vous ne m'aimez donc pas ? Et moi, qu'est-ce que je deviendrais, si je ne vous avais plus? »

Eugénie baissa la tête d'un air accablé, sans répondre. Gabriel l'avait entourée de ses bras et la regardait avec des yeux pleins de larmes.

« Laissez-moi, dit-elle en essayant de se dégager, laissez-moi... J'ai peur... Nous n'avons jamais été seuls comme aujourd'hui. Vous savez que ce n'est pas bien ce que nous faisons là. »

Le jeune homme obéit d'abord, mais il garda dans ses mains celles de sa maîtresse et il se mit à les baiser en sanglotant.

Elle les lui abandonnait, malgré elle, ces petites mains qui brûlaient de fièvre. Elle ne se sentait pas la force de se lever et de partir ; elle était prise d'un engourdissement voluptueux qu'elle voulait secouer, mais qui lui montait toujours des mains au cœur. Gabriel, lui, perdait la tête; toujours en lui baisant les mains, il était tombé aux genoux d'Eugénie, embarrassé dans les plis de la robe.

Oh! comme ils avaient chaud, dans la chambre pourtant glaciale! Un calme profond régnait autour d'eux. Au dehors, dans l'éloignement, on entendait de sourdes explosions; les obus continuaient à pleuvoir. La bougie s'était tout à fait consumée, sans qu'ils y prissent garde, et la mèche, tombée sur le bord du chandelier, lançait ses lueurs d'agonie.

« Non, nous souffrons trop ! » reprit Gabriel. « Et si le sort avait pitié de nous, il enverrait sur cette maison un de ces obus pour nous écraser !... »

Au même instant, une détonation terrible, suivie d'un bruit de vitres cassées, fit trembler les murailles. Un énorme projectile venait d'éclater sur le pavé de la rue. La bougie s'éteignit tout à fait.

Cette fois, ce fut Eugénie que la terreur jeta dans les bras de Gabriel.

Ils étaient seuls, perdus dans l'obscurité, enlacés dans une étreinte passionnée, mêlant leurs baisers et leurs larmes, les haleines confondues, les lèvres unies... et la trombe de flamme et de fer, dont l'ironique destinée se servait pour unir deux amants, continuait à fondre sur la ville consternée, écrasant tout, frappant les palais et les masures, crevant les toits et les murailles, achevant des blessés dans leurs lits au Val-de-Grâce, et tuant des petits enfants dans leurs berceaux.

. . . .

. . . .

. . . .

Deux heures après, quand Gabriel, ivre de volupté, de joie et d'orgueil, rentra dans le petit logement du quai Saint-Michel, il trouva sa vieille

mère agenouillée devant une chaise, auprès de son feu de veuve, en train d'égrener son chapelet et de marmotter des prières.

« Quoi, maman ! lui dit-il, stupéfait, pas encore couchée... à onze heures ! Pour qui pries-tu donc si tard ?

— Mais, Gabriel, lui répondit Mme Fontaine en se relevant, et avec un accent presque sévère dans la voix, est-ce que tu n'y songes pas ? Est-ce que tu n'entends pas les bombes ? Je prie pour tous ceux qui vont mourir dans cette abominable nuit; je prie pour les pauvres vieilles femmes de mères comme moi, qui demain auront un enfant à pleurer... »

Et Gabriel, après avoir embrassé sa mère, se retira brusquement dans sa chambre, épouvanté de ce bonheur qui le rendait si égoïste et si dur.

XIV

Ils continuèrent à s'aimer sous les obus.

Il leur fut un paradis, cet effroyable mois de janvier pendant lequel les Parisiens épuisés, affamés, bombardés, mordirent dans un pain noir qui eût fait se révolter un bagne, et grelottèrent auprès de leur triste feu de bois vert.

Devenue plus audacieuse depuis qu'elle était coupable, Eugénie laissait croire à son mari qu'elle passait toujours ses soirées chez Mme Henry, et allait retrouver Gabriel. Ils accouraient, fouettés par le désir, à travers les ténèbres pleines de péril, sous ce toit du vieux faubourg écrasé par les projectiles.

Ils ne songeaient pas au danger; ils n'entendaient même plus tonner les canons Krupp et

éclater les bombes. Ils ne vivaient plus que pour leur amour. L'écho des dernières catastrophes du siège arriva à peine jusqu'à eux. Ils furent heureux le soir du massacre de Buzenval; ils furent heureux le 22 janvier; ils furent heureux — ô honte ! — le jour de la capitulation !

Mais, par un ordre étrange du hasard, ils le furent, ce jour-là, pour la dernière fois.

Eugénie, qui était d'une faible santé, devait se ressentir plus qu'une autre des fatigues et des privations du siège. Elle tomba gravement malade et dut garder la chambre pendant six semaines.

Mme Henry, qui avait réintégré son domicile, fut, pendant tout ce temps, la confidente des anxiétés et des souffrances de Gabriel. Il venait la voir tous les jours pour savoir des nouvelles de sa maîtresse adorée et pour parler d'elle, et il attendait fiévreusement le moment où Eugénie pourrait sortir, sans s'occuper des premières séances de l'Assemblée de Bordeaux, de l'entrée timidement triomphale de l'armée allemande dans Paris, des manifestations de la garde nationale autour de la colonne de Juillet, des canons de Montmartre et de tous les symptômes redoutables de la prochaine révolution.

Le 17 mars, dans la matinée, en arrivant chez Mme Henry, il eut la surprise délicieuse d'y trouver Eugénie qui, bien qu'à peine convalescente, n'avait pas voulu tarder davantage à le revoir et était sortie malgré la neige. Il pleura de joie sur les mains amaigries de la jeune femme; il fit avec elle mille projets charmants d'amours cachées au loin, de courses dans les bois. Mais lorsqu'ils durent se séparer et qu'il la vit, sur le seuil de la porte, si pâle sous ses fichus et ses châles de malade, lui adresser son adieu dans un sourire triste et fatigué, une pensée affreuse traversa l'esprit de l'amant et il eut comme une terreur de perdre Eugénie pour jamais.

Le lendemain, le coup tenté pour s'emparer des canons de Montmartre échouait misérablement; une émeute, qui venait de débuter par deux assassinats, se rendait en quelques heures maîtresse de la capitale; la population de la première ville de l'Europe hésitait entre le devoir de soutenir le gouvernement légal et les ordres que lui dictait une poignée de coquins obscurs; et Gabriel était forcé de rejoindre à Versailles le gouvernement qui venait de s'enfuir.

XV

Tous ceux que leurs attaches gouvernementales ou leur sûreté personnelle contraignirent d'habiter Versailles pendant la Commune, n'oublieront jamais le spectacle étrange qu'offrait alors cette capitale improvisée.

Les rares Parisiens qui, jusqu'à cette époque, avaient été attirés à Versailles pour une autre cause que les grandes eaux et qui avaient observé, un jour de semaine, ce phénomène bizarre d'une ville de province, déserte, morne et silencieuse, située presque aux portes de Paris; ceux qui avaient pu reconnaître toute la poétique vérité du vers de Théophile Gautier :

> Versaille est la Palmyre où dort la royauté,

ont certainement éprouvé alors un des plus grands étonnements de leur vie.

Après l'effroyable naufrage du vieux navire symbolique gravé sur les armes de Paris, Versailles fut le radeau colossal construit avec les épaves. Des derniers jours de mars à la fin du mois de mai, cette ville, qui ordinairement compte à peine trente mille habitants, en contint plus de deux cent mille, et vit circuler dans son parc admirable, dans ses rues monumentales, dans ses avenues grandioses, l'agitation fiévreuse de tout un peuple en péril de mort. Sur cette vaste Place d'Armes, et comme obéissant au geste de commandement du Grand Roi monté sur son cheval de bronze, se massèrent de formidables artilleries et manœuvrèrent des régiments. Dans ce palais légendaire et qui semble prédestiné à servir de décor aux événements tragiques de notre histoire, une Assemblée souveraine, entourée de ses ministères et de l'innombrable personnel de ses administrations, siégea au milieu des tumultes et fit converger vers elle toutes les forces du pays; et dans les maisons de la ville, dans les caves et dans les greniers, passant la nuit sur une chaise, couchant sur les comptoirs et sur les billards, s'entassèrent des réfugiés de toutes condi-

tions, des officiers de tous grades, des fonctionnaires de toutes classes, tous les débris, en un mot, de la grande société parisienne, depuis l'artiste de génie abandonnant son atelier jusqu'au sergent de ville expulsé de son taudis, depuis l'homme d'État illustre fuyant devant l'émeute jusqu'à la dernière des filles galantes chassée par la faim.

Fidèle aux traditions de la légèreté française, et subissant quand même l'esclavage de l'habitude, cette immense émigration avait apporté là ses élégances, ses plaisirs, ses ridicules et même ses vices, et avait immédiatement reconstitué, autant que possible, dans ce nouveau Coblentz, son existence et ses mœurs d'autrefois. Profitant de ces merveilleuses journées de printemps où l'impassible nature semblait exprimer aux hommes le mépris qu'elle a pour leurs folies et pour leurs crimes, les femmes du monde tinrent à prouver tout ce qu'elles pouvaient mettre de raffinement discret et délicat dans leurs vêtements sombres, et peuplèrent d'exquises toilettes de deuil les quinconces et les boulingrins du vieux parc. Des propos d'amour, des entretiens frivoles, de légers éclats de rire furent échangés sous ces grands arbres et se mêlèrent aux cris des petits oiseaux qui retentissaient dans le jeune feuil-

lage et que ne couvrait pas la voix lointaine du canon. Prenant leur café après déjeuner sur la terrasse de l'hôtel des Réservoirs, de jeunes élégants, en cravates fraîches et en vestes d'été, regardèrent, à travers la fumée ensoleillée de leurs cigarettes, défiler sous leurs yeux, à côté de la calèche d'une fille à la mode, les lourds caissons chargés d'obus ; et, le soir, des acteurs bouffons jouèrent des vaudevilles au grand théâtre, d'où les spectateurs sortaient, pendant les entr'actes, pour écouter rugir dans la nuit la grande batterie de Montretout.

Dans une chambrette de la rue de la Paroisse, meublée seulement de deux petits lits de fer que séparaient les feuilles d'un paravent, Gabriel et sa mère avaient trouvé un refuge. Le jeune homme avait suivi le sort des bureaux de l'Instruction publique, alors provisoirement installés au lycée de Versailles, et attendait, comme tout le monde, pour rentrer dans Paris, que l'armée régulière qu'on venait de réorganiser à la hâte y eût enfin pénétré et eût vaincu la plus monstrueuse et la plus criminelle insurrection que la France ait encore vue.

Mais, il faut l'avouer, si cet espoir, partagé alors par tous les bons citoyens, était si vif chez

Gabriel, c'est que ce rempart, défendu par les fédérés et dont il souhaitait la chute avec tant d'ardeur, le séparait de sa maîtresse.

Il avait dû quitter Paris sans prendre congé d'elle, et n'en avait plus eu aucune nouvelle. Comme elle lui avait interdit, avec les marques du plus vif effroi, de lui écrire jamais chez son mari, le pauvre amant avait envoyé lettres sur lettres à la complaisante Mme Henry. Toutes étaient restées sans réponse. Dévoré d'inquiétude, il était allé une fois à Paris par Saint-Denis et le chemin de fer du Nord, et, traversant la capitale, devenue sinistre et toute placardée de folles et mensongères affiches de la guerre civile, il avait couru au faubourg Saint-Jacques. Mme Henry n'avait pas paru à son domicile depuis longtemps, et Gabriel, qui fut reçu avec un air inquiet par le concierge et qui avait vu, avant le 18 mars, s'accentuer les opinions radicales de la grande brune, se rappela les absences qu'elle avait faites lors de l'arrivée de son soi-disant cousin et se demanda si elle n'avait pas remplacé le brillant lieutenant de mobiles par quelque colonel fédéré, aux galons irrésistibles.

Il alla errer sur le boulevard d'Italie, devenu horrible depuis qu'on en avait coupé les arbres

pendant le siège, et transformé en un véritable désert de soleil et de poussière. Pendant une heure, Gabriel y fit les cent pas, mais de très loin, devant ce mur qui lui cachait la maison de sa bien-aimée, et au moment où, surmontant sa timidité, il allait s'approcher de la porte du chantier dans l'espoir d'apercevoir Eugénie traversant la cour ou assise à une fenêtre, il vit un homme de haute taille, portant l'uniforme de capitaine de la garde nationale, avec une ceinture rouge et un grand sabre de cavalerie, traverser le boulevard et se diriger vers cette porte. Du premier coup d'œil Gabriel devina, plutôt qu'il ne reconnut, le mari, et il s'enfuit, désespéré, sans avoir rien appris sur le sort de sa maîtresse.

Revenu à Versailles, il dut renoncer à toute nouvelle tentative, car la Commune venait de publier son inique décret, incorporant dans ses bataillons tous les hommes de vingt à quarante ans, et faisait surveiller les voyageurs à la gare du Nord et à toutes les portes de la ville. Rentrer dans Paris, c'eût été pour Gabriel risquer une arrestation; et d'ailleurs, à cette époque de méfiance, ces voyages, sans motif avoué, dans la capitale insurgée, l'eussent exposé à perdre ce modeste

emploi qui assurait son pain et celui de sa mère.

Il mena depuis lors une existence affreusement mélancolique. Pendant les quelques heures de liberté que lui laissait son bureau, il se réfugiait dans les coins les plus déserts et les plus reculés du parc, fuyant ces rues pleines de foule où l'arrêtait à chaque pas un de ses collègues ou quelque connaissance banale, pour l'entretenir de la mort de Flourens, de la prise du château de Bécon, ou de tout autre épisode de cette épouvantable guerre à laquelle, malgré tout, il ne pouvait s'intéresser, et qu'il maudissait seulement comme un obstacle placé entre lui et son amie.

Tous les jours il allait à la poste restante, espérant toujours y trouver une lettre d'Eugénie. Il n'y comptait pas cependant, car jamais la craintive jeune femme ne lui avait écrit ; mais il n'en accomplissait pas moins régulièrement ce pèlerinage, et c'était toujours avec le même battement de cœur qu'il attendait la réponse invariable de l'employé :

« Rien à votre adresse. »

Un jour cependant, vers la fin du mois d'avril, après que Gabriel eut présenté au guichet sa carte, hélas ! si connue, le buraliste s'arrêta en feuilletant son paquet de lettres, en prit une et la lui tendit.

O joie folle! Gabriel saisit la lettre d'une main tremblante, la mit près de son cœur, dans la poche intérieure de sa redingote qu'il boutonna, et courut, pour la lire plus à son aise, jusqu'au bosquet de la Reine. Là, il se laissa tomber sur un banc, près d'une charmille, et sous ces magnifiques arbres, frissonnant dans le vent printanier, il brisa fiévreusement l'enveloppe, déplia la lettre et lut ce qui suit.

Valence-d'Agen, 27 avril.

« Mon bon, je t'écris du café de la Comédie, où je viens de faire, avec quelques camarades, un fort déjeuner. Nous avons bu au triomphe de la Commune et à la déconfiture des Versailleux. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Imagine-toi que les gratte-papier du ministère de la guerre ne m'ont pas fait payer l'indemnité d'habillement à laquelle j'avais droit comme aide-major auxiliaire dans les ambulances pendant le siège. Je n'ai jamais acheté l'uniforme, c'est vrai, sauf un képi qui m'a bien coûté dix francs, mais l'indemnité ne m'en est pas moins due. Toi qui es dans les bureaux et qui connais le truc, tu n'as que quelques démarches à

faire pour qu'on répare cette injustice. Sois donc assez bon pour t'en occuper et pour m'envoyer l'argent le plus tôt possible. Je te la comprime.

« Salut et égalité.

« MARIUS CAZABAN. »

Après cette lettre, Gabriel, saisi d'un découragement profond, s'en retourna tristement dîner chez sa mère. Mais cette journée lui réservait encore un nouveau déboire. Au moment où il traversait la rue des Réservoirs, une main lui frappa familièrement l'épaule. Il se retourna et reconnut le prétendu cousin de Mme Henry, portant encore son uniforme de mobile.

« Tiens ! vous êtes donc ici ? dit le beau Robert... Ah ! oui, c'est juste. Vous avez suivi votre administration. Moi, j'étais retourné chez mes parents, après la guerre ; mais dès que la Commune a éclaté, je suis venu me mettre à la disposition du maréchal, naturellement.

— Est-ce que vous êtes dans l'armée qui assiège Paris ? demanda Gabriel, pour dire quelque chose.

— Non. Il paraît qu'on ne veut se servir que des troupes régulières, des prisonniers qui reviennent

d'Allemagne. Vous savez... Mais je reste ici, pour voir la fin. Et puis, c'est très amusant, Versailles ; c'est plein de femmes. »

Malgré la secrète antipathie que lui inspirait ce jeune homme, Gabriel continua la conversation, et, toujours pour obtenir quelque nouvelle d'Eugénie, il demanda à l'officier comment se portait sa cousine.

« Ma cousine? Qui ça, ma cousine ?... Ah ! oui, Joséphine... Mme Henry... C'est vrai, elle me faisait passer pour son parent. Comment, vous avez donné là-dedans !... Ma foi, je ne sais rien sur son compte. Elle était très exaltée, elle a dû devenir communarde... Une femme qui a été folle de moi, mon cher... Un peu vulgaire, mais comme corps... Savez-vous que j'ai été presque jaloux de vous, un moment? Cela n'a pas duré, d'ailleurs. Je me suis bien vite aperçu que vous veniez là pour l'autre... A propos, qu'est-ce que vous en avez fait, de la petite Clément, mon gaillard ? »

Gabriel était au supplice. Révolté par le cynisme avec lequel l'officier violait le secret de son âme, il fit une réponse évasive et s'enfuit, plein de tristesse et de dégoût.

Cependant le dénouement de l'horrible guerre

civile était imminent; et, tandis que dans Paris la Commune accumulait les insanités et les horreurs, l'armée vengeresse se rapprochait lentement, mais sûrement, de ce rempart dont elle allait arracher bientôt le drapeau rouge. Déjà le fort d'Issy avait été pris par le 38e de marche, et chaque jour, à la suite de combats où l'avantage restait toujours aux soldats de l'Assemblée, on ramenait triomphalement à Versailles des canons capturés et des bandes de prisonniers.

Le jour même où fut connue à Versailles la chute de la colonne Vendôme, cet épouvantable crime de lèse-patrie commis en face des Prussiens pleins de joie, Gabriel, en se promenant sur la place d'Armes, entendit tout à coup la grêle sonnerie des trompettes de la cavalerie et vit s'avancer, au coin de l'avenue de Saint-Cloud, un convoi de communeux entre deux files de chasseurs à cheval.

Mêlé à la foule irritée d'où partaient — il faut le dire avec tristesse — des cris et des insultes qu'excuse à peine l'indignation et que réprouve l'humanité, Gabriel regarda défiler, entre les sabres nus, une cinquantaine de misérables hommes, nu-tête, vêtus d'uniformes sordides, couverts de poussière et éreintés de fatigue.

« A bas les galons ! » cria un bourgeois furieux en montrant le poing aux prisonniers.

Et, en ce moment, Gabriel remarqua, parmi les fédérés captifs, un grand brun, à la barbe inculte, qui arrachait de la manche de sa vareuse ses galons de capitaine, et qui lui parut ressembler à l'homme qu'il n'avait aperçu que deux fois dans sa vie, au mari de celle qu'il aimait.

Mais avant qu'il eût le temps de bien reconnaître ce prisonnier, le sinistre cortège était passé et avait disparu dans la cour du Manège, transformée en prison.

Gabriel s'éloigna, affolé d'inquiétude. Il s'imaginait les angoisses de la pauvre Eugénie, seule dans ce Paris livré à l'émeute, sans amis, sans parents, sans soutien aucun, et il ne pouvait s'empêcher de faire des vœux pour que l'homme qu'il venait de voir passer ne fût pas ce Clément contre qui il avait cependant amoncelé tant de haine.

Enfin l'armée de Versailles entra dans Paris, et les fous furieux de la Commune, se sentant définitivement vaincus, inondèrent la ville de pétrole et y mirent le feu. Mais dans la nuit du 24 mai, assis sur les hauteurs de Montretout et contemplant à ses pieds ces foyers incandescents dont les fumées

rouges montaient dans le ciel noir, rayé par les bombes, Gabriel ne songeait ni aux chefs-d'œuvre du Louvre, ni aux trésors de la Bibliothèque, ni aux richesses de la Banque, ni à aucune de ces merveilles anéanties ou menacées par l'immense sinistre, mais bien à la petite maison du boulevard d'Italie où demeurait sa maîtresse; et, trompés par toutes les illusions d'optique de l'éloignement et de la nuit, ses yeux, agrandis de terreur, cherchaient seulement à reconnaître si le formidable incendie ne s'étendait pas de ce côté.

Un des premiers, à force de démarches et de sollicitations, Gabriel obtint un laissez-passer de l'autorité militaire et rentra dans la capitale fumante. Ne pouvant donner les trente ou quarante francs qu'exigeait alors le moindre cocher de fiacre pour faire ce petit voyage, il revint à pied par la grand'route poudreuse, parmi le retour des régiments victorieux. Il franchit le rempart écroulé, il passa par Auteuil en ruines; il alla, sans s'arrêter, sans voir presque, ivre de crainte et d'espoir, à travers la cité lamentable, noircie par le feu, criblée de balles et d'éclats d'obus et fourmillant de soldats, le chassepot en bandoulière; il gravit les barricades encore sanglantes, il trébucha contre

les pavés replacés à la hâte et rougis d'acide phénique aux endroits où l'on avait enfoui provisoirement des morts ; il traversa, marchant droit devant lui comme un insensé, toutes ces horreurs et tout ce désordre, et arriva enfin au faubourg Saint-Jacques.

Quelques jours avant l'entrée des troupes, Mme Henry avait déménagé sans donner d'adresse.

A tout prix, il voulait savoir ce qu'était devenue Eugénie. Il n'avait plus ni timidité ni prudence. Il courut jusqu'au boulevard d'Italie, jusqu'à cette porte que surmontait toujours l'écriteau portant le nom de Clément. Il ne vit personne dans la cour ; la porte et toutes les fenêtres de la maison étaient fermées. Il sonna. Le chien ne hurla pas. Il attendit. Il sonna encore. Nul ne répondit. La maison était vide.

Écrasé par ce malheur imprévu, Gabriel questionna tous les boutiquiers du voisinage. Mais ses yeux hagards, son visage bouleversé inspiraient la méfiance. On ne connaissait pas, on semblait ne pas vouloir répondre. Une vieille fruitière, enfin, lui apprit que Clément, devenu capitaine fédéré, avait été pris dans un des combats sous Paris, et que sa femme était retournée depuis quelques jours en province, chez ses parents.

« Où cela?

— En Normandie, du côté de Saint-Lô. »

La bonne femme n'en savait pas davantage. Hélas ! Gabriel non plus. Jamais, dans le hasard de la conversation, Eugénie ne lui avait nommé son village natal. « Je suis des environs de Saint-Lô, » avait-elle dit une fois. Voilà tout ce qu'il se rappelait.

« Elle reviendra, pensait-il, ou elle m'écrira... Je ne peux pas la perdre ainsi. »

Mais il avait le cœur brisé et sentait vaguement que tout était fini.

XVI

Il revint habiter quai Saint-Michel avec sa mère. La veuve, dont les derniers événements avaient profondément troublé la vie, était tout heureuse de reprendre ses habitudes et s'étonnait de la tristesse continuelle de son fils.

« Que veux-tu, ma mère? répondait-il. Nous venons de voir des choses si affreuses... »

Mais il la trompait. Seule, la nostalgie de son amour perdu le faisait souffrir. Il retournait souvent au boulevard d'Italie et dans tous les lieux où il s'était promené avec sa maîtresse. Pauvre enfant de Paris, de qui la mémoire ne voyait dans le passé lointain que quelques rues tortueuses et les quatre murs d'un collège, et qui, toujours privé de campagne, d'espace et d'horizon, avait appris à

faire tenir toute la joie divine du printemps dans une matinée de soleil, près des lilas, au Luxembourg, et toute la morbide mélancolie de l'automne dans un couchant vert et rose aperçu au bout d'un faubourg, il connut alors l'amère jouissance de rechercher, en errant à travers le dédale de la grande cité, tous les souvenirs qu'il y avait semés pendant son premier amour.

Heureux celui qui habite à la campagne à ce délicieux moment de la vie ! C'est un nid de mousse sous les chênes, c'est le bord d'une petite rivière où bouillonne l'eau d'un moulin, c'est un chemin creux dans la vallée, c'est une prairie de fleurs et de papillons, ce sont de doux et chers paysages qui garderont, pour les lui rendre, ses premières impressions d'amoureux et qui offriront à sa tristesse, quand aura fui son bonheur, un asile de solitude, de fraîcheur et de paix. Mais Gabriel n'avait pour promener ses regrets et son chagrin, et pour évoquer l'image de sa bien-aimée et le souvenir des instants exquis et douloureux qu'il avait passés près d'elle, que cette immense ville où il était né et dont il n'était jamais sorti. Maintenant, après sa séance au bureau, il prenait les boulevards extérieurs, dépouillés de leurs arbres et brûlés par

le soleil de juillet ; il allait jeter un coup d'œil navré à la maison du boulevard d'Italie, toujours inhabitée, et rentrait chez lui par le faubourg Saint-Jacques, marchant lentement, la tête basse, et chaque jour plus découragé et plus abattu.

Enfin, il vit un écriteau pendu à la porte de l'ancienne maison de sa maîtresse, il y lut ces mots : *Maison, chantier et atelier à louer*, et il commença à perdre l'espérance qu'il avait si longtemps gardée de revoir Eugénie.

Quelques jours après, parcourant distraitement un journal, il y lut la condamnation du capitaine fédéré Clément à la déportation dans une enceinte fortifiée, et il devina la cruelle vérité : la jeune femme retirée à la campagne, chez ses parents, et n'ayant aucun motif de revenir à Paris.

Un tanneur loua la maison du boulevard, et Gabriel eut un serrement de cœur le jour où il ne retrouva plus, au-dessus de la porte, ce nom de Clément qui lui avait fait cependant tant de mal.

Depuis lors, il ne recueillit plus le moindre indice qui pût l'éclairer sur le sort de sa maîtresse. Lentement, très lentement, sa mélancolie devint plus résignée, moins apparente, mais n'en resta pas moins profonde. Cazaban était revenu à Paris

pour reprendre ses études médicales, et Gabriel recherchait maintenant sa société. Elle lui rappelait encore le bon temps, le temps où Eugénie était à Paris et où il la voyait tous les soirs.

L'homme du Midi était plus radical que jamais; mais il jouissait de son reste. Car son père, médecin de Valence-d'Agen, lui ménageait un riche mariage et la succession de sa clientèle; et on pouvait prévoir qu'avec l'aide de l'âge, du bien-être et de la vie de province, Cazaban était une recrue promise au parti conservateur.

Le beau Robert, l'ex-lieutenant de mobiles, que Gabriel rencontra une ou deux fois, fut un des premiers pour qui l'argot parisien créa le néologisme de *gommeux*. Il assistait aux représentations du mardi du Théâtre-Français, irréprochable, ganté et cravaté de blanc, et portant à la boutonnière de son habit noir un mince ruban jaune. Il avait obtenu la médaille militaire.

Un dimanche matin — un jour joyeux de soleil et d'ombrelles — Gabriel traversait le jardin du Palais-Royal, quand il se trouva soudain en face de Mme Henry. Il poussa un cri de joie à la pensée qu'il allait peut-être avoir par elle quelque nouvelle d'Eugénie.

La grande brune, qui lui serra la main en riant, lui parut changée et comme embellie. Elle était très élégamment mise, portait de gros bijoux d'or éclatants, et exhalait une odeur d'opoponax.

« Vous avez donc abandonné le quartier? dit Gabriel, entrant en conversation. C'est dommage. C'était si paisible et si gentil, votre chambre, avec la vue sur les jardins... »

Il s'arrêta. Une bouffée de souvenirs lui montait au cerveau.

« Laissez donc! répondit Mme Henry, je m'ennuyais là-bas. C'était triste, c'était mort... Je suis enchantée d'avoir loué aux Batignolles. D'abord il y a du monde bien mieux... Tiens, c'est vrai, vous ne savez pas ma nouvelle adresse... Mais non, ajouta-t-elle en s'interrompant d'un air de regret, je ne pourrais pas vous recevoir. »

Puis, avec un malin sourire :

« Je peux bien dire cela à un vieil ami... J'ai un jaloux maintenant. »

Cette singulière confidence surprit péniblement Gabriel. Il souffrait de voir cette femme, qui était si étroitement liée au passé qu'il adorait, avouer publiquement son état de dépendance galante.

« Comme tout passe! reprit Mme Henry avec une

nuance de rêverie. Le siège, la Commune, et tout, comme c'est déjà loin! A propos, je n'ai jamais rien appris sur le compte d'Eugénie, depuis que son mari a été envoyé sur les pontons et qu'elle est retournée dans son pays. Pauvre petite femme! en voilà une pour qui la vie n'a pas été drôle... Vous vous aimiez bien tout de même...

— Quel est donc le nom de ce village, près de Saint-Lô, où demeurait sa famille? demanda Gabriel palpitant.

— Ma foi! elle ne me l'a jamais dit... ou je ne m'en souviens pas... Mais vous, monsieur Gabriel, vous devez bien savoir ce qu'elle est devenue? »

Gabriel pâlit; il venait de perdre la dernière chance de retrouver sa maîtresse. Il garda un moment le silence, puis, se rappelant la question que Mme Henry venait de lui adresser, il répondit cette triste parole, dénouement fatal de presque toutes les histoires d'amour :

« *Je ne sais pas.* »

CONTES EN PROSE

LE COUCHER DU SOLEIL

Cette après-midi de fin d'octobre avait été magnifique, et le paisible flâneur l'avait employée tout entière à bouquiner. Il avait passé en revue les étalages, en commençant par le parapet du quai Saint-Michel, non dans l'espoir de découvrir l'Alde rarissime ou l'introuvable Elzévir, — il est loin le temps où l'on pouvait dénicher le *Pâtissier françois* dans la case à deux sous! — mais pour jouir plus longuement de la belle promenade des bords de la Seine et pour charmer sa rêverie au dernier sourire de la belle saison. La bonne journée! un ciel pur, un soleil tiède, et parfois la subite caresse d'un vent frais et léger. Vers la moitié de sa course, devant l'hôtel des Monnaies, le bouquineur avait trouvé et acquis, pour la modique

somme de deux francs, un exemplaire un peu piqué, mais très présentable encore, du *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand, qui comblait la plus importante lacune de sa collection de romantiques; puis, serrant tendrement sa trouvaille sous son bras, il avait continué son inspection jusqu'au pont Royal, où il arriva vers cinq heures. Il était un peu fatigué; les tables rondes rangées devant le café d'Orsay l'invitèrent au repos. Il s'assit donc et se fit servir un verre de bière.

Alors il promena ses regards autour de lui; l'heure était exquise. Là-bas, sur la gauche, dans l'azur pâle qu'il moirait de ses rayons, le soleil descendait majestueusement, jetant à l'admirable paysage de Paris son adieu doré. Le bouquet de platanes dont les branches se mêlent aux vergues de la Frégate, les sveltes peupliers qui ombragent les bains Vigier, et, plus loin, les marronniers touffus de la Terrasse du bord de l'eau, venaient de s'enflammer au long baiser du couchant, et leurs feuillages semblaient de cuivre et d'or. Un éclair pourpré jaillissait de toutes les fenêtres du pavillon des Tuileries, et la ligne harmonieuse et grise du vieux Louvre s'était baignée d'un reflet rose. Une lumière éblouissante et chaude frappait

obliquement tous les objets, allongeant les ombres sur le sol, obligeant les passants à cligner des yeux, faisant miroiter le cuir verni des voitures et la croupe luisante des chevaux. La nature, cette grande virtuose désintéressée, faisait, ce jour-là, de l'art pour l'art et soignait son coucher de soleil; et le flâneur, qui contemplait par hasard ce spectacle, se sentit tout à coup pris d'un enthousiasme enivré devant la calme et radieuse splendeur qui transfigurait les édifices, les arbres et le ciel.

Cependant, parmi les nombreux piétons regagnant leur logis qui venaient de franchir le pont et de traverser le quai, plusieurs passaient devant les tables du café, et le consommateur saisissait au vol des lambeaux de conversation.

Ce furent d'abord deux hommes graves, tout de noir vêtus, — têtes d'avocats à pince-nez et à favoris, — chargés de lourdes serviettes de chagrin noir.

« Et vous croyez que le groupe Lavigne votera avec les droites? disait l'un d'eux avec fureur... Mais ce serait une infamie!

— Que voulez-vous! répondit l'autre d'un air important. C'est de la tactique parlementaire. »

Et ils s'éloignèrent, tout à cet intéressant dia-

logue, sans honorer d'un regard le soleil couchant.

Soudain, les milliers de petits oiseaux dont la palpitation d'ailes secouait d'un frisson les platanes de la Frégate, commencèrent ce que le peuple appelle naïvement leur prière du soir. Après un prélude de quelques cris isolés, le concert éclata brusquement, et, des grands arbres criblés d'étincelles, un gazouillis fou s'éleva où se mêlaient le sifflet des merles, le guilleri des moineaux et le fringottement des pinsons, unis et confondus dans un chœur immense qui imitait le bruit clair et continu d'un torrent lancé sur des pierres.

Deux jeunes bourgeoises, assez élégamment mises, passèrent alors en bavardant. Auprès d'elles marchait un petit garçon, habillé comme un chien savant et tenant à la main un ballon captif sur lequel étaient écrits ces deux mots : *Au Louvre.*

« Je vous assure, ma chère, disait l'une des deux femmes à sa compagne, que vous avez eu tort d'acheter aujourd'hui vos gants de Suède... Il y aura samedi une exposition au *Bon Marché*... Des occasions superbes... »

Et, sans attirer l'attention de ces étourdies ni de personne, le soleil descendait toujours, avec une pompe et une lenteur royales. Maintenant il touchait presque au dôme vitré du Palais de l'Industrie, qui flambait comme une montagne de diamant. La voûte céleste avait changé d'aspect. Restée pure vers le levant, elle prenait une nuance plus foncée; tandis qu'à l'ouest, de longs nuages violets, frangés d'or, restaient immobiles dans un abîme d'un bleu de turquoise.

Un gros capitaine et un mince sous-lieutenant de hussards, sanglés dans leurs uniformes, arrivèrent alors du côté du quartier de cavalerie en traînant leurs sabres sur le trottoir, et s'arrêtèrent un moment au seuil du café.

« J'en suis certain, mon capitaine... Le lieutenant Tardieu sera compris dans la promotion de janvier... C'est son « tour de bête ».

— Eh bien! moi, je vous réponds qu'il n'a pas son rang d'ancienneté.

— Il est bien aisé de nous en assurer... Consultons l'*Annuaire*. »

Et ils entrèrent dans l'estaminet, où les appelait du reste l'heure de l'absinthe.

A ce moment, l'astre, que voilaient les arbres

lointains des Champs-Élysées, plongea derrière l'horizon, et soudain tout s'assombrit. En quelques secondes, les maisons et les monuments devinrent tristes et noirs comme s'ils avaient vieilli de cent ans; les feuillages d'automne, dont tout à l'heure la cime brillait encore, prirent un funèbre ton de rouille; le concert des oiseaux continua pendant une minute en s'affaiblissant, puis se tut; un vent froid souffla du nord et traversa l'espace, pareil à un long soupir de regret.

Mais, en même temps, obéissant à la loi qui veut que tous les foyers qui s'éteignent jettent en mourant un plus brillant éclat, le soleil, déjà disparu, déploya, dans le coin du ciel où régnait encore son souvenir, toutes les magnificences du crépuscule; et, là-bas, vers le pont de la Concorde, au-dessus de la rivière, se creusa dans l'horizon une grotte de pierreries qui faisait songer à l'entrée des souterrains où les despotes d'Asie enfouissent leurs trésors. Autour de ce foyer fulgurant, les nuages s'amoncelaient, variant sans cesse de nuances et de formes. D'abord ils s'étaient massés comme une chaîne de montagnes d'or; puis, la cordillère s'était rompue, et un archipel d'îlots couleur de rubis nagea dans un océan d'un vert adorablement

tendre. Mais voilà que les îles s'allongeaient et se transformaient en serpents de lumière, en poissons de feu ; et, tout à coup, sans qu'on s'en fût aperçu, d'autres nuages s'étaient formés, plus loin, à droite, à gauche, partout, ébauchant des chimères fugitives, se revêtant de tons à désespérer Véronèse, construisant et détruisant à la hâte des Babels aériennes. Il y en avait d'énormes, dont les plans s'enfonçaient dans le lointain avec des perspectives d'architecture ; un gros nuage, d'un brun violacé, se tordait comme un crocodile en ouvrant une gueule monstrueuse, et là-haut, toute seule, une petite nuée, pure comme une vierge, semblait une fleur s'épanouissant dans l'infini.

Un omnibus traversait alors le pont Royal ; il était complet, et tout un rang de voyageurs de l'impériale était placé juste en face du merveilleux crépuscule. Mais il se passait alors un événement à sensation — triple assassinat ou crise ministérielle — et tous ces hommes assis lisaient le journal du soir, mettant la banalité d'un premier-Paris ou l'horreur d'un fait-divers entre leurs regards et les sublimes féeries du couchant.

Le soleil était vaincu ; mais, avant de disparaître tout à fait, il tenta un suprême effort contre l'indif-

férence des citadins, et, du fond de son gouffre, il lança une telle lueur de pourpre que tout le paysage en fut incendié. Les solitudes du ciel rougirent, comme prises de pudeur; le fleuve roula dans ses flots du sang et des roses; et les façades des maisons et les visages des passants eux-mêmes se colorèrent de ce reflet érubescent.

Mais le bouquineur, assis devant le café d'Orsay, observa vainement les physionomies, écouta vainement les fragments d'entretiens de ceux qui défilaient devant lui. C'étaient des artisans silencieux revenant vers la soupe du soir, courbés par le labeur, les yeux fixés au sol; c'était un couple d'hommes de lettres en train de déchirer un confrère; c'étaient des gens de négoce et de finance absorbés dans un calcul mental, rêvant à quelque stratagème contre le bien du prochain; c'était une jolie femme dont les regards ne cherchaient que la flatterie caressante des autres regards.

Aucun de ces êtres-là ne se souciait du coucher du soleil.

Seul, un bourgeois, qui donnait le bras à son épouse, daigna jeter les yeux sur l'horizon; puis il prononça ces simples paroles :

« Le ciel est rouge... C'est signe de vent. »

La nuit montait. Dans le sombre azur du levant venaient d'éclore quelques débiles étoiles; il ne restait plus du crépuscule qu'une brume rousse, semblable à celle qui suit les feux d'artifice; et le flâneur quelconque, dont la contemplation de la nature avait, ce soir-là, fait un poète, fut un instant tout fier et tout troublé en songeant que le soleil s'était couché pour lui seul.



LE DÉ D'ARGENT

La Schomberg se meurt de chagrin et d'ennui dans sa villa de Monaco.

La célèbre courtisane, dont vingt années d'orgies ont à peine altéré la beauté, sent s'épaissir sur ses yeux — ses yeux qui ont causé tant de folies et de désespoirs — le voile, chaque jour plus obscur, de la cataracte. Elle a constaté les premiers symptômes de la terrible infirmité il y a deux ans. Un beau matin, en s'asseyant devant le miroir de sa table de toilette, elle a vu son visage comme baigné dans un léger brouillard; le lendemain, cette brume effrayante était devenue plus opaque, et la Schomberg s'est souvenue alors que, depuis quelque temps, elle souffrait fréquemment de maux de tête, de migraines, qu'elle se plaignait parfois de

voir des mouches voltigeantes, des points noirs, des toiles d'araignée. Les oculistes furent consultés; tous tombèrent d'accord sur le diagnostic du mal, et les phénomènes suivirent leur marche, lente, progressive, implacable. Un jour, enfin, les hommes de l'art ont parlé d'opération. Mais la Schomberg est lâche. Cette femme, qui a fait souffrir tant de malheureux, craint la douleur; ses nerfs, lassés et rompus par l'excès des voluptés, se réveillent et se révoltent à la pensée qu'ils seront touchés par un instrument d'acier, elle pour qui le jeune prince de Royaumont, un enfant de vingt ans qu'elle avait affolé d'amour, est mort transpercé par l'épée déloyale d'un spadassin. Elle a repoussé les chirurgiens et laissé sa maladie accomplir son œuvre. Aujourd'hui, la Schomberg est presque aveugle.

La villa de la Schomberg est la plus belle et la mieux située de ce coin du paradis qui s'appelle Monaco. Le passant aperçoit, à travers la grille envahie de plantes grimpantes, la vérandah aux stores roses, et s'imagine que le bonheur doit habiter là. Mais la Schomberg est mortellement triste; elle ne devine plus les fleurs qu'à leurs parfums, elle ne se rappelle l'azur éblouissant de la Médi-

terranée qu'au son rythmique de ses vagues. Après avoir tant joui par tous les sens, elle ne songe plus qu'à celui qui lui est ravi. Quand elle reçoit un bouquet, elle le respire un moment, puis le jette, pleine de fureur. Elle a chassé le dernier amant qui lui ait inspiré un caprice — ce pianiste polonais qui berçait sa mélancolie en improvisant de si jolies valses — le jour où, le regardant de tout près dans ses yeux bleus de Slave, elle n'en a plus distingué le regard. Quand ce fou de Gregoresco, le fils de l'ancien hospodar, — le seul qui ose lui donner le bras en public, — la mène faire un tour au Casino, elle sort de là tout irritée par le bruit de cet or dont elle ne peut plus voir l'éclat, et elle ne s'assied même pas un instant devant une table de trente-et-quarante, elle qui a perdu et gagné tant de fois au jeu des fortunes royales et qu'on avait surnommée « la Maximum ».

Cependant la demi-cécité de la Schomberg lui permet d'apercevoir encore, quand elle les approche de ses yeux, les objets très brillants, et le dernier plaisir qu'elle ait par la vue est d'examiner ses diamants et ses pierreries.

Tous les soirs, sa femme de chambre, cette fameuse Manette qui, au moment de l'Exposition

de 1867, se vantait d'avoir vu au lit tous les souverains de l'Europe, prépare, dans le petit boudoir, une table recouverte d'un tapis de velours grenat; elle y pose, entre deux candélabres où flambent vingt bougies parfumées, un lourd coffret d'ébène aux clous d'argent dans lequel sont renfermées toutes les parures de sa maîtresse. Celle-ci s'installe alors dans un fauteuil; elle prend tour à tour et ouvre les écrins contenus dans le coffret, et, de ses regards presque éteints, elle passe longuement et minutieusement en revue les bagues, les colliers, les pendants d'oreilles, les bracelets, les broches, les diadèmes. C'est la suprême jouissance que la vieille courtisane puisse donner maintenant à ses yeux pleins de nuit : le feu d'un diamant, l'orient d'une perle rare, l'éclat d'une pierre précieuse sont seuls capables d'y allumer un fugitif éclair. Ses prunelles, avides de lumière, se dilatent alors voluptueusement. Tout en regardant avec fixité ces bijoux étincelants, elle se rappelle les hommes qui les lui ont donnés jadis; et, parlant machinalement, bien plus pour elle que pour la camériste au visage fané qui l'écoute, avec un sourire de mépris haineux, rabâcher ses souvenirs de galanterie, la Schomberg, perdue dans son

rêve, évoque son passé de fille, sa longue existence d'infamie et de prostitution.

« Voici la parure de rubis du grand-duc, dit-elle... Comme il doit s'ennuyer, ce pauvre Léopold, dans son exil, en Écosse, depuis que ses sujets l'ont chassé en bombardant son carrosse de pâtés de boue ! Des rubis superbes, couleur de vinaigre rose. C'est une pierre très rare et qu'on ne trouve que dans l'île de Ceylan... Le collier de perles du gros Wertheim. Il est tout de même ruiné pour de bon depuis sa faillite, ce qui est invraisemblable de la part d'un juif... Des perles d'un noir bleuâtre, dont la valeur est énorme... Oui, je me souviens, j'ai chassé ce lourdaud parce qu'il avait eu la sottise d'offrir une parure semblable à sa femme en même temps qu'à moi... Les boucles d'oreilles du marquis... Il n'était pas riche, ce pauvre Léon, mais c'était un vrai gentilhomme. La veille du jour où il devait être affiché à son club... pan ! il ne s'est pas raté. Un coup de pistolet en plein cœur !... C'est égal ! Deux saphirs mâles de six carats ! C'est un gentil cadeau pour un pauvre diable, et il faut croire que le baccarat l'avait bien traité la veille... Les émeraudes de Véli-Bey... Tiens ! mais ils finissent tous mal, mes

bons amis! Trouvé un jour sur son divan, celui-là, étranglé par ordre du khédive... Des émeraudes superbes! Oh! oh! ceci est bien lourd! Mais, parbleu! c'est le diadème du roi de Lithuanie... avec le diamant du milieu, gros comme la moitié du Sancy... Un diamant historique, ma chère, que les joailliers de la couronne ont voulu me racheter quand ce pauvre Jean IV a marié sa fille... Plus heureuse que les camarades, Sa Majesté! On est un peu gâteux aujourd'hui, c'est vrai; mais enfin on a encore son faux toupet et ses favoris teints gravés sur les thalers et imprimés sur les timbres-poste!... »

Et quand elle a longtemps ressassé ses vieilles histoires, qui toutes se terminent par une honte ou par un deuil, la Schomberg, refermant ses écrins, dont le ressort claque avec un bruit sec, les range dans le coffret d'ébène où ils sont serrés l'un contre l'autre comme des cercueils dans un tombeau de famille.

Quelquefois encore, la Schomberg plonge sa main jusqu'au fond du coffret et en retire les objets de rebut, les bijoux démodés ou hors de service qui sont là, pêle-mêle. Ceux-ci ne brillent pas assez pour qu'elle les reconnaisse et pour qu'elle

se rappelle les noms de ceux qui lui en ont fait présent. C'est la fosse commune des souvenirs.

Manette vient alors s'asseoir près de sa maîtresse; car celle-ci lui abandonne ordinairement quelqu'une de ces épaves, une bague tordue, un médaillon faussé, un débris de chaîne d'or.

C'est ainsi qu'un soir, en fouillant du doigt parmi le résidu du trésor, la femme de chambre, toute surprise, découvre un vieux dé d'argent, humble bijou de pauvre fait pour l'honnêteté laborieuse, qui semble honteux de se trouver là.

Manette en a coiffé son index et elle dit en riant à sa maîtresse :

« Un dé d'argent!... Ah! madame, qu'est-ce que c'est que ça? »

La Schomberg ne peut le voir; mais elle prend le dé et le roule longuement entre ses doigts.

En un instant, rapide comme un éclair, elle revit par la pensée le temps où elle était encore sage et où elle s'appelait Virginie Poirot. Elle venait de finir son apprentissage chez une fleuriste de la rue Saint-Denis. C'était Jean-Baptiste, le trottin, qui lui avait donné ce dé d'argent pour ses étrennes. Il l'aimait bien tout de même, il voulait l'épouser, et bien qu'il eût couru toute la journée à

travers Paris, en trimbalant son grand carton ovale, recouvert de toile cirée, il la reconduisait chaque soir jusqu'à la porte de ses parents, qui étaient concierges dans une maison de la chaussée Clignancourt. Ce bon garçon aux joues rouges, à la chevelure ébouriffée, était un mari très acceptable. Mais, à eux deux, ils ne gagnaient pas huit francs par jour. Comment se mettre en ménage avec de si pauvres ressources? Elle avait refusé. C'était en haut du faubourg Poissonnière, en passant devant la boutique du marchand de tabac; elle s'était arrêtée tout d'un coup et elle avait dit au trottin : « Voyez-vous! il ne faut plus me reconduire, monsieur Jean-Baptiste... Décidément, c'est *non!* » Huit jours après, elle se laissait mener à l'Élysée-Montmartre par des camarades et elle prenait un amant. Ce pauvre Jean-Baptiste! encore un qui était mort pour elle! Six mois après, quand elle était déjà dans les chœurs, aux Délassements, avec Rigolboche, — hein? comme le temps passe! — il s'était asphyxié comme une grisette, en laissant sur une chaise, à côté du lit de sangle où on le trouva mort, un papier avec ces mots : *Je meurs à cause de Virginie, pour qui je me sens une amitié au-dessus de mes forces.*

Le visage de la Schomberg — ce morne visage de vieille courtisane et d'aveugle — est devenu encore plus sombre que d'habitude; elle a laissé retomber le dé d'argent au fond du coffret.

« Eh bien, madame, répète la femme de chambre avec son rire bête... on ne peut donc pas savoir... qu'est-ce que c'est que ça? »

Et la Schomberg, refermant brusquement le couvercle, répond à voix basse, avec cet accent gras des faubourgs qu'elle n'a jamais pu perdre :

« Ça?... c'est rien... c'est ma jeunesse! »

UN NOUVEAU TANTALE

Le théâtre du « Drame Parisien » est un superbe édifice, au cœur de Paris, sur le bord de la Seine. C'est là que le petit Herzog — ce redoutable gamin juif, poussé par les filles — a fait sa première, sa plus fructueuse faillite; c'est là que le sceptique Roqueplan, regardant du haut de la « loggia » le panorama des quais, lança ce fameux mot : « Quelle admirable situation... le Tribunal de commerce!... la Seine!... et la Morgue! » De fait, ce malheureux théâtre n'a pas de chance et donne beaucoup de mal aux syndics. Pourtant, quand ce grand naïf de Bonnardel en prit la direction — cet homme-là devait mal finir, il croyait à la littérature! — toutes les trompettes de la presse sonnèrent une fanfare de réclames. Enfin, ce magni-

fique théâtre avait un directeur digne de lui. Quel beau programme! Faire alterner de bons ouvrages modernes avec les traductions des chefs-d'œuvre étrangers! Une tentative aussi courageuse, aussi intéressante, devait attirer l'attention et les libéralités du gouvernement. Une grasse subvention ne se ferait pas attendre, etc. A cette heureuse nouvelle, les « jeunes » se réjouirent, les brasseries du Quartier Latin s'émurent, et, pleins d'espoir, des bohèmes aux longs cheveux déposèrent chez le concierge des manuscrits en cinq actes, ordinairement en vers. L'innocent et consciencieux Bonnardel dénouait la ficelle rouge qui ceignait ces énormes rouleaux, en parcourait honnêtement le contenu, et il eût été capable de quelque coup de tête s'il n'avait pas eu de prudents commanditaires, de sages bailleurs de fonds, qui l'arrêtèrent au bord du gouffre. On ne fit donc point la folie de débuter par un drame en vers; on ajourna le coup d'audace, et l'on rouvrit décemment le théâtre par une reprise du *Courrier de Lyon*, avec Paulin Ménier dans le rôle de Choppard. On avait d'abord songé à *La Grâce de Dieu*; mais on écarta cette idée comme trop originale.

Cependant Bonnardel, à peine assis dans le rond

de cuir directorial, avait décrété quelques réformes. On avait posé du papier neuf aux loges, le rideau [illegible] rafraichi de rubans ponceau les bonnets de linge des ouvreuses, et le second régisseur, brave homme au fond, qui avait joué avec succès, dans son bon temps, les « comiques [illegible] » en province, mais qui scandalisait les coulisses par une [illegible] hebdomadaire, avait été mis à la porte. [illegible] personnel [illegible] à désirer [illegible]

[illegible]

sage grave et glabre, sa calvitie diplomatique autour de laquelle s'ébouriffait une couronne de cheveux gris, sa taille de tambour-major, ses mollets de muletier andalou, tout en lui respirait la dignité, imposait le respect. Les croque-morts eux-mêmes, personnages désillusionnés pourtant et à qui leur triste métier inspire le mépris des grandeurs et fait comprendre la vanité des choses, le traitaient avec déférence, médusés qu'ils étaient par sa fière et glaciale physionomie. M. Roy était un maître des cérémonies sans rival. Il excellait à s'incliner en disant : « Les membres de la famille, s'il vous plaît ! » Nul mieux que lui ne savait indiquer, pendant l'office, aux assistants oublieux des rites, le moment de se lever pour l'Évangile ou de s'agenouiller pour l'Élévation. Il était surtout remarquable au cimetière, au bord de la fosse béante, par l'attitude recueillie et l'air pénétré qu'il prenait pour écouter les discours; et, s'il lui venait une irrésistible envie de bâiller, il la satisfaisait avec discrétion derrière sa main gantée de noir. En présence de cet homme fait pour l'étiquette, né pour le cérémonial, l'observateur s'étonnait de l'injustice de la destinée qui l'avait placé dans une humble sphère, et le transportait

par l'imagination dans quelque aristocratique cour du Nord, où il eût triomphé, chamarré d'ordres et de cordons, sous l'uniforme doré d'un introducteur des ambassadeurs, ou avec l'habit rouge et la clef dans le dos d'un premier chambellan, époux morganatique d'une Altesse sentimentale.

Un pareil homme devait se montrer supérieur dans le rôle de contrôleur en chef, qui exige principalement du prestige et de la tenue. M. [illegible] s'adjoignit, pour siéger à sa droite et à sa gauche, deux commissaires des morts de ses amis qu'il honorait de son estime; il prit séance au milieu d'eux avec la majesté d'un premier président; et ce triumvirat funèbre, [illegible] et vêtu de noir, donna au public [illegible] du théâtre l'impression d'un établissement sérieux et rempli de respectabilité. D'ailleurs, M. [illegible] à peine installé dans ses nouvelles fonctions [illegible] montra les plus hautes facultés. [illegible] les [illegible] il connut à fond [illegible] de places, son registre d'entrées et gratuités [illegible] [illegible] un [illegible] partial [illegible] [illegible]. Il substitua [illegible] [illegible] aux [illegible] [illegible] en un mot [illegible]

de contremarques; et les jeunes élégants qui voulaient fumer leur cigarette dans les entr'actes ne craignirent plus de souiller leurs gants paille en touchant une crasseuse dame de pique ou un sordide valet de carreau. Comme le « Drame Parisien » faisait de médiocres affaires — nonobstant une reprise de *Lazare le Pâtre* — et répandait à profusion les billets de faveur, M. Roy fut chargé, comme on dit dans l'argot spécial, de « faire la salle ». Il s'acquitta avec génie de cette tâche délicate, toisant les arrivants d'un coup d'œil d'aigle, expédiant les gens mal mis aux secondes, garnissant les loges de toilettes claires, et réservant inflexiblement pour les couples d'amants qui paient leurs places et qui arrivent en retard l'ombre anacréontique des baignoires. Enfin Bonnardel se déclarait enchanté de son nouveau contrôleur général, et M. Roy, heureux cumulard, touchant un double traitement, fut pendant quelque temps le plus fortuné des hommes.

Voici comment s'évanouit ce bonheur passager. Avant d'accepter cette place de contrôleur, M. Roy n'était presque jamais allé au spectacle. Son emploi de maître des cérémonies aux Pompes-Funèbres était très modestement rétribué et son mince

revenu, l'avait obligé à vivre dans un quartier ex-
centrique, loin des [illegible]. [illegible]
[illegible]. Il avait passé [illegible]
célibataire dans un petit café où il était [illegible]
[illegible]; il y jouait [illegible] son [illegible] et
il prenait part, tous les samedis, à une « poule au
gibier ». M. Roy voulut donc profiter de sa nou-
velle situation pour s'initier quelque peu à l'art
dramatique, et, tous les soirs, vers dix heures ou
dix heures et demie, après la « petite partie », il
abandonnait la présidence du [illegible] à l'un de
ses adjoints, entrait dans le [illegible] du théâtre,
échangeait quelques paroles bienveillantes avec
l'ouvreuse de l'orchestre, — une personne très
distinguée, fille d'un ancien préfet, élevée à Saint-Denis, qui avait eu des malheurs, — puis il poussait la porte rembourrée et, se tenant debout dans le vomitoire qui conduit aux fauteuils, il écoutait les derniers actes de la pièce en cours de représentation.

Or, il arrivait toujours au moment le plus intéressant, à l'heure de la péripétie, mais, n'ayant pas vu l'exposition, ni entendu les savants préliminaires que tout bon dramaturge accumule au début de sa pièce, le pauvre M. Roy ne comprenait

goutte aux étranges événements qui s'accomplissaient devant lui. Les coups de théâtre les plus « empoignants », les catastrophes les plus pathétiques se succédaient sur la scène, mais il n'avait pas le fil d'Ariane qui conduit les Thésées du parterre à travers le labyrinthe compliqué des mélodrames, et il restait là, vaguement ahuri. Pourquoi la jeune personne à qui l'on aurait donné le bon Dieu sans confession était-elle accusée d'empoisonnement sans pouvoir prouver son innocence? Pourquoi un mot quelconque, répété sans cesse par le niais, faisait-il s'esclaffer toute la salle? Pourquoi le traître à la mine farouche et aux sourcils en drap noir se troublait-il si fort en entendant cette simple phrase : « Monsieur le comte, rappelez-vous la nuit du 17 octobre! » Pourquoi le vénérable gentilhomme en douillette puce fondait-il en larmes, après avoir parcouru les papiers sauvés d'un incendie par le paysan idiot, et pourquoi serrait-il tout à coup sur son cœur l'intéressante orpheline qu'un instant auparavant on soupçonnait d'avoir dérobé les couverts d'argent? Pourquoi riait-on aux éclats? Pourquoi pleurnichait-on en se mouchant avec fracas? C'est ce que M. Roy ne pouvait deviner. Tous ces dénouements, — ils

étaient [illegible] lon[illegible] cidement [illegible] se pré[illegible] autant [illegible] préhen[illegible]. M. Roy [illegible] l'énigme; [illegible] devant cette porte fermée. [illegible] découvrir le « Shibboleth » [illegible] lui servir. Il avait maintenant une [illegible] jouer une pièce du commencement à la fin, assister à la représentation d'un drame depuis le lever du rideau jusqu'à la mort tragique du troisième rôle et au mariage des amoureux. C'était pour lui un véritable supplice, lorsqu'il était rivé à sa chaise de contrôleur, donnant des contremarques et déchirant des coins de coupons, de penser que là, derrière son dos, à quelques pas, les acteurs exposaient avec soin ces actions dramatiques qui n'étaient mystérieuses que pour lui, donnaient la solution des logogriphes qui pour lui seul restaient toujours indéchiffrables. C'en était fait ! Cet homme jusqu'alors si correct, si sage, si raisonnable, était pris d'un goût dépravé pour les fictions et pour les

fables, et son besoin de le satisfaire devenait une douloureuse obsession.

Un drame nouveau, intitulé *La Fausse Infanticide*, dont M. Roy, comme de juste, ne put voir que les derniers tableaux, acheva d'exaspérer son désir. La pièce avait fait cependant « un four » effroyable, et Bonnardel, disait-on, était à la veille de la déconfiture. Mais le dénouement de ce « mélo » était bien de nature à pousser jusqu'au paroxysme le prurit du contrôleur. Songez donc ! la jeune première, atteinte et convaincue d'avoir donné le jour à deux jumeaux et de les avoir fait disparaître, prouvait clair comme le jour, en tirant de son sein le chapelet de sa mère, qu'elle était aussi pure que l'enfant qui vient de naître et digne de l'homme de ses rêves.

M. Roy n'y put tenir. Il se rendit au cabinet du directeur, qu'il trouva, la tête dans ses mains, devant un monceau de papiers timbrés, et lui demanda un congé pour la soirée du lendemain.

« A votre aise, monsieur Roy ! lui répondit le triste impresario. Vous êtes le seul de mes employés dont je n'aie qu'à me louer. Je ne vous refuserai certes pas cette petite faveur... C'est peut-être la dernière que je pourrai accorder. »

Les violentes passions rendent égoïste. M. Roy ne prit pas garde à l'accablement de Bonnardel et rentra se coucher au comble de ses vœux.

Le lendemain soir — qu'il fut long à venir, ce lendemain soir! — M. Roy dîna de bonne heure, mit son plus bel habit, courut au théâtre à l'ouverture des bureaux... Affreuse surprise! Le cordon de gaz de la façade n'était pas allumé, les portes et les guichets étaient clos, et sur l'entrée principale était collé un morceau de papier blanc où M. Roy put lire ces mots, écrits à la main : *Fermé pour cause de décès!*

Le pauvre Bonnardel, qui ne pouvait [illegible] la faillite, venait de se faire sauter la [illegible].

Le théâtre rouvrit [illegible] M. [illegible] y conserva sa place. Mais [illegible] un despote qui [illegible] jour. Aussi M. R[illegible] fatalité s'oppose à [illegible] mélodrame d'un [illegible] douce et [illegible] devenu dur [illegible] gues en [illegible] M. Roy souff[illegible] rait de faim [illegible]

[illegible] —

MAMAN NUNU

Mes parents n'étaient pas assez riches pour avoir une servante. Certes non, les pauvres gens! et je me souviens même qu'elles duraient très longtemps, les redingotes à collet de velours de mon père, et que maman faisait assez souvent de petits savonnages. Dès le matin, le pauvre homme s'en allait à son ministère, emportant dans sa poche un morceau de pain fourré de charcuterie pour son déjeuner; mes deux sœurs — elles étudiaient la peinture — partaient pour leur atelier, et tandis que la cadette, celle qui devait mourir à vingt-trois ans, hélas! et que nous appelions alors « la grosse Marie », finissait le ménage, ma pauvre mère s'installait à son petit bureau, près de la fenêtre, et commençait à copier des mémoires de charpente ou de serrurerie pour les entrepreneurs

du voisinage. Or j'étais alors un important personnage de six ans, désigné ordinairement par le sobriquet de « Cicis », un gamin maladif, vêtu d'un petit caban de drap écossais, à carreaux blancs et rouges, chef-d'œuvre de l'industrie maternelle dont j'étais très fier. Ma sœur Marie, bien que déjà elle se rendît utile à la maison, n'avait que trois ans de plus que moi, et d'aussi jeunes enfants avaient besoin d'exercice et de grand air.

Aussi, vers midi, la mère Bernu, une pauvre vieille du quartier, venait nous prendre tous les deux pour nous mener à la promenade. Elle déjeunait sur un coin de la table et maman lui donnait dix sous. Avec cette petite ressource, les secours du bureau de bienfaisance et quelques autres aumônes peut-être, elle trouvait encore moyen de vivre; et mes humbles, très humbles parents, qui, par des prodiges d'économie, conservaient dans la pauvreté un air de décente bourgeoisie, devaient lui faire l'effet de puissants capitalistes.

Très âgée, avec un bonnet d'aïeule campagnarde d'une blancheur éclatante, une robe brune à petites fleurs et un châle vert toujours tiré à quatre épingles, « maman Nunu », comme nous la nommions, offrait un visage aux traits réguliers, ridé

comme une pomme de conserve, où quelques poils blancs frisaient autour d'une bouche édentée. Elle était d'une propreté scrupuleuse, conservait les formes polies du peuple d'autrefois, et, ayant eu elle-même une nombreuse famille, s'entendait à merveille au gouvernement des bambins.

Maman Nunu nous emmenait donc, ma sœur Marie et moi, dans les avenues désertes qui rayonnent autour des Invalides. J'habite aujourd'hui de ce côté; je suis revenu là, poussé par un irrésistible attrait; car le Parisien est plus fidèle qu'on ne croit à ses souvenirs d'enfance et garde un sentiment attendri pour son quartier natal. Il y avait à cette époque, sur ces lointains boulevards, de magnifiques ormes qui ont été coupés pendant le siège, de vieux bancs de bois vermoulu, des fossés pleins d'herbe et des réverbères à potence datant du Paris révolutionnaire, des réverbères à pendre l'aristocrate. C'était un lieu mélancolique, presque agreste, très solitaire. On n'y rencontrait que de rares invalides — ancien modèle — avec l'habit bleu à pans retroussés et le grand tricorne à cocarde, porté en bataille, ou des pauvresses à cornettes de nonnes et à fichus croisés sur la poitrine, qui vivaient de la charité des hôtels et des couvents

[illegible] faubourg Saint-Germain — [illegible] — [illegible]
[illegible] dans la journée, [illegible] [illegible]
[illegible] [illegible] Jenny [illegible]
[illegible] [illegible]
mais [illegible] [illegible]
[illegible]

[illegible]
déjà le [illegible]
Jenny [illegible]
[illegible]
[illegible]
d'une [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Saint-[illegible]
par un [illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] Saint-[illegible]
[illegible]
[illegible]

grosse commère, déjà vieille, qui nous offrit des tartines d'excellent raisiné. Mais mon cerveau d'enfant ne voulut pas admettre cette réalité, et, même après cette visite, le nom prononcé de Madame Napoléon n'évoqua jamais dans ma pensée que l'image d'une radieuse impératrice.

Comme toutes les personnes âgées, la mère Bernu, dans ses entretiens du boulevard des Invalides, remontait volontiers vers ses plus lointains souvenirs. Elle avait dîné dans la rue, sur une table dressée devant sa maison, le jour de la Fédération; elle avait vu passer Marie-Antoinette dans la charrette, « en camisole blanche »; elle décrivait son fils aîné, le grenadier de la garde impériale, avec son grand bonnet à poils et ses hautes guêtres noires; et j'entrevoyais, en l'écoutant, des drames confus et de vagues splendeurs. Hélas! ce qu'elle se rappelait le mieux, c'étaient les réjouissances publiques dont le petit peuple a sa part: la fête de l'Empereur et les distributions de vin, le jour de la naissance du roi, où l'on jetait des cervelas à la foule. Chose navrante — j'y songe aujourd'hui — que ce cours d'histoire contemporaine fait par une pauvresse!

Un jour, elle voulut montrer son logis à l'une

de ses vieilles amies et la conduisit, avec nous, bien entendu, dans une misérable maison de la rue Rousselet. Nous entrâmes dans une chambre au carreau froid, mal éclairée par un châssis à tabatière, où il n'y avait qu'un lit de paysan et quelques chaises de paille. Pourtant, sur une vieille commode, une petite chapelle en plâtre, dont les fenêtres étaient garnies de verres de couleur, charma mon attention enfantine. Maman Nunu expliqua l'origine de ce singulier objet à sa camarade. Sous l'ancien régime, le jour de la Fête-Dieu, les enfants du peuple, comme ils font encore aujourd'hui, disposaient de petites chapelles aux portes des maisons; mais ils n'avaient pas besoin d'importuner les passants pour leur arracher quelques sous, car, en ce temps-là, les personnes de qualité faisaient arrêter leurs voitures devant la petite chapelle, mettaient pied à terre, s'agenouillaient un instant et laissaient une large aumône. C'était ainsi que la mère Bernu, alors toute jeune fillette, avait vu descendre de son carrosse et prier devant cette chapelle de plâtre un vieux seigneur « très paré », qui, son oraison dite, lui avait souri et donné un louis d'or, le seul peut-être qu'elle eût touché de sa vie ; et ce seigneur n'était autre que

le maréchal de Richelieu en personne, alors extrêmement âgé et tombé dans la dévotion. La mère Bernu, qui se vantait d'avoir été jolie, avait eu le dernier sourire de Fronsac !

Ainsi je passais mes après-midi à écouter les belles histoires de maman Nunu ; puis, à la tombée du jour, nous revenions vers la rue Vaneau où demeurait ma famille, et nous remontions nos cinq étages. Les grandes sœurs étaient de retour, et, riant de leur beau rire de jeunes filles, aidaient la mère à mettre le couvert. Puis le père revenait de son bureau, fatigué, courbé, pauvre homme d'esprit et de rêverie qui s'usait sur des paperasses ! Mais quand il avait embrassé tout son monde, son visage, son naïf et fin visage sans barbe, sous une brosse de cheveux gris d'argent, s'éclairait d'un heureux sourire. Il ôtait sa redingote, — cette redingote qui durait si longtemps ! — disait : « Ouf ! » en enfilant sa robe de chambre ; et, comme la soupière fumait déjà sur la table et que la mère Bernu la regardait du coin de l'œil, tout en faisant mine de s'en aller, il lui disait gaiement, avec sa générosité de pauvre et sa bonne grâce de gentilhomme :

« Asseyez-vous là, maman Nunu... vous dînerez avec nous. »





Dessin de Tofani. — Gravé par Dubouchet.

BONNES FORTUNES

[illegible] dis, ce qui était vrai, qu'elle me semblait
[illegible] plus jolie qu'autrefois

[illegible]

[illegible]



BONNES FORTUNES

DIALOGUE

Le garçon — un de ces garçons qui font la fortune d'un restaurant, s'imposent au client par un ton à la fois familier et paternel, et disent, quand on leur demande un verre de fine champagne : « Monsieur a raison... c'est ce que je prends! » — le garçon avait à peine servi les huîtres de Marennes que déjà les deux jeunes gens parlaient « femmes ».

C'étaient d'élégants épicuriens frisant la trentaine, avec de jolies cravates et de belles mains de paresseux. A l'un comme à l'autre, plus d'une éplorée avait dû souvent dire : « Tenez... vous n'avez pas de cœur! »

Le blond, celui que ses courts cheveux frisés et ses moustaches de chat faisaient ressembler à un mignon du roi Henri III, et qui depuis un moment

tournait d'un air réfléchi, entre le pouce et l'index, le pied de son verre de chablis pareil à une grosse topaze, dit brusquement :

« Une jolie chose, ce serait un livre dû à la collaboration de quelques hommes à bonnes fortunes où chacun, à son tour, raconterait simplement, sincèrement, l'aventure la plus délicate de sa vie amoureuse, celle qui ne lui aurait laissé aucune rancœur et dont il se souviendrait toujours avec une pointe de fine mélancolie.

— C'est une idée, répondit le brun, qui venait d'avaler sa dernière huître et qui essuyait avec sa serviette sa légère et soyeuse barbe... Cela nous reposerait un peu des romans physiologiques et documentaires... Mais pourquoi ne commencerions-nous pas ?... Moi, j'ai déjà mon histoire. As-tu la tienne ?

— Mon histoire !... Attends donc... Diable ! C'est qu'il faut le temps de s'y reconnaître.

— Fat !... Veux-tu que je t'aide, voyons ?... Est-ce Fifine ?... Tu sais... lorsque nous faisions notre droit... Fifine, qui ressemblait au *Zéphir* de Prud'hon et dont tu citais avec attendrissement les fautes d'orthographe ?

— Tu n'y penses pas, mon cher... Une bonne

[illegible]

— [illegible]

— [illegible] vu [illegible]

— Tu [illegible]

— Oui... [illegible] scènes, mon ami... [illegible] moyen très curieux [illegible] chambre, quand elle [illegible].

— Lequel?

— Elle [illegible] la pendule sur la cheminée [illegible] jetait dans la glace... Le résultat était [illegible].

— Dame! Je ne puis [illegible] connus... et vous ne m'avez pas [illegible] liste des *Mille et trois*, Don Juan Tenorio!

— Ne cherche pas plus longtemps, mon cher, car je me souviens à présent de la seule aventure — oui, ma foi! la seule — qui ne m'ait pas laissé un

peu d'ennui. Tu te moqueras de moi quand je te l'aurai racontée ; mais pourtant c'est comme je te le dis.

— Va toujours.

— C'était à la fin de septembre dernier. J'avais passé un mois aux bains de mer de Granville et, en revenant, je m'arrêtai à Vire pour donner vingt-quatre heures à un ami qui possède une vieille maison de famille tout près de la ville, aux bords de la rivière, dans ce ravissant coin de Suisse normande, et qui vit là en *gentleman farmer* après avoir un peu tâté jadis de la vie parisienne. Il m'attendait à la gare, en chapeau de paille et veste de velours vert bouteille, la pipe d'écume à la bouche, et il me fit monter dans un cabriolet de campagne tellement crotté que, comme l'étudiant espagnol à qui un plaisant demandait un jour de la boue de son manteau, il aurait pu répondre : « De quelle année ? » La voiture faisait deviner la maison : un manoir déchu, logeant des pigeons dans ses deux poivrières. Là, je fus introduit dans un salon humide, aux meubles recouverts de housses, et je remarquai d'abord sur une table une assiette contenant un papier tue-mouches, criblé de victimes. Georges — c'est le nom de mon ami — me présenta à sa

femme. — une forte Normande [illegible] tort de ne pas porter le [illegible] — [illegible] deux gros enfants qui [illegible] concours le [illegible] pipe, il me mena voir [illegible] terre, encadrées [illegible] pommiers aux branches [illegible] se succédaient [illegible] seulement [illegible] de pâturages [illegible] et dans les autres [illegible] la moisson blanche [illegible] ouvrant et en refermant [illegible] ses ambitions [illegible] de l'année, et à propos [illegible] obtenu [illegible] deuxième [illegible] ce que cinq ans [illegible] amant de [illegible] Bouffes.

— A quoi tendent [illegible]

— Ils sont indispensables [illegible] nous appela pour le déjeuner. Devant [illegible] avaient déjà pris place la [illegible] maîtresse de la maison et les deux énormes enfants, assis sur

de hautes chaises, et Georges, s'attablant, venait de boire avant tout un verre de cidre, comme un paysan, quand une svelte jeune fille en robe noire entra, apportant une omelette fumante. Non, mon ami, j'ai rarement vu une aussi jolie créature. Vingt ans peut-être... Une beauté anglaise, rose et blanche, avec d'admirables yeux de pervenche voilés de cils noirs... et des mains! et une taille! et, sous un petit bonnet de linge, de lourdes torsades de cheveux châtains qui devaient lui tomber jusqu'aux genoux!...

— Ah, bah!

— « Kate, lui dit la dame du logis, d'une voix assez dure, allez recommander à la cuisinière qu'elle n'oublie pas de poivrer les tripes comme l'autre fois. » Puis, dès qu'elle fut sortie, Georges reprit : « C'est une femme de chambre anglaise, que nous avons fait venir à cause des enfants. » Une servante, cette charmante fille! cela me choqua comme une injustice, et quand elle rentra dans la salle à manger, je levai machinalement les yeux sur elle... Mon ami, tu vas me trouver d'une fatuité monstrueuse... Au premier regard que j'échangeai avec Kate, je reconnus qu'elle était amoureuse folle de moi!

— Hein?

— Explique cela comme tu voudras, par le coup de foudre de Stendhal, si bon te semble; mais je te dis l'exacte vérité. Oui, amoureuse folle! amoureuse au point de ne plus pouvoir détourner de moi ses regards, qui devenaient ternes et comme morts quand ils rencontraient les miens! amoureuse jusqu'à perdre toute prudence! jusqu'à rester plantée derrière la chaise de sa maîtresse, quand son devoir l'appelait ailleurs, les bras abandonnés, les yeux noyés, rougissante, avec un sourire à la fois douloureux et charmé. Georges, tout à son bavardage bruyant d'homme de province à table, et sa grosse nourrice de femme, absorbée par ses deux petits Gargantuas, ne s'aperçurent heureusement de rien. Très gêné, comme tu penses, j'affectai de ne pas regarder Kate, j'essayai d'écouter ce que disait mon hôte et de lui répondre avec intérêt. Mais la présence de cette pauvre fille, dont j'entendais le gros soupir quand elle passait derrière moi et dont je voyais trembler la main quand elle changeait mon assiette, me jetait dans un trouble extrême. Enfin, le déjeuner prit fin et Georges m'emmena fumer dans le verger. Tandis qu'il m'exposait ses idées sur la taille des poiriers-que-

nouilles, tout en cueillant de temps à autre sur les plates-bandes un colimaçon qu'il écrasait sous la semelle de son soulier de chasse, je songeais à l'invraisemblable aventure qui venait de m'arriver. Elle flattait un peu ma vanité, je te l'avoue, bien que la jolie Anglaise ne fût qu'une femme de chambre; mais, si bonne opinion que je puisse avoir de ma personne, je ne m'expliquais pas la facilité de ma victoire à la César. Ce n'était pas pourtant, j'en jurerais encore aujourd'hui, une folle ni une malade que cette charmante enfant. Mais quoi? elle vivait dans ce trou, ne voyant que de lourds provinciaux et de grossiers paysans; j'avais sans doute fort bonne mine dans mon élégant « complet » de voyage, et mon teint hâlé par le vent du large, que je venais de gober pendant un mois, faisait apparemment valoir ma moustache blonde. Enfin, la chose restera toujours un mystère pour moi... Mais j'abrège. Incapable d'abuser de l'hospitalité qui m'était offerte et ayant appris d'ailleurs, par des questions adroitement posées à Georges, que Kate était sage, je feignis, pendant le repas du soir, de n'accorder aucune attention à la jolie servante, qui recommença pourtant son manège du déjeuner. L'heure du coucher venue,

ce fut Georges qui me conduisit dans ma chambre, où il fuma une dernière pipe, assis à mon chevet, en me parlant de Paris et de son bon temps. Enfin il s'en alla, et j'eus la sottise, je le confesse, de ne m'endormir que longtemps après, poursuivi que j'étais par le souvenir de Kate. Le lendemain, je devais partir par le premier train. Je venais de finir ma toilette lorsque Georges entra, suivi de la jolie femme de chambre : « Il faut te dépêcher, me dit-il, si tu veux que nous soyons à la gare à huit heures. Voici Kate qui t'aidera à boucler ta malle... Moi, je vais voir si l'on attelle. » Et il sortit, me laissant seul avec elle. Elle était debout devant moi, toujours aussi éperdue, le sein palpitant, et elle me jeta un regard navré. Je devinai que mon départ brisait en elle une délicieuse espérance, et, poussé par un irrésistible mouvement de sympathie, je m'approchai et lui tendis la main. Deux larmes lui vinrent aux yeux, et à peine m'eut-elle livré sa main toute glacée qu'elle tomba dans mes bras et que sa tête s'abandonna sur mon épaule. « *Tu t'en vas!* » murmura-t-elle avec un délicieux accent anglais, vibrant de désespoir. Oui, mon cher, elle me dit *tu*, d'instinct, avec une adorable naïveté, et je sentis qu'elle était à moi comme si je l'eusse pos-

sédée. « Il le faut, ma pauvre enfant, » répondis-je un peu au hasard et fort embarrassé, en somme. En ce moment, la grosse voix de Georges me cria du bas de l'escalier : « Allons, descends... La voiture est là. » Kate s'était redressée, toute pâle; et, ne sachant trop quelle contenance tenir, comme elle était, après tout, la femme de chambre de la maison, je tirai machinalement un louis de mon gousset, voulant le lui offrir. Je vis qu'elle frissonnait; un éclair brilla dans ses yeux subitement séchés, et, repoussant ma main avec un geste indigné : « Jamais de vous! » gronda-t-elle. « Descends-tu? » criait toujours Georges. J'avais remis le louis dans la poche de mon gilet, d'un geste bête; j'étais furieux contre moi. Tu comprendras cela, toi qui aimes les femmes. Je ne voulus pas la quitter sur cette affreuse impression. Brusquement, violemment, je la repris dans mes bras, je mis ma bouche sur la sienne et je la sentis défaillir sous mon baiser... Une minute après, j'étais en voiture, à côté de Georges; cinq heures après, j'étais à Paris; deux jours après, je n'y pensais plus;... mais, tout bien réfléchi, c'est ma meilleure histoire d'amour. J'ai dit. Tu as la parole.

— Moi, mon anecdote est un peu plus com-

pliquée, commença le jeune homme à la barbe de bel Italien. Il y a huit ans, tu t'en souviens, les médecins m'envoyèrent finir l'hiver à Pau, après une pneumonie qui m'avait sérieusement endommagé...

— Et que nous avons attribuée à la petite baronne, nous autres mauvaises langues. Tu sais... ta première passion...

— C'est fort triste, ces stations de malades. Tous les soirs, à la fenêtre de ma chambre de l'hôtel Gassion, je pouvais contempler les magnifiques couchers de soleil qui donnaient à la chaîne des Pyrénées la couleur du corail rose; mais je m'ennuyais mortellement à Pau. A table d'hôte, j'avais pour voisin un jeune Anglais qui me faisait pitié avec son vin de Bugeaud et ses pilules d'arsenic, et une pauvre dame en deuil, arrivée, elle aussi, au dernier degré de la phtisie, qui me donnait froid dans le dos quand elle s'amusait à faire tourner ses bagues, devenues trop larges pour ses doigts amaigris. Afin de tuer mes soirées, je devins un habitué du théâtre de la ville, dans lequel une petite chanteuse d'opérette — elle s'appelait Rose, tout gentiment — était alors la coqueluche de MM. les abonnés, jeunes viveurs béarnais

dont je fis la connaissance et qui m'introduisirent dans les coulisses. Mlle Rose — la Rose, comme ils avaient la faiblesse de la nommer — passait pour sage, quoiqu'elle fût assez libre dans ses propos, et était toujours flanquée d'une tante à cabas qui aurait intéressé Gavarni. C'était une blondine aux yeux bleus, de dix-huit ans, trop maigre des épaules, mais montrant des jambes d'éphèbe, pleines de promesses, dans les « travestis », et qui chantait faux avec une belle voix. Jolie? non; mais une laideur spirituelle et un victorieux teint de vierge, qui rayonnait sous le rouge végétal et le blanc gras. Du premier coup d'œil je vis que je plaisais à la Rose, et je fis avec elle un peu de *flirtation* dans la coulisse du côté *cour*, ou dans celle du côté *jardin*, quand elle y attendait son entrée, vêtue de son fantasque costume de *La Périchole* ou sous le talpack à aigrette de *La Grande-Duchesse*. Rose répondait tendrement à mes galanteries; mais, à moi comme à toi, l'innocence même douteuse d'une jeune fille inspire des scrupules, et je ne demandai même pas à la Rose ce que nos aïeux nommaient les « menus suffraiges ». La saison théâtrale allait finir, et, la veille du départ de la cantatrice pour Marseille, où

l'appelait un engagement pour la saison d'été, les abonnés lui offrirent un dîner d'adieu. Je souscrivis, naturellement. Le repas eut lieu dans le salon de cinquante couverts — on y tenait une vingtaine — du meilleur restaurateur de la ville. Une cuisine d'archevêque, mais servie à la provinciale. Pas même de fleurs sur la table, sauf une grosse rose de papier piquée sur le faîte d'un édifice en biscuit, en nougat et en sucre filé, d'un de ces panthéons de pâtisseries comme on n'en voit plus à Paris que dans les festins nuptiaux des traiteurs du Palais-Royal. La chanteuse — elle avait un sentiment pour moi, décidément — me fit asseoir à sa droite, et pendant le dîner, qui fut très gai et très bruyant, — oh ! les beaux accents gascons que j'ai entendus ce jour-là ! — plus d'une fois elle me regarda dans les yeux et me serra la main sous la table. Au dessert, après les toasts et quand elle eut chanté, à l'enthousiasme général, le *brindisi* d'*Orphée aux Enfers*, une coupe de rœderer à la main, elle profita du tumulte des bravos pour se pencher à mon oreille : « Je pars demain matin, me dit-elle, nous ne nous reverrons peut-être jamais... Donnez-moi quelque chose en souvenir de vous. — Oh ! bien volontiers, » répondis-je, et je détachais déjà une

petite tête de mort aux yeux de diamants que je portais en breloque; mais elle arrêta ma main. « Non, pas de bijou! La moindre des choses... une fleur... Tenez, la rose du gâteau! » Et elle me la montra sur une assiette, parmi des débris de pâtisseries; car les convives, doués de gros appétits de province, avaient dévoré le monument. « Une fleur artificielle? fis-je avec regret. — Elle se fanera moins vite... Donnez... C'est elle que je veux. » Je la lui offris comme par jeu, et, d'un geste rapide, tout en pressant passionnément son genou contre le mien, elle la cacha dans son corsage. Mais on se levait de table; des cigares s'allumaient; les gros éclats de rire du Midi vibraient comme s'ils avaient résonné dans des casseroles. La Rose fit un signe à sa tante et mit sa pelisse, puis, après avoir été embrassée par tout le monde à la ronde, aussi froide pour moi que pour les autres, elle prit congé.

— Mais tu l'as revue?

— L'hiver dernier. C'était un dimanche soir. Je venais de dîner chez des parents qui logent au Marais... Oh! des bourgeois fossiles! La soupe grasse à six heures précises, et le pot-au-feu sur du persil,... puis, le loto jusqu'à neuf heures. Mais

[illegible]

eut dit deux ou trois couplets imbéciles, les rares spectateurs applaudirent tous. Enfin le rideau baissa. Elle m'avait fait signe de venir dans sa loge. Le concierge de l'entrée des artistes éleva d'abord quelques difficultés, mais, ébloui par une pièce de cinq francs, il me conduisit, à travers d'infâmes couloirs, jusqu'au bouge où Rose m'attendait. Elle me sauta au cou : « Vous ! c'est vous! criai-t-elle en battant des mains, avec une joie d'enfant, et toujours le même !... Moi, vous savez, j'arrive du Brésil, où j'ai chanté l'opéra comique... tous les rôles d'Ugalde... J'ai passé cinq ans là-bas... Est-ce que vous me trouvez bien changée? » Je lui dis, ce qui était vrai, qu'elle me semblait beaucoup plus jolie qu'autrefois. Mais, à ce mot, elle devint subitement triste. Je lui en demandais la cause, quand l'avertisseur glapit dans le corridor : « En scène pour le *deux!* » L'entr'acte était très court, elle devait descendre. « Venez me voir demain, me dit-elle en me ramenant à la porte de communication ; je vous dirai des choses... » Puis elle me donna son adresse, me serra longuement les mains, eut encore un sourire heureux et me quitta.

— Et tu ne manquas pas au rendez-vous !

— Elle me reçut au quatrième étage d'une assez vilaine maison de la rue Saint-Antoine, proche de son théâtre, et, quand elle vint m'ouvrir elle-même, en long peignoir bleu, ses cheveux blonds défaits et flottants sur ses épaules, je m'aperçus qu'elle était déjà bien fanée. Elle lut mon impression dans mes yeux, et son sourire d'accueil s'évanouit. Après m'avoir fait traverser une petite salle à manger, très bien tenue, comme celle d'une bourgeoise, elle m'introduisit dans un boudoir, assez propre aussi et tendu de perse claire, mais orné d'une dizaine de couronnes dorées d'où pendaient des rubans de satin blanc avec des inscriptions en espagnol et en portugais, tristes et poudreux souvenirs des succès de la cantatrice dans l'Amérique du Sud. Nous nous étions assis sur un divan et je lui avais pris les mains. — « Vous souvenez-vous de Pau, me dit-elle, et de nos causeries dans les coulisses, et du dîner d'adieu? » Et nous parlâmes de tout ce passé, qui semblait la rendre si heureuse que son visage avait comme un reflet de jeunesse. Ma foi! je m'attendrissais, moi aussi; et, comme Rose m'abandonnait toujours ses mains, je l'attirai doucement vers moi et je voulus la baiser sur le cou. Mais elle dégagea sa

main droite et me repoussa doucement. « Écoutez, me dit-elle d'une voix si triste que j'en fus presque effrayé, puisque le hasard vous a remis sur mon chemin, j'ai voulu vous voir encore une fois; mais c'est la dernière, et vous comprendrez que ce sera mieux ainsi quand je vous aurai dit une chose qui va vous faire à la fois peine et plaisir... Vous êtes le seul homme que j'aie aimé. » Je poussai un cri de surprise. « Le seul, reprit-elle. J'étais pure quand vous m'avez rencontrée; mais vous savez ce que c'est que les ingénues de théâtre : elles savent bien des choses. Je vous ai aimé tout de suite, en vous voyant pour la première fois; et, si vous aviez dit un mot, je me serais donnée, j'aurais été follement heureuse de me donner à vous. Vous n'avez pas compris, ou vous n'avez pas voulu. J'ai même pensé que vous agissiez ainsi par honnêteté, et je vous en ai aimé davantage... Tenez! ajouta-t-elle, en allant prendre sur une table une petite boîte qu'elle apporta et qu'elle ouvrit, voici la rose du gâteau; vous vous rappelez? la pauvre rose de papier que je vous ai demandée la dernière fois que je vous ai vu. Je l'ai toujours gardée; c'est mon seul bon souvenir... Maintenant, voilà ce que je suis devenue... Ma tante, qui

était la dernière des femmes, m'a vendue, ou à peu près, à un négociant de Marseille... Je me suis laissé faire, par lassitude, parce que cela devait finir ainsi, et puis encore, il faut bien que je vous le dise, parce que vous n'aviez pas voulu... Ensuite, j'ai voyagé, j'ai couru l'Amérique du Sud, d'où j'ai rapporté ça, — dit-elle, en désignant d'un geste de dégoût ses pauvres trophées. J'ai eu d'autres amants : des Chiliens, des Péruviens, laids comme des singes, que je détestais, qui me prenaient par vanité et par bêtise, parce que j'étais au théâtre. Je n'ai pas encore vingt-sept ans, mais si vous saviez comme mon cœur est vieux! Ah! si vous aviez compris autrefois, là-bas, à Pau, tout cela ne serait sans doute pas arrivé... Enfin, vous auriez cru faire mal, corrompre une jeune fille [illegible] vous avez été un honnête homme en ne [illegible] pas; mais cet amour-là, s'il avait [illegible] rait changé toute ma vie... [illegible] et vous serez toujours [illegible] venir... Il vaut mieux [illegible] pourrais être [illegible] vous cédant... [illegible] car, pour [illegible] à [illegible] vous étiez [illegible]

vous n'avez pas changé, je n'ai qu'à regarder cette fleur de papier qui ressemble au sentiment que j'ai pour vous... fané, mais éternel! » Que pouvais-je répondre à cette lamentable révélation, mon ami? Hélas! absolument rien, et la pauvre Rose avait raison. Aussi je me suis contenté de mettre deux baisers sur ses yeux, ses yeux où roulaient de grosses larmes... et je ne la reverrai jamais.

— Mais, mon cher, dit le jeune blond qui avait parlé le premier, sais-tu qu'elle est affreusement triste, ta petite histoire?

— La tienne, répondit le brun, n'était pas beaucoup plus joyeuse.

— Et c'est ce que nous avons eu, dans nos aventures d'amour, de meilleur, de plus délicat? Une femme de chambre! Une cabotine!... Allons donc!

— Si, mon ami. Car celles-là nous ont aimés tout naïvement, avec leur instinct, à la bonne façon des gens du peuple et des cœurs simples... Et puis, pour les raffinés, tout vaut mieux que la possession, c'est-à-dire que le dégoût... Demandons le café.

UN SUJET DE PIÈCE

On causait entre hommes, dans le fumoir, après dîner. Le juif Péreira, le directeur de théâtre si connu par ses faux-cols marmoréens et ses cravates triomphantes, posait devant la cheminée, tenant à la main un petit verre de curaçao.

« L'anecdote, disait-il, l'anecdote! tout est là. Une pièce n'est bonne que si on peut en raconter le sujet en cinq minutes... Quand un auteur vient me parler d'une comédie à l'heure de mon déjeuner, je l'arrête tout de suite : — M'aurez-vous dit votre affaire avant que j'aie fini cet œuf à la coque?... — S'il ne peut pas, c'est que la pièce ne vaut rien! »

Et Péreira goba son verre de curaçao.

« Je ne suis pas auteur dramatique, dit le grand

Maurice, l'attaché d'ambassade, du fond du large fauteuil où il était enfoui; pourtant, si vous voulez, Péreira, je vous conterai une anecdote dont il me semble qu'un homme du métier tirerait parti... Mais, le temps de manger un œuf, c'est bien court.

— Je vous accorde une omelette, répondit le juif avec un gros rire... Mais les idées de pièces des gens du monde... j'ai de la méfiance, comme dit le *guillotiné par persuasion*... Enfin, allez toujours.

— Eh bien! l'histoire a fait le tour des salons viennois, du temps où j'étais là-bas. Il y avait alors à Vienne un médecin très renommé pour les maladies de cœur; il s'appelait, — je change les noms, naturellement, car la chose est tragique, — il s'appelait le docteur Arnold. Agé de quarante ans à peine, il avait déjà une magnifique clientèle. C'était un bel homme, fort élégant, avec une figure régulière, à grands favoris blonds; le type autrichien, enfin... mais une paire d'yeux à l'américaine, bleus et froids comme l'acier, qui donnait à réfléchir. Une famille russe résidant à Vienne — nommons-les, si vous voulez, les Skébéloff — appela le docteur en consultation auprès de la fille de la maison, chez qui le spécialiste reconnut, au premier examen, un commencement d'anévrisme.

Cela devait être fort troublant d'ausculter et de percuter Mlle Macha... Songez donc! appliquer son oreille contre la poitrine d'une belle brune de dix-neuf ans, et lui frapper sur le cœur comme pour dire : Peut-on entrer?...

— Maurice, interrompit le maître de la maison, pas de plaisanteries de vaudeville!... Vous nous avez promis un drame.

— Vous l'aurez, soyez tranquille... Bien que reçus dans la bonne compagnie, ces Skébéloff étaient un peu suspects. Ils vivaient à l'hôtel. Le père Skébéloff avait trop de ganses, d'olives et de brandebourgs, sur ses pelisses fourrées. Ces gens-là menaient assez grand train, et les diamants de la maman passaient pour être faux... Avec cela, deux filles à caser, trop belles pour rien faire de bon... Enfin, du monde équivoque. Mais le docteur était pris de passion; il demanda Mlle Macha en mariage, fut admis à faire sa cour, épousa au bout de trois mois; et la famille Skébéloff, subitement dégoûtée de Vienne, s'envola vers de nouvelles tables d'hôte. La femme du médecin, *frau doctorin*, comme on dit là-bas, plut beaucoup dans la société viennoise. Les nouveaux mariés étaient fort intéressants; le docteur aimait à la fois Macha comme

sa femme et comme sa malade; il l'adorait et il la soignait. Ce petit roman enchantait les Allemandes sentimentales. Déjà Mme Arnold, de qui la santé se rétablissait à vue d'œil, se montrait souvent dans le monde, y valsait même quelquefois...

— Malgré sa maladie de cœur?

— Oui. La jeune femme paraissait si bien guérie, que son mari lui permettait un tour de valse comme médecin; mais je crois qu'il l'aurait volontiers défendu comme jaloux. Car le beau capitaine de Blazewitz — un Apollon en uniforme blanc — était toujours inscrit le premier sur le carnet de bal de Mme Arnold et la serrait fort tendrement contre ses aiguillettes. Une fois de plus, le vieux mythe de Mars et de Vénus se trouvait...

— Bon! dit Péreira. Voilà votre exposition faite, Maurice, vos bonshommes posés... *Enchaînons* maintenant, comme on dit en argot de coulisses, *enchaînons!*

— Soit!... Un jour, le docteur découvre un paquet de lettres...

— Bien usé, le paquet de lettres!

— Péreira, vous êtes insupportable! Vous mettrez ici la ficelle que vous voudrez; mais, dans mon anecdote, ce sont des lettres.

— [illegible]
[illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— Par [illegible]

— [illegible]

— Parce que [illegible] pable [illegible] à ce fatal [illegible] les hommes [illegible] liques [illegible]

— Au fait, Mau[illegible]

— Je ne [illegible] homme vexé.

— Ne vous fâchez [illegible] lent de Péreira : [illegible] vos phrases... C'est [illegible] Scribe, Sardou... Tout en [illegible]

suspensifs... Je me tue à le répéter aux jeunes auteurs : Pas de style, surtout ! Pas de littérature !... Il y a des pièces qui sont tombées pour un adjectif... On ne sait pas le mal que peut faire une métaphore... Ainsi, les romantiques...

—A votre tour! Péreira, fit le maître de la maison, en regardant le juif d'un air goguenard à travers son monocle, quand vous aurez fini?...

— C'est juste... Maurice nous disait donc que le mari...

— ... Imagina une vengeance terrible, mais seulement permise à un homme de sa profession. Macha n'était pas complètement guérie — il le savait bien, le spécialiste, — de cette maladie du cœur pour laquelle il l'avait soignée, pendant deux ans, avec tant de zèle et d'amour. Il entreprit de la lui rendre. Contenant sa colère, il se borna à garder auprès de sa femme l'attitude d'un mari inquiet et soupçonneux, et fit naître ainsi la crainte et l'angoisse dans l'esprit de l'adultère. Il savait, par les lettres qu'il avait surprises, quelle passion insensée éprouvaient les deux amants; il était sûr qu'ils chercheraient toujours à se voir, même au milieu des dangers. Ce Machiavel domestique profita de cette situation. Depuis lors, une puissance mysté-

rieuse mit toutes sortes de petits obstacles entre Macha et M. de Blazewitz, sans les séparer tout à fait cependant : elle faisait manquer leurs rendez-vous, interrompait leurs correspondances, troublait et empoisonnait leurs amours; et, dans cette vie pleine d'émotions vives et douloureuses, la santé de Mme Arnold s'altéra de nouveau très profondément. Le docteur tuait sa femme avec autant de certitude et de précision qu'il l'avait guérie naguère. A l'heure de folle terreur qui donne à la circulation une activité morbide, l'habile homme faisait succéder de longues journées de tristesse qui congestionnent le cœur et y retiennent le sang. Puis, soudain, il feignait de n'avoir plus aucune jalousie, se montrait touché jusqu'aux larmes des souffrances de sa femme : — « Mais que se passe-t-il donc, ma pauvre Macha? lui disait-il. Mon diagnostic n'y comprend plus rien. Vous avez tout l'air d'une personne qui mourrait de chagrin. N'êtes-vous pas heureuse avec moi? » — Et, tout en observant avec une diabolique volupté les progrès du mal, il crucifiait sa victime de ses désespoirs hypocrites. Au bout de six mois, les syncopes étaient plus fréquentes, les palpitations plus rapides; les symptômes les plus inquiétants de l'anévrisme avaient reparu... Ah!

ah! Péreira, vous ne m'interrompez plus maintenant!

— Eh bien! oui... c'est le second acte, le nœud de la pièce. Mais le dénouement... le dénouement!

— Le dénouement demandé! cria Maurice, avec l'accent d'un garçon de restaurant qui apporte un plat, voilà!... Un soir, le docteur entre chez sa femme comme une tempête : — « Madame, je sais tout. M. de Blazewitz est votre amant. » La pauvre Macha devint pâle comme un linge, et les violettes de la mort apparurent sur ses lèvres. — « Tuez-moi! » dit-elle. — C'était bien ce qu'il voulait.

— « Je ne porterai pas la main sur une femme, reprit Arnold. Votre complice a payé pour deux. Je viens de me battre avec M. de Blazewitz... Je l'ai tué! » Et Macha tomba raide sur le tapis. Mais le docteur mentait; il n'eût pas osé toucher la moustache du beau capitaine, qui passait pour le premier tireur de Vienne. Il s'agenouilla près de sa femme étendue à terre, lui prit la main. Le pouls palpitait encore, elle vivait. Alors le bourreau lui donna des soins, la ranima : — « Vous allez mettre une robe de bal, tous vos diamants, ordonna-t-il, et m'accompagner au bal de l'ambassade de France, où nous sommes invités. » — « Jamais... je ne pour-

rai jamais ! » — « Vous allez vous habiller, et nous partons. J'ai pris, pour mon duel avec M. de Blazewitz, le prétexte d'une querelle de jeu. Mais vous êtes compromise. Il faut qu'on vous voie, ce soir, à mon bras dans le monde. Sinon, l'on croirait que je me suis battu à cause de vous, et je serais déshonoré... Habillez-vous, je le veux !... » Il fallait bien que la malheureuse obéît. Comment résister à l'homme qu'elle avait si cruellement outragé? Elle fit sa toilette, quelle agonie ! et son mari la traîna au bal de l'ambassade. Là, brisée, elle s'affaissa, plutôt qu'elle ne s'assit, dans le salon d'entrée où l'huissier, à chaque minute, criait le nom des arrivants. Le docteur, en grande tenue, superbe, avec tous ses ordres, se tenait debout derrière le fauteuil de sa femme. Tout à coup, après un coup d'œil jeté dans l'antichambre, il se pencha à l'oreille de Macha comme pour y glisser une galanterie : — « La douleur ne t'a donc pas tuée, misérable ? » — « Pas encore, malheureusement, » murmura la suppliciée. — « Eh bien, regarde alors, ajouta-t-il, en lui montrant la porte, et meurs de joie ! » En ce moment, l'huissier annonça d'une voix sonore : « Le capitaine baron de Blazewitz ! » Le bel officier entra, le sourire aux lèvres, et tout d'abord,

comme il faisait toujours, il chercha sa maîtresse du regard. Il la reconnut à peine. Elle venait de se lever de son siège, toute droite, comme mue par un ressort, livide sous ses parures, effrayante ! Elle lui jeta un regard égaré, porta la main à sa gorge et retomba lourdement sur le parquet, morte, bien morte, cette fois !... Ce fut un affreux esclandre. Le docteur se jeta sur le corps de sa femme en poussant des cris, et le désespoir de M. de Blazewitz aurait fait scandale, si un ami ne l'eût entraîné ! Tous les invités s'enfuirent; les laquais mangèrent le souper, et l'ambassadrice fut très mécontente, car elle avait fait fabriquer tout exprès pour le cotillon des têtes grotesques dont elle attendait un grand effet. »

Maurice se tut; il y eut un moment de silence. On avait presque frissonné, et Péreira lui-même eut le tact de ne pas dire quelque lourde sottise.

Mais la maîtresse de la maison se montra, soulevant la portière de tapisserie du fumoir :

« Eh bien ! messieurs, avez-vous fini vos cigares ? Les dames vous réclament. »

En passant au salon, Péreira prit le bras de Maurice :

« Et le docteur, qu'est-il devenu ?

— Comme je vous l'ai dit, il s'est presque vanté, dans un jour d'imprudence, de son crime, qui échappe d'ailleurs à tout châtiment. Mais le séjour de Vienne lui devenait difficile. Aujourd'hui, il est à Varsovie, où il fait beaucoup de clientèle et où il continue à répéter aux malades de sa spécialité : « Pas d'émotions, surtout, pas d'émotions !... » Mais que pensez-vous de mon sujet de pièce ?

— Impossible, mon cher. Tous les feuilletons diraient que c'est imité de la *Julie* d'Octave Feuillet. »

LES VICES DU CAPITAINE

NOUVELLE

I

Peu importe le nom de la petite ville de province où le capitaine Mercadier — trente-six ans de services, vingt-deux campagnes, trois blessures, — se retira quand il fut mis à la retraite.

Elle était pareille à toutes les petites villes qui sollicitent, sans l'obtenir, un embranchement de chemin de fer, comme si ce n'était pas l'unique distraction des indigènes d'aller tous les jours, à la même heure, sur la place de la Fontaine, voir arriver au grand galop la diligence, avec son bruit joyeux de claquements de fouet et de grelots. Elle comptait trois mille habitants, que la statistique appelait ambitieusement des âmes, et tirait vanité de son titre de chef-lieu de canton. Elle possédait

des remparts plantés d'arbres, une jolie rivière pour pêcher à la ligne, et une église de la charmante époque du gothique flamboyant, déshonorée par un affreux Chemin de Croix venu tout droit du quartier Saint-Sulpice. Tous les lundis, elle s'émaillait des grands parapluies bleus et rouges de son marché, et les gens de la campagne y venaient en charrettes et en berlingots; mais, le reste de la semaine, elle se replongeait avec délices dans le silence et dans la solitude qui la rendaient chère à sa population de petits bourgeois. Ses rues étaient pavées en têtes de chat; on y apercevait, par les fenêtres des rez-de-chaussée, des tableaux en cheveux et des bouquets de mariée sous un verre, et, par les demi-portes des jardins, des statuettes de Napoléon en coquillages. La principale auberge s'appelait naturellement *L'Écu de France*, et le receveur de l'enregistrement rimait des acrostiches pour les dames de la société.

Le capitaine Mercadier avait choisi cette résidence de retraite par la raison frivole qu'il y avait autrefois vu le jour, et que, dans sa tapageuse enfance, il y avait décroché les enseignes et maçonné les boutons de sonnettes. Pourtant il ne venait retrouver là ni parents, ni amis, ni connais-

sances, et les souvenirs de son jeune âge ne lui retraçaient que des visages indignés de marchands qui lui montraient le poing du seuil de leur boutique, un catéchisme où on le menaçait de l'enfer, une école où on lui prédisait l'échafaud, et, enfin, son départ pour le régiment, hâté par une malédiction paternelle.

Car ce n'était pas un saint homme que le capitaine. Son ancienne feuille de punitions était noire de jours de salle de police infligés pour actes d'indiscipline, absences aux appels et tapages nocturnes dans les chambrées. Bien des fois on avait dû lui arracher ses galons de caporal et de sergent, et il lui avait fallu tout le hasard et toute la licence de la vie de campagne pour gagner enfin sa première épaulette. Dur et brave soldat, il avait passé presque toute sa vie en Algérie, s'étant engagé dans le temps où nos fantassins portaient le haut képi droit, les buffleteries blanches et la grosse giberne. Il avait eu Lamoricière pour commandant; le duc de Nemours, près duquel il avait reçu sa première blessure, l'avait décoré; et quand il était sergent-major, le père Bugeaud l'appelait par son nom et lui tirait les oreilles. Il avait été prisonnier d'Abd-el-Kader, portait les traces d'un coup de

yatagan sur la nuque, d'une balle dans l'épaule et d'une autre dans la cuisse; et, malgré l'absinthe, les duels, les dettes de jeu et les juives aux yeux noirs en amande, il avait péniblement conquis, à la pointe de la baïonnette et du sabre, son grade de capitaine au 1er régiment de tirailleurs.

Le capitaine Mercadier — trente-six ans de services, vingt-deux campagnes, trois blessures, — venait donc d'obtenir sa pension de retraite, pas tout à fait deux mille francs, qui, joints aux deux cent cinquante francs de sa croix, le mettaient dans cet état de misère honorable que l'État réserve à ses anciens serviteurs.

Son entrée dans sa ville natale fut exempte de faste. Il arriva, un matin, sur l'impériale de la diligence, mâchonnant un cigare éteint et déjà lié avec le conducteur à qui, pendant le trajet, il avait raconté le passage des Portes de Fer; plein d'indulgence, du reste, pour les distractions de son auditeur, qui l'interrompait souvent par un blasphème ou par l'épithète de *carcan* adressée à la jument de droite. Quand la voiture s'arrêta, il lança sur le trottoir sa vieille valise, maculée d'étiquettes de chemins de fer aussi nombreuses que les changements de garnison de son proprié-

taire; et les oisifs d'alentour furent absolument stupéfaits de voir un homme décoré — chose encore rare en province — offrir le vin blanc au cocher sur le comptoir du prochain cabaret.

Il s'installa sommairement. Dans une maison de faubourg, où mugissaient deux vaches captives et où les poules et les canards passaient et repassaient sous la porte charretière, une chambre meublée était à louer. Précédé d'une maritorne, le capitaine gravit un escalier à grosse rampe de bois parfumé d'une forte odeur d'étable, et pénétra dans une vaste pièce carrelée que tapissait un papier bizarre, représentant, imprimée en bleu sur fond blanc et répétée à l'infini, l'image de Joseph Poniatowski à cheval, sautant dans l'Elster. Cette décoration monotone, mais qui rappelait nos gloires militaires, séduisit sans doute le capitaine, car, sans s'inquiéter du peu de confortable des chaises de paille, des meubles de noyer et du petit lit aux rideaux jaunis, il conclut sans hésitation. Un quart d'heure lui suffit pour vider sa malle, pendre ses habits, reléguer dans un coin ses bottes, et orner la muraille d'un trophée composé de trois pipes, d'un sabre et d'une paire de pistolets. Après une visite à l'épicier d'en face, chez lequel il acheta

une livre de bougies et une bouteille de rhum, il revint, déposa son emplette sur la cheminée, et promena autour de lui le regard d'un homme très satisfait. Puis, avec la promptitude des camps, il se rasa sans miroir, brossa sa redingote, inclina son chapeau sur l'oreille, et s'alla promener par la ville, en quête d'un café.

II

Le séjour de l'estaminet était une habitude invétérée chez le capitaine. Il y satisfaisait à la fois les trois vices égaux dans son cœur : le tabac, l'absinthe et les cartes. Sa vie tout entière s'y était écoulée, et il aurait pu dresser de toutes les villes où il avait garnisonné un plan par cantines, marchands de tabac à comptoir, cafés et cercles militaires. Il ne se sentait vraiment à son aise qu'une fois assis sur le velours ras d'une banquette, devant un carré de drap vert près duquel s'amoncellent les chopes et les soucoupes. Son cigare ne lui sem-

blait bon que s'il avait frotté l'allumette sous le marbre de la table, et jamais il n'avait manqué, après avoir attaché son sabre et son képi à la patère et s'être installé en lâchant quelques boutons de sa tunique, de pousser un profond soupir de soulagement et de s'écrier :

« Ça va mieux ! »

Son premier soin fut donc de rechercher l'établissement qu'il fréquenterait, et, après avoir fait un tour de ville sans rien trouver à sa convenance, il arrêta enfin son regard de connaisseur sur le café Prosper, situé à l'angle de la place du Marché et de la rue de la Paroisse.

Ce n'était pas son idéal. L'extérieur offrait bien quelques détails par trop provinciaux : ce garçon en tablier noir, par exemple, et ces petits ifs dans leurs caisses vertes, et ces tabourets, et ces tables de bois recouvertes de toile cirée. Mais l'intérieur plut au capitaine. Il fut réjoui, dès son entrée, par le bruit du timbre que toucha la grasse et fraîche dame du comptoir, en robe claire, avec un ruban ponceau dans ses cheveux bien pommadés. Il salua galamment cette personne et jugea qu'elle occupait, avec une suffisante majesté, sa place triomphale entre les deux édifices de bols à punch, con-

grûment couronnés par des billes de billard. Il constata que la salle était gaie, propre, également semée de sable jaune; il en fit le tour, se regarda passer dans les glaces, apprécia les panneaux, où des mousquetaires et des amazones sablaient le champagne dans des paysages pleins de roses trémières, se fit servir, fuma, trouva le divan moelleux et l'absinthe savoureuse, et fut assez indulgent pour ne pas se plaindre des mouches, qui se baignaient dans les consommations avec une familiarité toute campagnarde.

Huit jours après, il était devenu un pilier du café Prosper.

On y connut bien vite ses habitudes ponctuelles, on prévint ses désirs, et il ne tarda point à prendre ses repas avec les patrons du lieu. Recrue précieuse pour les habitués, gens terrassés par le terrible ennui de la province et pour qui l'arrivée de ce nouveau venu, passé maître à tous les jeux et racontant assez gaiement ses guerres et ses amours, était une véritable bonne fortune, le capitaine fut lui-même enchanté de rencontrer des humains encore ignorants de son répertoire. Il en avait donc pour six mois à dire ses razzias, ses chasses, ses batailles, la retraite de Constantine,

la capture de Bou-Maza, et les réceptions d'officiers avec leur total effrayant de punchs au kirsch.

Faiblesse humaine ! il n'était pas fâché d'être un peu oracle quelque part, lui dont les petits sous-lieutenants, arrivant de Saint-Cyr, fuyaient naguère les trop longues histoires.

Ses auditeurs ordinaires étaient le maître du café, gros sac à bière silencieux et stupide, toujours en manches de veste et remarquable seulement par ses pipes à sujets ; l'huissier-priseur, personnage goguenard et vêtu de noir, méprisé pour son habitude peu élégante d'emporter le reste de son sucre ; le receveur de l'enregistrement, — celui des acrostiches, — être très doux et d'une constitution faible, qui envoyait aux journaux illustrés la solution des mots carrés et des rébus ; et enfin le vétérinaire du canton, le seul qui, en sa qualité d'athée et de démocrate, se permît quelquefois de contredire le capitaine. Ce praticien, homme à favoris touffus et à pince-nez, présidait le comité radical aux époques d'élections, et, lorsque le curé faisait une petite collecte parmi ses dévotes pour orner son église de quelque horrible statue en plâtre doré et enluminé, dénonçait par une lettre au *Siècle* la cupidité des fils de Loyola.

Le capitaine étant un soir sorti pour aller chercher des cigares, après une discussion politique assez vive, le susdit vétérinaire grommela quelques phrases sourdes et irritées où il était question de « dire son fait », de « traîneur de sabre » et de « couper la figure ». Mais l'objet de ces menaces vagues étant rentré soudain, en sifflant une marche et en faisant le moulinet avec sa canne, l'incident n'eut pas de suites.

En somme, le groupe vivait en bonne intelligence et se laissait volontiers présider par le nouvel habitué, dont la tête martiale et la barbiche blanche étaient vraiment assez imposantes ; et la petite ville, qui était déjà fière de bien des choses, pouvait l'être aussi de son capitaine en retraite.

III

Le bonheur parfait n'existe pas, et le capitaine Mercadier, qui croyait l'avoir rencontré au café Prosper, dut bientôt revenir de cette illusion.

Le fait est que le lundi, jour de marché, l'estaminet n'était pas tenable.

Dès l'aube, il était envahi par les maraîchers, les fermiers, les marchands de cochons, les marchands de volailles; gens à grosse voix, à gros cous rouges, à gros fouet à la main, portant la blouse neuve et la casquette de loutre, concluant leurs affaires autour d'un litre, tapant du pied, frappant du poing, tutoyant le garçon et crevant le billard.

Quand le capitaine arrivait à onze heures pour absorber sa première absinthe, il trouvait tout ce monde déjà gris et commandant des déjeuners considérables. Sa place ordinaire était prise; on le servait lentement et mal. Le timbre du comptoir ne cessait de retentir; le patron et le garçon, la serviette sous le bras, couraient, affolés. Bref, c'était un jour néfaste et qui bouleversait son existence.

Or, un lundi matin qu'il était resté chez lui, sûr d'avance que le café serait trop bruyant et trop encombré, un doux rayon de soleil d'automne l'engagea à descendre s'asseoir sur le banc de pierre placé à côté de la porte de la maison. Il était là, assez mélancolique et fumant un cigare humide, quand il vit venir du bout de la rue — c'était une ruelle mal pavée et aboutissant à la campagne —

une demi-douzaine d'oies, que chassait devant elle avec une gaule une petite fille de huit ou dix ans.

Le capitaine, en arrêtant son regard distrait sur cette enfant, s'aperçut qu'elle avait une jambe de bois.

Il n'y avait rien de paternel dans le cœur de ce soudard; c'était celui d'un célibataire endurci. Lorsque jadis, dans les rues d'Alger, les petits mendiants arabes le poursuivaient de leurs prières importunes, le capitaine les avait souvent chassés d'un coup de cravache; et les rares fois qu'il avait pénétré dans le ménage nomade d'un camarade marié et père de famille, il était parti en maugréant contre les bambins criards et malpropres qui avaient touché avec leurs mains grasses aux dorures de son uniforme.

Mais la vue de cette infirmité particulière, qui lui rappelait le douloureux spectacle des blessures et des amputations, émut cependant le vieux soldat. Il éprouva presque un serrement de cœur devant cette chétive créature, à peine vêtue d'un jupon en loques et d'une mauvaise chemise, et qui courait bravement derrière ses oies, son pied nu dans la poussière, en boitant sur son pilon mal équarri.

Les volailles, reconnaissant leur domicile, entrèrent dans la cour de la laiterie, et la petite se disposait à les suivre, quand le capitaine l'arrêta par cette question :

« Eh ! fillette, comment t'appelles-tu ?

— Pierrette, monsieur, pour vous servir, répondit-elle en fixant sur lui ses grands yeux noirs, et en écartant de son front sa chevelure en désordre.

— Tu es donc de la maison ? Je ne t'avais pas encore vue.

— Oui-da, et je vous connais bien, allez ! Car je couche sous l'escalier, et vous me réveillez, en rentrant, tous les soirs.

— Vraiment, petiote ? Eh bien ! on marchera sur ses pointes, à l'avenir. Et quel âge as-tu ?

— Neuf ans, monsieur, vienne la Toussaint.

— La patronne d'ici est-elle ta parente ?

— Non, monsieur, je suis en service.

— On te donne ?...

— La soupe et le lit sous l'escalier.

— Et qu'est-ce qui t'a arrangée comme cela, ma pauvre petite ?

— Un coup de pied de vache, quand j'avais cinq ans.

— As-tu ton père et ta mère ?

L'enfant rougit sous son hâle.

— Je sors des Enfants-Trouvés, » dit-elle d'une voix brève.

Puis, ayant gauchement salué, elle rentra dans la maison en claudicant; et le capitaine entendit s'éloigner, sur le pavé de la cour, le bruit sec de la petite jambe de bois.

« Nom de nom! songea-t-il en reprenant machinalement le chemin du café, voilà qui n'est pas réglementaire. Un soldat, du moins, on le flanque aux Invalides, avec l'argent de sa médaille pour s'acheter du tabac. Un officier, on lui colle une perception, et il se marie dans sa province. Mais, à cette gamine, une pareille infirmité! Voilà qui n'est pas réglementaire. »

Ayant constaté en ces termes l'injustice de la destinée, le capitaine vint jusqu'au seuil de son cher café; mais il y aperçut une telle cohue de blouses bleues, il y entendit un tel brouhaha de gros rires et de carambolages, qu'il rentra chez lui, plein d'humeur.

Sa chambre — c'était peut-être la première fois qu'il y passait plusieurs heures de la journée — lui parut sordide. Les rideaux du lit avaient le ton d'une pipe culottée, le foyer était jonché de cra-

chats et de bouts de cigares, et on aurait pu écrire son nom dans la poussière qui revêtait tous les meubles.

Il contempla quelque temps les murailles où le sublime lancier de Leipsick trouvait cent fois un glorieux trépas; puis, pour se désennuyer, il passa en revue sa garde-robe. Ce fut une lamentable série de poches percées, de chaussettes à jour, de chemises sans bouton.

« Il me faudrait une servante ! » se dit-il.

Puis il songea à la petite boiteuse.

« Voilà. Je louerais le cabinet voisin. L'hiver vient, et la petite doit geler sous l'escalier. Elle surveillerait mes vêtements, mon linge, nettoierait le casernement. Un brosseur, quoi ! »

Mais un nuage assombrit ce tableau confortable. Le capitaine se souvenait que l'échéance de son trimestre était encore lointaine, et que sa note prenait des proportions inquiétantes au café Prosper.

« Pas assez riche ! rêvait-il en monologuant. Et cependant on me vole là-bas, c'est positif. La pension est beaucoup trop coûteuse; et ce barbu de vétérinaire joue comme feu Bésigue. Voilà huit jours que je paie sa consommation. Qui sait? je ferais peut-être mieux de charger la petite de l'or-

dinaire. La soupe au café le matin, le pot-au-feu à midi et un rata tous les soirs. Les vivres de campagne, enfin. Ça me connaît. »

Décidément, il était tenté. En sortant, il vit justement la maîtresse de la maison, grosse paysanne brutale, et la petite invalide, qui, toutes deux, la fourche à la main, remuaient le fumier dans la cour.

« Sait-elle coudre, savonner, faire la soupe? demanda-t-il brusquement.

— Qui? Pierrette? Pourquoi donc?

— Sait-elle un peu de tout cela?

— Dame! elle sort de l'hospice, où l'on apprend à se servir soi-même.

— Dis-moi, fillette, ajouta le capitaine en s'adressant à l'enfant, je ne te fais pas peur! Non, n'est-ce pas? Et vous, la mère, voulez-vous me la céder? J'ai besoin d'une domestique.

— Si vous vous chargez de son entretien.

— Alors, c'est dit. Voilà vingt francs. Qu'elle ait, ce soir, une robe et un soulier! Demain nous arrangerons le reste. »

Et, après avoir donné une petite tape amicale sur la joue de Pierrette, le capitaine s'éloigna, enchanté de ce qu'il venait de conclure.

« Il faudra peut-être rogner quelques bocks et quelques absinthes, pensait-il, et se méfier du bésigue du vétérinaire. Mais il n'y a pas à dire, ce sera bien plus réglementaire. »

IV

« Capitaine, vous êtes un lâcheur. »

Telle fut l'apostrophe dont les cariatides du café Prosper saluèrent désormais les entrées du capitaine, de jour en jour plus rares.

Car le pauvre homme n'avait pas prévu toutes les conséquences de sa bonne action. La suppression de l'absinthe matinale avait suffi à couvrir les modestes frais de l'entretien de Pierrette ; mais combien n'avait-il pas fallu d'autres réformes pour parer aux dépenses imprévues de son ménage de garçon ! Pleine de reconnaissance, la petite fille voulait la prouver par son zèle. Déjà la chambre avait changé d'aspect. Les meubles étaient rangés et astiqués, le foyer décent, le carreau verni, et les

araignées ne filaient plus leurs toiles [illegible] de Poniatowski placées dans les [illegible] capitaine revenait, la soupe aux choux [illegible] son parfum dès l'escalier, et la [illegible] mants sur la nappe, grossière mais [illegible] d'une assiette à fleurs et d'un couvert [illegible] achevait de le mettre en appétit. Pierrette [illegible] alors de la bonne humeur de son [illegible] avouer quelque secrète ambition. Il [illegible] nets pour la cheminée, où elle faisait [illegible] du feu, un moule pour les gâteaux [illegible] sirait si bien. Et le capitaine, [illegible] l'enfant faisait sourire et qui [illegible] gagner par les voluptés du [illegible] penser, et le lendemain remplaçait [illegible] des cigares d'un sou, hésitait devant [illegible] points d'écarté, ou se refusait son [illegible] ou son second verre de chartreuse.

Certes, la lutte fut longue [illegible] des fois, vers l'heure d'un [illegible] l'économie, quand la [illegible] capitaine dut faire un effort [illegible] pour retirer sa main déjà posée sur le [illegible] minet; bien des fois, il erra en rêvant de roi retourné et de quinte et quatorze. Mais, [illegible]

toujours, il rentrait courageusement chez lui ; et comme il aimait davantage Pierrette à chaque sacrifice qu'il lui faisait, il l'embrassait mieux ces jours-là. Car il l'embrassait. Ce n'était plus sa servante. Une fois qu'elle se tenait debout près de la table, l'appelant : *Monsieur!* et toute respectueuse, il n'y put tenir, il lui prit les deux mains et il lui dit avec fureur :

« Embrasse-moi d'abord, et puis assieds-toi et fais-moi le plaisir de me tutoyer, mille tonnerres! »

Aujourd'hui c'est fini. La rencontre d'un enfant a sauvé cet homme d'une vieillesse ignominieuse. Il a substitué à ses vieux vices une jeune passion; il adore ce petit être infirme qui sautille autour de lui, dans la chambre commode et bien meublée.

Déjà il a appris à lire à Pierrette, et voici que, se rappelant sa calligraphie de sergent-major, il lui trace des exemples d'écriture. Sa plus grande joie, c'est lorsque l'enfant, attentive devant son papier et faisant parfois un pâté qu'elle enlève vivement avec sa langue, est parvenue à copier toutes les lettres d'un interminable adverbe en *ment*. Son inquiétude, c'est de songer qu'il devient vieux et qu'il n'a rien à laisser à son adoptée.

Aussi voilà qu'il est presque avare; il thésaurise;

il veut se sevrer de tabac, bien que Pierrette lui bourre sa pipe et la lui allume. Il compte épargner sur son faible revenu de quoi acheter plus tard un petit fonds de mercerie. C'est là que, lorsqu'il sera mort, elle vivra obscure et paisible, gardant accrochée quelque part, dans l'arrière-boutique, une vieille croix d'honneur qui la fera se souvenir du capitaine.

Tous les jours, il va se promener avec elle sur le rempart. Quelquefois passent par là [illegible] étrangers à la ville, qui jettent un regard [illegible] passion surprise sur ce vieux [illegible] guerre et sur cette pauvre enfant [illegible] il se sent attendrir — oh ! délicieusement [illegible] larmes ! — quand un de ces passants [illegible] s'éloignant :

« Pauvre père ! sa fille est pour [illegible]



LA LÉGENDE DU MANUSCRIT

Auteurs dramatiques, chers confrères, écoutez la véridique légende du Manuscrit.

Un jeune poète vient de terminer une pièce en vers. — Malfilâtre du quartier Latin ou Chatterton de la butte Montmartre, il s'est enfermé dans sa chambre haute avec des plumes, de l'encre, du papier, du tabac et un beau rêve; et là, plein de la bonne griserie du travail, il a vécu pendant de longues semaines, enveloppé dans un nuage de fumée et d'inspiration. S'il sortait quelquefois, pour prendre ses repas ou pour marcher une heure dans les quartiers déserts, c'était comme un somnambule, sans rien voir du monde extérieur. Oh! l'heureux temps! et comme il avait oublié la triste et médiocre réalité! Rien n'existait plus pour

lui que les événements [illegible] [illegible] par son caprice, que les [illegible] [illegible] de sa fantaisie. Son [illegible] naissait [illegible] la [illegible] [illegible]mante d'une [illegible]. [illegible] songeait sans [illegible]. Souvent il s'endormait en se [illegible] une pensée obscure, un mot [illegible], une image [illegible], et, à son réveil, l'idée était devenue lumineuse, l'expression éloquente, la métaphore [illegible] [illegible] comparait à ces fleurs qui s'ouvrent pendant la nuit. Il se remettait aussitôt à la besogne, et [illegible] qu'une page était écrite, [illegible] [illegible] [illegible] ratures, et la posait sur sa [illegible] pour la faire sécher; puis il en écrivait une autre, puis une autre, puis une autre encore, et, sa journée finie, il était tout fier, en les rassemblant, de ces feuillets criblés par l'intelligente mitraille des corrections. Dans cette vie méditative et solitaire, son esprit avait acquis une merveilleuse souplesse, une surprenante agilité. L'innombrable essaim des mots lui obéissait et répondait à son appel ainsi qu'une bande d'oiseaux charmés; la rime répondait à la rime avec la docilité d'un écho, et parfois des vers tout faits — les meilleurs! — s'élançaient de sa pensée, rapides et brûlants comme les jets de vapeur d'une solfatare. Avec quelle puissan-

magique il évoquait les personnages de son drame! le héros surtout, éclatant de jeunesse virile, pâle comme un beau marbre, et développant une de ces larges poitrines contre lesquelles les timides fronts de femmes aiment à s'appuyer; et l'amoureuse aussi, une vierge idéale, fière et frêle comme un lys, dont un amour caché fait trembler le cœur et la voix. Oh! les bonnes heures d'illusion et d'ivresse qu'a vécu le poète! heures de travail encore plus délicieuses que celles de l'amour, car le désir y renaît sans cesse et n'est suivi d'aucune amertume.

Enfin la pièce est finie et, impatient de commencer les démarches auprès des théâtres, l'auteur se hâte de la faire copier. C'est dans une rue infâme et tapageuse, tout en haut d'un escalier à l'odeur ammoniacale, que loge l'entrepreneur de copies dramatiques. Entassés dans une chambre ignoble, qui rappelle les études d'huissiers et que chauffe un petit poêle de blanchisseuse, quatre ou cinq ivrognes, aux faces rouges comme le vin ou vertes comme l'absinthe, sont penchés sur les pupitres d'une de ces longues tables noires sinistrement nommées *corbillards,* et travaillent avec une hâte de fous. L'un de ces alcooliques prend le manuscrit des mains de l'auteur et, peu de jours

après, lui en rapporte une copie assez bien calligraphiée, mais sans ponctuation, pleine de vers sautés, de mots omis, de noms propres écorchés et de fautes d'orthographe canailles. Le poète est nerveux et souffre de ces détails. D'ailleurs, tout en guérissant les blessures du manuscrit, qu'il opère avec le grattoir et qu'il panse avec la sandaraque, il relit son œuvre, et déjà son premier enthousiasme est tombé : il est inquiet, il doute. C'est l'impression du peintre qui revoit une étude retournée pendant quelques jours contre le mur : elle est pleine d'embus ; les glacis et les demi-teintes ont disparu ; il ne la reconnaît pas.

Pourtant, une fois corrigés avec soin, les trois ou cinq cahiers de papier tellière, proprement vêtus d'une couverture grise ou bleue, ont assez bon aspect ; l'auteur se rassure, et le manuscrit commence son voyage.

Un des plus brillants causeurs de ce temps, le poète Théodore de Banville, à qui l'on demandait un jour un moyen sûr de cacher un papier précieux, imagina immédiatement celui-ci : — Écrire une tragédie en cinq actes, un *Arbogaste* quelconque, glisser le papier que l'on veut dérober à toutes les recherches entre deux pages du manuscrit, ficeler

le tout et le déposer à la Comédie-Française. La cachette ne sera jamais découverte.

Ceci n'est qu'un spirituel paradoxe. On lit, au contraire, assez volontiers les manuscrits dans les théâtres; on les examine, notamment, avec conscience au Théâtre-Français, où il y a même trois lecteurs nommés à cet effet, comme il y avait trois juges aux Enfers : Minos, Éaque et Rhadamante. On cite même des exemples, fort rares, il est vrai, de pièces simplement remises chez un concierge de théâtre, qui ont été lues, reçues et jouées. Mais, comme nous n'avons jamais entendu parler de ces phénomènes que par des directeurs, nous les tenons, jusqu'à plus ample informé, pour choses chimériques et fabuleuses, telles que les évêques de mer ou la jument qui accoucha d'un lièvre, dont parle Hérodote. Du reste, le manuscrit qui nous occupe ne peut pas prétendre aux faveurs exceptionnelles : il est le *manuscrit* pris dans le sens absolu du mot, le manuscrit par excellence, le manuscrit symbole, et il lui faut suivre jusqu'au bout la *Via dolorosa* des drames en vers, le Calvaire des pièces bien écrites.

La première station de ce Chemin de la Croix, aussi long et aussi pénible que celui du Sauveur

des Hommes, [illegible] çais. Avant [illegible] du redoutable [illegible] glorieuse maison. [illegible] dans sa poitrine. [illegible] tration. Dès [illegible] réduction [illegible] mains crispées sur [illegible] au passage et [illegible] sur le palier [illegible] Gérôme, [illegible] d'un long parap[illegible] donne le frisson. [illegible] l'aimable [illegible] l'excellent M. V[illegible] de rimes et [illegible] ments les plus [illegible] palpitant d'espérance.

Après quelques [illegible] quels il voit en rêve le titre [illegible] sur l'affiche saumon [illegible] reçoit la fatale lettre, [illegible] 1680, qui lui annonce avec une extrême politesse que la pièce n'a pas été admise à la lecture devant le comité et qu'il peut venir retirer son manuscrit.

— Jésus tombe pour la première fois! — Le coup est rude; mais, comme le Christ peint par les *bondieusards* du quartier Saint-Sulpice, le poète se relève sous le poids de sa croix et ne se laisse pas décourager. Qu'était-il allé faire, après tout, à la Comédie-Française? Une tentative sans espoir sérieux, le pèlerinage de tout hadji à la Mecque, rien de plus. Il reprend donc ces pauvres cahiers, déjà sabrés par les coups de crayon du lecteur, leur fait subir une seconde toilette à grand renfort de gomme élastique, et les déporte dans la Nouvelle-Calédonie du théâtre, dans le Nouméa littéraire pour lequel il n'est pas d'amnistie, c'est-à-dire à l'Odéon.

Oh! les factions dans la logette du premier étage, en attendant que le directeur ou tout au moins le secrétaire laisse enfin enfoncer sa porte! Oh! les interminables heures passées à regarder les photographies d'auteurs et d'artistes collectionnées par Émile, le concierge actuel, et par le vieux Constant, son célèbre prédécesseur! Comme il a eu le loisir de les examiner, le triste solliciteur, pendant ses longs pieds-de-grue, et comme il les connaît tous : le Frédérick Lemaître débraillé, la Ristori avec son faux air de Muse, les Lyonnet en-

lacés fraternellement! Il pourrait cataloguer ce musée intime; il a lu vingt fois les cordiales dédicaces où la loge du comédien fraternise avec la loge du portier : *A mon brave Constant! A mon cher Émile!* et il sait par cœur les noms de ces acteurs qui étaient jeunes sous le consulat de Bocage, de ces actrices qui étaient jolies du temps des crinolines, et dont les images, pâlies par le temps et rongées par le soleil, semblent s'effacer et se perdre dans un lointain vague, comme leur gloire et leur beauté si vite évanouies.

Quelques mois de démarches et d'incertitudes s'écoulent lentement, et le manuscrit est de nouveau rendu à son auteur. — Jésus tombe pour la deuxième fois! — Mais le poète se fâche, pour le coup : il veut qu'on lui donne des raisons; il demande, il obtient communication du « rapport », et il apprend alors avec stupéfaction qu'on a trouvé sa pièce intéressante et bien écrite, mais qu'elle ressemble à s'y méprendre à quelque antique *Hypermnestre* ou à quelque *Abufar* antédiluvien, dont il ignorait jusqu'au titre.

Le manuscrit continue sa lamentable odyssée.

Semblable à la bouteille jetée à la mer par des marins en détresse, il devient le jouet de l'Océan

parisien. Il s'échoue d'abord chez « l'homme de théâtre », de qui l'auteur est allé mendier la collaboration, un vieux *carcassier* du Boulevard du Crime, qui déclare, avant tout, « qu'il ne voit pas la pièce », retouche le scénario, y introduit assez de câbles et de ficelles pour gréer un vaisseau de haut bord, coupe impitoyablement les développements psychologiques, les tirades, les « mots d'auteur » et les « beaux vers », et propose finalement d'embellir l'ouvrage d'un décor de neige, avec le pont du torrent et l'enfant idiot qui égare dans la forêt le portefeuille bourré des papiers indispensables au dénouement. Le manuscrit fait ensuite escale dans un théâtre de drame, où l'on y voit un charmant sujet de comédie; puis dans un théâtre de comédie, où l'on y découvre un plan tout indiqué d'opéra comique. Il est apporté, un soir, en grande cérémonie, dans la loge d'un fort premier rôle en vogue, et, après avoir été accueilli d'un sourire courtois par l'énorme cabotin en train de « faire sa figure », il est négligemment jeté sur la table de toilette parmi les crépés, les pots de fard et les pattes de lièvre; tandis que l'avertisseur, qui passe dans le corridor en glapissant : « le troisième acte! » montre sa tête par la porte entre-bâillée et

demande respectueusement à M. Dozaincour si l'on peut sonner pour l'orchestre. Comme une balle de jeu de paume, le manuscrit rebondit dans un café littéraire, où vingt vaudevillistes brassent sans relâche des sujets de pièces et des dominos, et il est immédiatement reçu — succès aussi éphémère que platonique — par l'éternel directeur *in partibus*, le monsieur en redingote de pauvre à qui le ministre a promis, le matin même, une subvention de cent mille francs, et qui n'attend qu'une fin de bail ou une faillite pour « prendre la Gaîté ou l'Ambigu » et y faire refleurir le grand art. Mais une femme entretenue sur le retour, qui, moyennant quelques centaines de louis prêtées à un directeur aux abois, exhibe tous les soirs, sur une scène de troisième ordre, des robes de chez Laferrière et des diamants dignes d'une reine, autrefois volés pour elle par un caissier en fuite, a entendu parler du manuscrit : l'auteur court le lui porter sans délai, et il est déposé, cette fois, dans une magnifique coupe de vieux Japon, parmi un fouillis de cartes de fournisseurs et de membres du Jockey, à côté d'une fausse natte.

Et le manuscrit se détériore et se salit de plus en plus. Puant le musc et le tabac, graissé de cold-

cream et de blanc gras, maculé de taches de café et de bière, il est plus souillé qu'une vieille grammaire d'écolier, et ses feuillets décousus se développent d'eux-mêmes comme les lames d'un éventail énervé. Il passe des mains du *cabot* à celles du bas journaliste, tombe d'estaminet en brasserie, va de Cluny au Château-d'Eau, du théâtre Ballande aux Matinées des Jeunes; et le déplorable auteur, qui le suit dans sa course folle, traverse des milieux impurs, vit dans les infamies, ôte son chapeau à des filles, donne la main à des drôles, devient aigre, envieux et méchant, ne travaille plus, gâte sa vie, et perd sa jeunesse.

Telle est, chers confrères, l'authentique et lugubre légende du Manuscrit. Nous la dédions aux rares débutants qui ne seraient pas certains d'avoir du génie, — car il est louable de décourager les médiocres, — mais nous ne nous faisons pas d'illusions. Beaucoup de jeunes présomptueux, pataugeant dans le cloaque des petits théâtres et brandissant un projet de vaudeville, continueront à se comparer au Camoëns sauvant les *Lusiades*. Pourtant nous n'aurons pas perdu notre peine si quelque honnête garçon, averti par notre cri d'alarme, s'aperçoit, en relisant sans parti pris un

manuscrit de sa composition, qu'il est bon pour faire un passable notaire ou un conservateur des hypothèques très suffisant, et se retire dans sa province, où il prendra femme et aura beaucoup d'enfants, — ce que nous lui souhaitons au nom de la Trinité du théâtre : l'exposition, le nœud et le dénouement. — Ainsi soit-il !



DEUX PITRES

La nuit étant pure et criblée d'étoiles, il y avait foule sur le champ de foire; mais elle se pressait surtout, éblouie et charmée, devant la baraque des lutteurs, où quelques falots rouges et fumeux éclairaient la parade qui venait de commencer. Roulant leurs gros membres dans des maillots sales, et ignoblement parés de manchettes de fourrure aux pieds et aux poignets, les athlètes — quatre voyous aux têtes de belluaires — étaient rangés en ligne devant la toile peinte qui représentait leurs exploits; ils se tenaient là, le front bas, les jambes écartées, leurs bras aux durs biceps croisés sur les pectoraux. Auprès d'eux, le prévôt de l'établissement, ancien « sous-off », à la moustache tombante de vieux buveur d'eau-de-vie, serré

dans sa ceinture, un cœur de drap rouge sur son plastron de cuir, s'appuyait sur une paire de fleurets. La femme-canon, une rose dans les cheveux, avec un paletot d'homme enfilé contre la fraîcheur du soir par-dessus son pet-en-l'air de danseuse, jouait à la fois des cymbales et de la grosse caisse, et faisait un accompagnement enragé aux trois mesures de polka, toujours les mêmes, écorchées par un clarinettiste aveugle; et le patron de l'arène, espèce d'Hercule à face de galérien, son ventre de Silène sanglé dans un caleçon écarlate, rugissait des appels furieux dans un porte-voix. Mêlé à la foule des rôdeurs de barrière, des militaires en bordée et des filles à soldats, je considérais avec dégoût ce spectacle abject, dernier vestige des jeux olympiques.

Soudain la musique se tut et tout le public éclata de rire. Le pitre venait d'apparaître.

Il portait le costume ordinaire de son emploi : courte veste et bas chinés de paysan d'opéra comique, grand tricorne rejeté en arrière, perruque rouge à queue retroussée, avec un papillon au bout. C'était un tout jeune homme, hélas! mais son visage, emplâtré de farine, était déjà marqué de la flétrissure du vice. Se plantant devant le pu-

blic et ouvrant niaisement la bouche, il montra des gencives saignantes, où manquaient presque toutes les dents. Le patron lui donna un grand coup de pied dans le derrière.

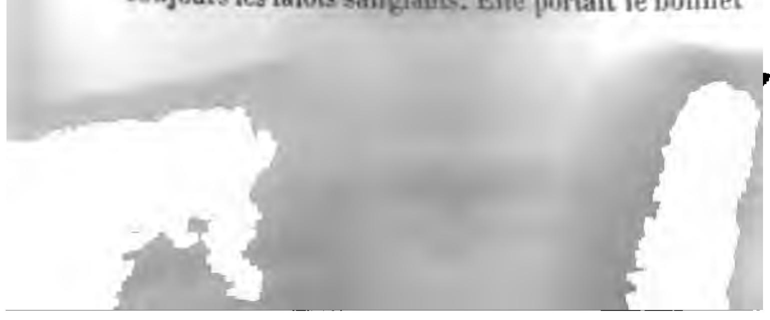
« Entrez ! » dit-il tranquillement.

Alors le dialogue traditionnel, ponctué de soufflets, s'engagea entre le saltimbanque et son paillasse, et toute l'assemblée s'esclaffait devant ces souvenirs de la farce classique, tombés du théâtre aux tréteaux, et dont le comique grossier, mais sûr, semble comme un crapuleux écho du rire de Molière. Le pitre déploya son impur génie, lançant à chaque instant une plaisanterie obscène, un calembour immonde, auquel son maître, simulant une pudique indignation, répondait par quelque taloche. Mais l'adroit bobèche excellait dans l'art de recevoir des camouflets. Il savait à merveille courber son corps en arc de cercle sous l'impulsion d'un coup de pied, et, après avoir reçu sur la joue droite une gifle donnée à tour de bras, il enflait immédiatement son visage avec la langue et se mettait à pleurnicher jusqu'à ce qu'un nouveau soufflet eût fait passer la fluxion artificielle dans sa joue gauche. Les coups pleuvaient sur lui drus comme grêle, et, s'envolant sous les mornifles, la

farine de sa face et la poudre rouge de sa perruque l'enveloppaient comme une nuée. Enfin, il épuisa toutes les ressources de la basse scurrilité, tordions ridicules, grimaces grotesques, fausses coliques, chutes à plat ventre, etc., jusqu'au moment où le patron, jugeant le boniment assez long et le public suffisamment amorcé, le congédia par une dernière paire de calottes.

La musique reprit alors avec une telle violence que les toiles peintes en tremblèrent. Le pitre, ayant saisi les baguettes d'un tambour fixé à l'un des montants de l'échafaudage, mêla une triomphante série de *ra* et de *fla* au bombardement de la grosse caisse, au tonnerre fêlé des cymbales et aux glapissements éperdus de la clarinette. Le maître lutteur, mugissant de nouveau dans son porte-voix, annonça que la représentation allait commencer; en signe de défi, il lança trois ou quatre vieux gants d'escrime à des compères; la foule se précipita dans la baraque, et bientôt il ne resta plus qu'un faible groupe de badauds devant les tréteaux déserts.

J'allais m'éloigner, lorsque je remarquai, tout à côté de moi, une vieille femme qui regardait avec une étrange fixité ces planches vides où brûlaient toujours les falots sanglants. Elle portait le bonnet



de linge et le fichu croisé des plus pauvres femmes du peuple, et toute sa personne respirait la décence et l'honnêteté. Me demandant quel puissant intérêt pouvait la retenir à cette place, je l'examinai avec plus d'attention, et je vis que ses yeux étaient pleins de larmes et que ses mains, qu'elle joignait contre sa poitrine, étaient crispées par le désespoir.

« Qu'avez-vous? lui dis-je en m'approchant d'elle, poussé par une sympathie instinctive.

— Ce que j'ai, mon bon monsieur? s'écria la vieille en fondant en larmes. J'ai qu'en passant sur ce champ de foire... oh! bien par hasard, je vous assure, car je n'ai pas le cœur au plaisir... en passant devant cette horrible baraque, je viens de reconnaître, dans le malheureux qui recevait tant de soufflets... mon propre fils, monsieur, mon unique enfant!... C'est le chagrin de toute ma vie, voyez-vous! Je ne savais pas ce qu'il était devenu depuis... ah! depuis que mon pauvre défunt l'a fait embarquer comme mousse... Il était apprenti chez un quincaillier, monsieur; il a volé son patron, lui, le fils de deux honnêtes gens!... Moi, j'aurais pardonné... Vous savez, les mères!... Mais mon homme, quand on est venu lui dire que son fils avait volé, il était comme fou!... C'est de ça qu'il est mort,

bien sûr!... Je n'avais jamais revu le malheureux enfant. Voilà cinq ans que j'étais sans nouvelles de lui. Je cherchais à me tromper. Je me disais : l'expérience l'aura corrigé... Et là, là, tout à l'heure... »

Et la vieille sanglotait à faire pitié. Un rassemblement s'était formé. Ce n'était plus à moi qu'elle parlait, ce n'était pas à la foule; c'était à elle-même, à sa propre douleur!

« Lui, mon Adrien! un enfant que j'ai nourri de mon lait! Saltimbanque sur un théâtre de foire! Frappé, insulté devant tout le monde!... Lui, que j'ai sauvé, quand il a été si malade, à quatre ans, paillasse dans une baraque!... Lui, le beau bébé dont j'étais si fière et que je faisais admirer à mes voisins, lorsqu'il était tout petit et qu'il se roulait tout nu sur mes genoux, en tenant son petit pied dans sa main!... »

Tout à coup, à ce moment de son navrant monologue, la vieille femme s'aperçut qu'on l'entourait, qu'on l'écoutait. Elle promena sur les spectateurs un regard étonné, comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut; elle me reconnut, moi qui l'avais interrogée, et devint affreusement pâle :

« Qu'est-ce que j'ai dit? bégaya-t-elle. Laissez-moi passer! »

Et, brusquement, nous écartant tous avec un geste impérieux, elle s'éloigna d'un pas rapide et disparut dans la nuit.

Cette aventure m'avait vivement impressionné; j'y pensais souvent, et depuis lors, quand le hasard mettait devant mes yeux une créature affreuse et dégradée, — la fille du coin de la rue traînant sa jupe de soie claire dans le sillon lumineux d'un bec de gaz, ou le bohème alcoolisé, avachi sur une banquette de café et penchant sa face verte sur son verre d'absinthe, — je songeais : « Dire que cet être-là a été un petit enfant! »

Or, peu de temps après cette rencontre, — ayons soin de ne pas indiquer la date, — l'on m'entraîna dans une tribune de la Chambre des députés pour assister à une séance à sensation. Peu importe la loi qu'on devait discuter ce jour-là, mais c'était l'éternelle et monotone histoire : un candidat au ministère, ancien homme d'opposition, proposait de porter atteinte à je ne sais quelle liberté qu'il avait revendiquée naguère avec beaucoup de virulence et d'énergie. Une fois de plus, l'homme au pouvoir allait manquer aux promesses du tribun. En bon français, cela s'appelle trahir; mais en langage parlementaire, on emploie cette périphrase :

« accomplir une évolution ». L'opinion était partagée, la majorité incertaine ; et du discours qu'il allait prononcer dépendait le sort de ce personnage politique. Aussi, ce jour-là, les législateurs étaient à leur poste, et la Chambre ne ressemblait pas, comme d'habitude, à une classe d'écoliers turbulents tenue par un pion sans autorité. La buvette devait être déserte, et les députés des centres eux-mêmes n'étaient pas absorbés dans leur correspondance particulière.

L'orateur monta à la tribune. Il avait la banale figure de l'avocat à favoris, aux yeux effrontés, aux lèvres débordantes et comme grossies par l'abus de la parole. Il feuilleta d'abord ses paperasses avec un air d'importance, goûta son verre d'eau sucrée, se campa droit sur les reins ; puis il se mit à débiter un discours vide de sens, avec la dégoûtante facilité du barreau, abusant des idées vagues, des termes abstraits, des mots en *ment* et en *ion*, des clichés et des phrases toutes faites. Un murmure flatteur accueillit la fin de l'exorde ; car le peuple français, en général, et le monde politique, en particulier, manifeste un goût dépravé pour ce genre d'éloquence. Enhardi, le beau parleur entra alors dans le vif de la question et chanta cyniquement la

palinodie. Il ne reniait aucune de ses opinions, ne répudiait aucun de ses actes, il serait toujours libéral (coup de poing dans l'estomac); mais ce qui était bon hier pouvait être dangereux aujourd'hui; vérité au delà des Alpes, erreur en deçà. On abusait de la longanimité du gouvernement. Et il effrayait l'Assemblée, devenait prophétique, lâchait les hydres. Il risqua même un peu de lyrisme, marchant dans de vieilles métaphores déjà éculées du temps de Cicéron, et comparant tour à tour sa politique, dans la même phrase, à un pilote, à un coursier et à un flambeau. Tant de poésie ne pouvait qu'accentuer le succès : il y eut une salve de bravos, et l'opposition grogna, pressentant sa défaite. Des interruptions violentes éclatèrent; des voix furieuses rappelaient sa vie passée à l'orateur, lui jetaient ses paroles d'autrefois comme des insultes. Il ne s'émut pas et prit un air de dédain qui fit le meilleur effet. Alors les bravos redoublèrent et il souriait vaguement, songeant sans doute aux épreuves de l'*Officiel* dont il pourrait tout à l'heure, sans trop de mensonge, charger les marges de « Profondes sensations » et de « Longs applaudissements ». Aussi, quand le calme se rétablit, sûr du succès, il affectait une sérénité majes-

tueuse. Il reprit son discours, nasillant comme une oie, se dandinant dans la haute tribune, [illegible] Royer-Collard.

Mais je n'écoutais plus. Le scandaleux spectacle donné par ce cabotin politique, qui sacrifiait des principes éternels à son intérêt d'un jour, évoquait dans mon souvenir la harangue des lutteurs. La rhétorique glacée de cette harangue, où ne vibraient ni l'émotion ni la loyauté, me rappelait le boniment appris par cœur du pitre enfariné des tréteaux. L'air de superbe qu'avait pris l'orateur sous la pluie des reproches et des injures, ressemblait singulièrement à l'indifférence du paillasse bruyamment souffleté. Ces phrases sonores qui venaient de retentir sonnaient faux comme une musique foraine. Le mot « liberté » ronflait comme la grosse caisse; « l'intérêt public » et « le salut de l'État » se heurtaient avec un bruit discordant comme celui des cymbales; et quand ce farceur eut parlé de son « patriotisme », j'avais cru entendre le *couac* d'une clarinette.

Un long brouhaha me tira de ma rêverie. Le discours était terminé, et, descendu dans l'hémicycle, l'orateur donnait des poignées de main. On allait voter, les urnes circulaient; mais le [illegible]

était prévu et la foule des tribunes s'écoulait déjà.

En traversant le vestibule, je vis une vieille dame en noir, fort entourée; elle était vêtue comme une bourgeoise cossue et paraissait radieuse. J'arrêtai un de ces petits jeunes gens bien mis comme on en voit trotter dans les corridors des ministères, — je le connaissais un peu, — et je lui demandai quelle était cette dame.

« C'est la mère de l'orateur, me répondit-il avec une émotion administrative... Elle doit être bien fière ! »

Bien fière !... La vieille maman qui pleurait si fort sur le champ de foire ne l'était pas, elle ! et, si la mère de Sa future Excellence avait réfléchi, elle aurait regretté, elle aussi, le temps où son fils était tout petit et se roulait tout nu sur les genoux maternels, en tenant son petit pied dans sa main !...

Mais, bah ! tout est relatif, même la honte.

UN MOT D'AUTEUR

J'ai eu vingt-cinq ans, — comme c'est déjà loin, bon Dieu ! — et, dans ce temps-là, quiconque accouplait deux rimes avait pour moi du prestige. Alors j'avais des trésors d'indulgence et d'amitié pour le moindre bohème qui m'honorait de la confidence d'un sonnet, et, aujourd'hui encore, je suis assez naïf pour m'étonner douloureusement quand je ne rencontre pas chez un poète l'accord du caractère et du talent.

Je brûlais de cette ardeur de néophyte, lorsqu'un camarade me proposa de faire la connaissance d'Albert Merlin, jeune poète déjà célèbre dans toutes les brasseries de la rive gauche. Anarchiste et athée, Albert Merlin était rédacteur en chef du journal satirique *Le Coléoptère*, dans lequel il avait

publié d'assez jolis vers, imités à la fois de Villon et de Murger, mais où l'on sentait un certain bouillonnement de jeunesse. C'était crânement intitulé : *Contes d'estoc et de taille;* l'auteur y traitait Dieu sans façon, « blaguait » l'édifice social, et se plaignait amèrement d'une personne nommée Rosette.

Songez qu'à cette époque j'étais un humble employé de ministère, allant tous les matins à son bureau avec un petit pain dans sa poche, un bon jeune homme qui vivait chez sa maman et qui apportait au pot-au-feu familial ses appointements à la fin du mois, un timide qui cachait ses vers comme des crimes; et vous comprendrez mon émotion à la pensée de voir un personnage illustre, qui ne passait jamais devant les Tuileries sans leur montrer le poing, — on était sous l'Empire, — et dont l'entrée au bal Bullier faisait sensation.

Je connaissais de vue le grand homme : je l'avais rencontré sur le boulevard Saint-Michel le jour même où sa charge avait paru dans *Le Coléoptère*, avec une grosse tête sur un petit corps. J'avais reconnu l'original de cette caricature dans ce gros brun, à l'œil effronté, qui passait, étoffé par un lourd paletot, coiffé d'un chapeau Rubens aux larges ailes, et armé d'une canne d'incroyable, presque

aussi grosse qu'une des colonnes torses du baldaquin de Saint-Pierre de Rome. Il s'avançait, emplissant de son importance le large trottoir, souriant de loin à sa propre image appendue à l'étalage de tous les marchands de journaux ; et les étudiants, assis devant les portes des cafés, le montraient du doigt en se parlant tout bas d'un air bêtement respectueux. J'avais compris, à son aspect, ce que c'était que la Gloire.

Le camarade qui voulait bien me présenter me conduisit, un soir de décembre, par un horrible temps de dégel, à la petite *Brasserie de l'Avenir*, située dans le bas de la rue Monsieur-le-Prince, où Albert Merlin tenait ses assises.

Quand nous entrâmes, — je me rappelle que mon cœur battait, ma parole d'honneur ! — je fus suffoqué par une odeur combinée de tabac et de choucroute. Au fond d'un nuage de fumée, installé devant une des tables en bois de la brasserie, Albert Merlin achevait son repas du soir en compagnie du patron de l'établissement ; et la servante, une malheureuse fille chlorotique, dont une mentonnière entourait la joue fluxionnée, venait de déposer devant eux un saladier de haricots rouges à l'huile.

Le gros garçon nous reçut sans se lever, mais

avec la bienveillance qui sied aux hommes supérieurs. « Catherine, deux bocks pour ces messieurs... et bien tirés! » Il se déclara fort aise de me voir, dit qu'il connaissait des vers de moi, qu'il les trouvait bons, m'offrit la publicité du *Coléoptère*, fut très cordial enfin, avec une nuance de protection.

Très ému, je balbutiai quelques compliments, en osant à peine lever les yeux sur le grand homme, et, lorsqu'il remit le nez dans son assiette, j'examinai les lieux honorés par sa présence, le nid de l'aigle; mon regard respectueux s'arrêta tour à tour sur le râtelier des pipes, sur la fontaine à bière, sur l'immense feutre du poète, suspendu à une patère. Les peintres qui fréquentaient ordinairement la *Brasserie de l'Avenir* en avaient décoré les murailles de séditieuses caricatures et de truculentes ébauches. Le portrait du patron, gros sac à vin, dont l'ignoble original assaisonnait en ce moment la salade de haricots, coudoyait une nature morte — la douzaine d'huîtres, avec le citron et le couteau — assez bien « chiquée ». Un Napoléon III, seulement vêtu du grand cordon de la Légion d'honneur, était entouré de divers paysages, dont la fumée des pipes et des soupes au fromage n'avait pu éteindre les tons brutaux et canailles; et

cela évoquait, non l'étude consciencieuse de l'artiste devant la nature, mais le temps perdu par les rapins en bordée, les interminables parties de billard à la casserole chez la mère Alexis, à Marlotte, et les tours de Marne en canot, où la chanson d'une femme en cheveux, assise au gouvernail, déshonore la mélancolie du crépuscule. Sur le panneau principal, au-dessus de l'énorme poêle de faïence, une grande blonde était peinte toute nue, avec des bas rayés en long et des bottines roses, portant trois chopes mousseuses sur un plateau.

Ce fut au milieu de ce musée qu'Albert Merlin, tout en savourant son mazagran, me fit l'honneur de développer devant moi ses théories sociales, artistiques et religieuses. Je l'écoutais avec une admiration mêlée d'épouvante, — car il venait de décréter, en quelques phrases pleines d'éloquence, l'abolition de la prosodie et de la religion catholique, — quand la porte de la brasserie s'ouvrit, et une jeune femme, jolie brunette assez bien nippée, entra dans une bouffée d'air humide, courut s'asseoir à côté du poète, lui prit la tête à deux mains, et lui dit tout haut dans l'oreille :

« Donne-moi cent sous pour mon fiacre... Je vais à Valentino avec Henriette. »

Le poète sourit à l'exigence de son enfant gâtée; mais il n'avait pas sur lui cette faible somme; il l'emprunta, non sans quelques difficultés, au patron de la brasserie, et, tout en remettant l'argent à sa maîtresse, il nous la présenta en ces termes :

« La Rosette des *Contes d'estoc!...* »

A peu près comme Lamartine eût pu dire : L'Elvire des *Méditations*.

Nous nous inclinâmes. La jeune femme s'était déjà levée pour partir; elle retira de sa poche une lettre qu'elle remit à son amant.

« Tiens! dit-elle. J'ai trouvé ça pour toi à l'hôtel. »

Puis elle s'enfuit, laissant derrière elle un léger relent de fourrure et de parfumerie à bon marché.

« Vous permettez? » fit le poète en décachetant la lettre, d'où il retira deux billets de banque.

Nous permettions. Il la parcourut rapidement, eut un sourire, et me tendant le papier :

« Lisez ça, dit-il. C'est de ma petite sœur... Et dites si l'on n'écrit pas gentiment en province. »

Et je lus la lettre suivante :

« Auray, le 1er décembre 1868.

« Mon cher Albert,

« Bien que tu ne nous écrives plus, je suis sûre que tu as toujours plaisir à recevoir de nos nouvelles. Maman me charge de t'en donner, en t'envoyant ta pension pour ce mois-ci. Elle est toujours irritée contre toi, et c'est mon chagrin de tous les instants; mais tu sais comme elle est, si austère et si pieuse! J'ignore ce qu'on a pu lui dire de la vie que tu mènes à Paris, ni ce qu'il y avait dans cet affreux journal où tu écris et qu'on lui a montré. Cela ne regarde pas les petites filles, et je suis bien contente de ne rien savoir pour n'être pas forcée de te donner tort. Mais, va! si mécontente qu'elle soit, maman t'aime toujours de tout son cœur. Ce matin, en me disant : *Tu écriras à Albert*, elle essayait de prendre un air calme; mais, quand elle m'a remis les deux billets de cent francs pour te les envoyer, j'ai bien vu que sa main tremblait. Puis elle est allée s'asseoir dans l'embrasure de la fenêtre du salon, devant son métier à tapisserie, et elle est

restée la tête baissée, regardant son ouvrage sans y travailler. Elle a oublié que j'étais là, et, au bout d'une minute, elle a dit d'une voix sourde : *Ce malheureux enfant!* Si tu la voyais, avec ses cheveux qui sont devenus tout gris, elle te ferait mal.

« Moi, au contraire, il paraît que je suis une sans-cœur ; car, malgré tout le chagrin que vous nous faites, monsieur, je ne me suis jamais si bien portée. Il paraît même que je suis très embellie. Savez-vous bien que je vais sur mes dix-sept ans? A la Saint-Michel, quand le vieux Nédelec nous a apporté ses fermages, il ne voulait pas me reconnaître, tant il me trouvait grandie. Mais j'ai toujours mes vilaines mains rouges qui me désolent.

« Je te dis cela pour te faire sourire; mais, au fond, je suis toute triste, et il n'y a plus de gaieté à la maison depuis que tu es fâché avec maman. Je ne me permets pas de te faire de la morale, car je ne suis qu'une petite provinciale très sotte, et même — entre nous, tout bas, tout bas — je ne comprends pas de quoi l'on t'accuse. De négliger tes devoirs religieux? Mais je t'avouerai que la grand'-messe est bien longue et que j'y ai souvent des distractions. D'écrire des vers? Mais c'est très gentil, les vers. La poésie, c'est de la musique qui veut

dire quelque chose, et tu peux en croire ta malheureuse sœur, qui a déjà fait ses dix ans de piano forcé. Il est vrai que M. l'archiprêtre et notre vieil ami M. Mathieu, — tu sais, l'entomologiste, — te reprochent encore d'être un républicain, un rouge, comme on dit à Auray; mais je n'entends rien à la politique. N'importe, tu dois avoir très mal agi, puisque maman pleure. Oh! si tu voulais, mon frère chéri, mon bon Albert, tu n'aurais qu'à revenir, et tout serait fini, et maman t'ouvrirait ses bras. Encore une fois, je ne veux pas te tourmenter, et je serais désolée que tu pensasses à ta petite sœur comme à une sermonneuse; mais ce matin, en visitant le fruitier, j'ai retrouvé une belle poire, la plus belle du verger, que j'avais mise de côté pour toi au moment de la récolte, car j'espérais que nous t'aurions un peu à la fin des vacances. Eh bien! elle n'est plus offrable; elle est toute blette, et — tu en riras si tu veux — cela m'a fait beaucoup de peine.

« Adieu, mon cher Albert, je t'embrasse sur la tempe gauche, — tu sais, c'est ma place, — et je te redis encore : Viens vite, et tu verras.

« Ta sœur qui t'aime.

« Julie Merlin. »

En achevant cette lecture, — faut-il en convenir? — j'avais les larmes aux yeux. Cette lettre de vierge, qui avait traîné dans les jupes d'une fille et qui s'y était imprégnée de son patchouli, excitait en moi la pitié, comme la vue d'un bouquet de violettes tombé au ruisseau. Je regardais Merlin; lui aussi paraissait tout attendri.

« Eh bien? » dis-je avec anxiété.

Mais, ridiculement sentimental, je m'étais mépris sur la nature de son émotion; elle n'avait rien que de littéraire.

« N'est-ce pas qu'elle est bien, la lettre de la petite sœur?... dit le poète de la brasserie. Un peu « gnian-gnian », un peu « coco », si vous voulez... Mais c'est « vécu », c'est sincère, on a beau dire... Je la fourrerai dans mon prochain roman... »

A partir de ce jour-là, j'ai admis qu'un homme de talent pouvait être un drôle.

LA ROBE BLANCHE

Les Brésiliens au teint couleur jus de tabac, garrottés de chaînes d'or et dont le portefeuille est gonflé de comptes de reïs, s'imaginent connaître Paris quand ils ont assisté à une « première » d'opérette, fait le tour du « persil » au Bois de Boulogne et soupé dans un restaurant de nuit; et nous sommes de tels fanfarons de vice que nous donnons volontiers le titre de *Parisien* à quiconque comprend vite un calembour et sait le prix d'une fille à la mode. En réalité, la vie tout entière d'un observateur ne suffirait pas pour explorer à fond la monstrueuse capitale, dont chaque quartier, chaque rue même, a sa physionomie personnelle, son caractère original. La différence des types qu'on y rencontre est si tranchée que leur déplacement

semble impossible. Quelle surprise pour le flâneur, s'il voyait un coulissier juif des environs de la Bourse traverser les paisibles cours de l'Institut!

Cette infinie variété d'aspect des rues de la grande ville est pour le véritable Parisien, pour le Parisien de Paris, une source inépuisable d'intérêt, et entretient chez lui, pourvu qu'il soit doué de quelque puissance imaginative, la fraîcheur et la vivacité d'impressions du voyageur débarqué de la veille. Moi-même, qui suis né à Paris, qui l'ai toujours habité, et qui pourrais me plaindre, comme Alfred de Musset, d'en connaître tous les pavés, je suis encore étonné bien souvent des découvertes que j'y fais dans mes promenades aventureuses. N'ai-je pas trouvé la silencieuse mélancolie d'un canal de Venise derrière la manufacture des Gobelins, et dans Grenelle, à deux pas du Champ-de-Mars, une place publique du Caire, brûlée de soleil, un excellent décor pour le meurtre du général Kléber, percé de six coups de poignard par le fanatique Souleyman-el-Habbi?

Quand je vins habiter le coin perdu du faubourg Saint-Germain, où je vis depuis une dizaine d'années, je me pris d'affection pour la très calme et presque champêtre rue Rousselet, qui s'ouvre juste

devant la porte de ma maison. Au [illegible]
s'appelait l'*Impasse des* [illegible]
doute alors qu'un chemin à fondrières; mais quel-
ques seigneurs avaient déjà [illegible]
leur « maison des champs ». [illegible]
morte Madame de la Sablière, [illegible]
de La Fontaine, dans [illegible]
bles ». Un [illegible]
la rue [illegible]
Saint-Jean-de-[illegible]
jardin dépassant [illegible]
presque [illegible]
l'autre côté, [illegible]
maisons, [illegible]
ployés, et [illegible]
des Frères. La [illegible]
luxe du [illegible]
l'une des [illegible]
réverbère à [illegible]
et des [illegible]
vieux, [illegible]
charbon, [illegible]
signe : *Au* [illegible]
vie[illegible]
par [illegible]

d'images d'Épinal, — une page de hussards dans leur uniforme de 1840, ou le portrait authentique et violemment peinturluré du Juif-Errant, encadré des couplets de la célèbre complainte. — Des linges sèchent aux fenêtres, les poules picorent dans le ruisseau. On se croirait là dans un faubourg de province très reculée, un de ces faubourgs qui s'en vont vers la campagne et où la ville redevient village.

Comme il passe à peine une voiture par quart d'heure dans la rue Rousselet, on y laisse jouer les enfants, qui sont nombreux dans les quartiers populaires; car les pauvres gens sont prolifiques et ignorent les doctrines de Malthus. Ils n'ont point le souci de doter le « gosse » ou la fillette, qui entreront en apprentissage à douze ans et gagneront leur vie à seize; et dans aucun ménage d'ouvriers on n'a jamais entendu dire, comme dans *Gabrielle:*

Si tout va de la belle façon,
Nous pourrons nous donner le luxe d'un garçon.

Aussi, dans le renfoncement du vieux mur, sous la charrette abandonnée, il y a de fameuses parties de billes, allez! C'est effrayant ce qu'on y use de

fonds de culottes! et, à quatre heures, à la sortie de l'école des Frères de la rue Vaneau, la rue grouille de moutards. J'ai fini par les connaître, à force de passer par là, par m'intéresser à eux, par leur sourire. Pour eux non plus je ne suis pas un inconnu, et souvent il me faut interrompre ma rêverie et répondre à un « Bonjour, m'sieu! » que me lance une gamine en bonnet rond ou un jeune drôle en pantalon trop large. A la Fête-Dieu, quand ils établissent des petites chapelles devant les portes, avec une serviette blanche, une bonne Vierge en plâtre, trois roses dans un verre et deux petits chandeliers en plomb, ils me poursuivent en secouant une soucoupe où ma pièce de deux sous sonne joyeusement. Enfin ils me traitent en voisin, en ami, moi, le passant absorbé et inoffensif. Par les jours de septembre où il fait du vent, les galopins écartent devant moi la ficelle de leur cerf-volant, et, les soirs d'été, la petite fille qui saute en demandant « du vinaigre » s'arrête pour me laisser enjamber la corde.

C'est ainsi que j'ai remarqué la petite boiteuse, — il y a bien longtemps de cela, je venais de m'installer dans le quartier et elle pouvait avoir alors huit ou dix ans. — Ce n'était pas elle, hélas! qui

aurait pu demander « du vinaigre ». En grand deuil, — son père, un compagnon charpentier, venait de mourir, — elle s'asseyait sur une borne, sa petite béquille dans sa jupe, et elle regardait jouer les autres. Elle m'attendrissait, avec son air triste et sage, ses grands yeux bleus dans sa figure pâlotte, et ses bandeaux châtains sous son béguin noir. A la longue, elle avait vaguement deviné ma pitié dans mon regard; elle y répondait par un sourire mélancolique. Je lui disais au passage : « Bonjour, mignonne ! »

Du temps s'écoula, — deux ou trois ans passent si vite! — et, un jeudi matin du mois de mai, où le jardin des Frères Saint-Jean-de-Dieu embaumait la verdure nouvelle et où des fils de la Vierge flottaient dans l'air, je m'aperçus, en sortant de chez moi, vers onze heures, que la rue Rousselet avait un aspect de fête inaccoutumé. Parbleu ! c'était le jour de la première communion des enfants. L'ouvrier, qui mangeait tous les soirs du jésuite en lisant son journal, avait eu beau déclamer... « On n'est pas des païens » avait déclaré la maman, et les enfants étaient tout de même allés au catéchisme. Et puis, la première communion des gamins, c'est une occasion de « caler l'atelier », de faire une

petite noce; et le savetier radical, qui fumait sa pipe sur le seuil de sa boutique, pouvait bien hausser les épaules et murmurer entre ses dents : « Ah! malheur! » la rue n'en avait pas moins son air des dimanches. Eh! là-bas, la petite blanchisseuse, qui courez en portant sur vos deux mains une chemise d'homme empesée comme une cuirasse, dépêchez-vous! La pratique a fini de se raser devant le miroir attaché à l'espagnolette de la croisée, et l'on s'impatiente. Il y a de la presse aussi chez le pâtissier de la rue de Sèvres : dès hier soir, on commandait des godiveaux, et la fruitière du n° 9 est en train de faire une scène, parce qu'on a oublié son nougat. Chez le perruquier, par exemple, — la boutique peinte en bleu, où le plat à barbe en cuivre frissonne au vent printanier, — ça empeste encore le cheveu brûlé, mais l'ouvrage est fini depuis longtemps; toute la marmaille était frisée dès sept heures du matin. Maintenant, c'est une affaire bâclée, on revient de l'église, et le monde se met aux fenêtres pour voir passer les communiants.

Superbes, les garçons, avec la veste neuve et le brassard de satin à franges d'or, excepté Victor, pourtant, le fils de l'ébéniste, qui vient d'attraper une paire de calottes. (Aussi quelle idée de laisser

tomber sa tartine de raisiné sur son pantalon! Cet animal-là n'en fait jamais d'autres; ça lui apprendra.) Mais ce sont les petites en blanc qui sont jolies! Les blondes surtout! Le voile de mousseline leur sied à ravir. Elles le savent bien, les coquines, et elles baissent les yeux pour se donner une mine plus virginale, et aussi pour regarder leurs gants de filoselle, les premiers qu'elles aient mis de leur vie. Pour les brunes, elles ont un peu l'air de mouches tombées dans du lait; mais, n'importe, leurs mamans ne sont pas les moins fières. Oh! les pauvres mamans! elles se sont faites belles pour la circonstance, et elles ont arboré des toilettes qui révèlent des poëmes de misère et d'économie. Voilà une pèlerine de velours qui doit dater de l'Exposition de 1867, et voilà un cachemire français qui connaît certainement le chemin du Mont-de-Piété. Bah! les fillettes qui les accompagnent sont quand même habillées tout battant neuf; et, lorsque la pèlerine dit au cachemire : « Elle est joliment *forcie*, votre demoiselle! » le cachemire répond d'un ton satisfait : « Que voulez-vous? *A va* sur ses treize ans. » Et la pèlerine conclut : « Comme ça nous pousse! » Enfin, c'est un beau jour pour tout le monde; et les pères —

ces hommes! ça ne croit à rien — peuvent « blaguer » la cérémonie chez le marchand de vins, il n'est pas moins vrai que tout à l'heure, à la paroisse, quand l'orgue jouait en sourdine et quand les enfants ont marché vers l'autel, en file indienne, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, le cierge allumé à la main, toutes les mamans ont pleuré.

J'avais bien vite reconnu ma petite boiteuse dans le nuage blanc des communiantes. Était-ce à cause de sa béquille neuve sur laquelle elle s'appuyait pour sautiller, ou à cause de la robe de veuve de sa pauvre vieille mère qui la tenait par la main? Mais elle me sembla plus illuminée, plus pure, plus blanche que les autres. Elle me parut aussi plus émue, plus recueillie que ses compagnes; son visage enfantin avait une expression naïve et mystique qui eût tenté le pinceau d'Holbein.

Ce jour-là j'accentuai pour elle mon bonjour amical, et j'étais tout heureux, en m'éloignant, de penser qu'elle aussi avait eu sa robe blanche. Une robe blanche! l'idéal de la parure pour les filles du peuple!

Depuis lors, plusieurs printemps ont fleuri et, par de belles matinées du mois de mai, plusieurs fois le vent parfumé a fait flotter les voiles blancs

des communiantes de la rue Rousselet. Des années ont passé, des années avec leurs printemps, mais avec leurs hivers aussi; des choses ont changé, des gens ont vieilli dans ce paisible quartier. D'autres enfants jouent encore aux billes sous la vieille charrette, mais le perruquier a fermé boutique; le savetier radical fume toujours sa pipe sur le seuil de son échoppe, mais sa barbe a grisonné; enfin on a lu, un jour, un billet bordé de noir, collé avec quatre pains à cacheter sur les volets fermés de la fruitière du n° 9, et, maintenant, c'est une blanchisseuse qui s'est établie là pour faire concurrence à l'ancienne, qui demeure en face. Mais cela ne réussira pas, car la mère Vernier, la femme de ménage, — une langue d'enfer dont je vous conseille de vous méfier, — prétend que la nouvelle patronne est une sans-soin qui lui a perdu une camisole, et que ses ouvrières sont des rien du tout, qui batifolent avec le sergent de ville, — vous savez, le grand blond médaillé, celui qui a une si belle moustache tombante de buveur d'eau-de-vie. — Malgré tout, la rue Rousselet a conservé à peu près sa physionomie d'autrefois, et le mur des Frères Saint-Jean est plus dégradé que jamais par les saxifrages.

Mais la petite boiteuse?

Hélas! elle a très peu grandi, bien qu'elle soit une jeune fille à présent et qu'en comptant sur mes doigts je découvre qu'elle aura bientôt vingt ans. Quand je la rencontre, sautillant plus lourdement sur sa béquille, — une béquille neuve, un peu plus haute que l'ancienne, — je n'ose plus dire : « Bonjour, mignonne! » et je me contente de lui tirer mon chapeau. D'ailleurs, elle sort rarement. Sa mère est maintenant concierge dans la maison du brocheur, et la fenêtre de la loge, qui donne sur la rue, est placée trop haut pour que je puisse y jeter un regard en passant; mais la présence de ma petite amie se trahit par le bruit incessant de sa machine à coudre. Elle travaille pour la confection, et il paraît qu'elle gagne d'assez bonnes journées. On m'a assuré qu'elle est bien plus infirme que je ne croyais et qu'elle a une jambe toute séchée. Elle ne se mariera pas. Quel dommage!

Cependant, presque toutes ses camarades de première communion ont déjà mis leur seconde robe blanche, celle du mariage. L'autre samedi encore, l'épicière a marié sa fille à son premier garçon. (Je me doutais bien que ça finirait par là; les dimanches soirs, quand la mère prenait le frais sur le pas de sa porte et quand les jeunes

gens joüaient à la raquette, ils envoyaient toujours le volant dans l'allée du n° 23, qui est noire comme un four, et ils disparaissaient ensemble, censément pour le ramasser. Comme c'est malin!) Oh ! l'épicière a bien fait les choses : on est allé autour du lac en grande remise et l'on a dîné à la Porte-Maillot. Eh bien ! au moment où la mariée est montée en voiture, avec sa traîne de soie blanche et sa fleur d'oranger dans les cheveux, — elle a l'air insolent, cette grande rousse ! — j'ai aperçu ma pauvre petite boiteuse qui se tenait à quelques pas de là, appuyée sur sa béquille, et qui regardait d'un œil d'envie.

Hélas ! il n'y aura bientôt plus qu'elle, de toutes les filles de son âge, dans la rue Rousselet, qui n'aura mis de robe blanche qu'une fois dans sa vie !

LE REMPLAÇANT

Il avait dix ans à peine quand on l'arrêta, une première fois, pour vagabondage.

Il dit aux juges ceci :

« Je m'appelle Jean-François Leturc, et voilà six mois que je suis auprès de l'homme qui chante, entre deux lanternes, sur la place de la Bastille, en frottant une corde à boyau. Je dis le refrain en même temps que lui, et ensuite c'est moi qui crie : « Demandez le recueil de chansons nouvelles, dix centimes, deux sous ! » Il était toujours en ribote et me battait ; voilà pourquoi les agents m'ont trouvé, l'autre nuit, dans les démolitions. Avant, j'étais avec celui qui vend du poil à gratter. Ma mère était blanchisseuse, elle se nommait Adèle. Autrefois un monsieur l'avait établie dans un rez-

de-chaussée, à Montmartre. C'était une bonne ouvrière et qui m'aimait bien. Elle gagnait de l'argent parce qu'elle avait la clientèle des garçons de café et que ces gens-là ont besoin de beaucoup de linge. Le dimanche, elle me couchait de bonne heure, pour aller au bal ; mais, en semaine, elle m'envoyait chez les Frères où j'ai appris à lire. Enfin, voilà. Le sergent de ville qui battait son quart dans notre rue s'arrêtait toujours devant la fenêtre pour lui parler. Un bel homme, avec la médaille de Crimée. Ils se sont mariés, et tout a marché de travers. Il m'avait pris en grippe et excitait maman contre moi. Tout le monde me flanquait des calottes, et c'est alors que, pour fuir la maison, j'ai passé des journées entières sur la place Clichy, où j'ai connu les saltimbanques. Mon beau-père perdit sa place, maman ses pratiques ; elle alla au lavoir pour nourrir son homme. C'est là qu'elle est devenue poitrinaire, rapport à la buée. Elle est morte à Lariboisière. C'était une bonne femme. Depuis ce temps-là, j'ai vécu avec le marchand de poil à gratter et le racleur de corde à boyau. — Est-ce qu'on va me mettre en prison ? »

Il parla ainsi carrément, cyniquement, comme un homme. C'était un petit galopin déguenillé,

haut comme une botte, le front caché sous une étrange tignasse jaune.

Personne ne le réclamant, on le mit aux Jeunes Détenus.

Peu intelligent, paresseux, surtout maladroit de ses mains, il ne put apprendre là qu'un mauvais métier, rempailleur de chaises. Pourtant il était obéissant, d'un naturel passif et taciturne, et ne semblait pas trop profondément corrompu dans cette école de vice. Mais lorsque, arrivé à sa dix-septième année, il fut relancé sur le pavé parisien, il y retrouva, pour son malheur, ses camarades de prison, tous affreux drôles exerçant les professions de la boue. C'étaient des éleveurs de dogues pour la chasse aux rats dans les égouts; des cireurs de souliers, les nuits de bal, dans le passage de l'Opéra; des lutteurs amateurs se laissant volontairement *tomber* par les hercules de foire; des pêcheurs à la ligne, en plein soleil, sur les trains de bois. Il fit un peu de tout cela, et, quelques mois après sa sortie de la maison de correction, il fut de nouveau arrêté pour un petit vol : une paire de vieux souliers enlevée à un étalage. Résultat : un an de prison à Sainte-Pélagie, où il servit de brosseur aux détenus politiques.

Il vécut, étonné, dans ce groupe de prisonniers, tous très jeunes et négligemment vêtus, qui parlaient à voix haute et portaient la tête d'une façon si solennelle. Ils se réunissaient dans la cellule du plus âgé d'entre eux, garçon d'une trentaine d'années, incarcéré depuis longtemps déjà et comme installé à Sainte-Pélagie : une grande cellule, tapissée de caricatures coloriées, et par la fenêtre de laquelle on voyait tout Paris, ses toits, ses clochers et ses dômes, et, là-bas, la ligne lointaine des coteaux, bleue et vague sur le ciel. Il y avait aux murailles quelques planches chargées de volumes et tout un vieil attirail de salle d'armes : masques crevés, fleurets rouillés, plastrons et gants perdant leur étoupe. C'est là que les *politiques* dînaient ensemble, ajoutant à l'immuable « soupe et le bœuf » des fruits, du fromage, et des litres de vin que Jean-François allait acheter à la cantine : repas tumultueux, interrompus de violentes disputes, où l'on chantait en chœur au dessert la *Carmagnole* et le *Ça ira !* On prenait cependant un air de dignité les jours où l'on faisait place à un nouveau venu, traité d'abord gravement de citoyen, mais dès le lendemain tutoyé et appelé par son petit nom. Il se disait là des grands mots : Corporation, Solidarité,

et des phrases tout à fait inintelligibles pour Jean-François, telles que celle-ci, par exemple, qu'il entendit une fois proférée impérieusement par un affreux petit bossu qui noircissait du papier toutes les nuits :

« C'est dit. Le cabinet est ainsi composé : Raymond à l'instruction publique, Martial à l'intérieur et moi aux affaires étrangères. »

Son temps fait, il erra de nouveau à travers Paris, surveillé de loin par la police, à la façon de ces hannetons que les enfants cruels font voler au bout d'un fil. Il devenait un de ces êtres fuyants et craintifs que la loi, avec une sorte de coquetterie, arrête et relâche tour à tour, un peu comme ces pêcheurs platoniques qui, pour ne pas dépeupler leur vivier, rejettent bien vite à l'eau le poisson sortant à peine du filet. Sans se douter qu'on fît tant d'honneur à son chétif individu, il avait un dossier spécial dans les mystérieux cartons de la rue de Jérusalem, ses nom et prénoms étaient écrits en belle bâtarde sur le papier gris de la couverture, et les notes et rapports, soigneusement classés, lui donnaient ces appellations graduées : le nommé Leturc, l'inculpé Leturc, et enfin le condamné Leturc.

Il resta deux ans hors de prison, dînant à la

Californie, couchant dans les garnis à la nuit et quelquefois dans les fours à chaux, et prenant part, avec ses semblables, à d'interminables parties de bouchon sur les boulevards, près des barrières. Il portait la casquette grasse en arrière, les pantoufles de tapisserie et la courte blouse blanche. Quand il avait cinq sous, il se faisait friser. Il dansait chez Constant, à Montparnasse, achetait deux sous, pour le revendre quatre, à la porte de Bobino, le valet de cœur ou l'as de trèfle servant de contre-marque, ouvrait à l'occasion une portière de voiture, entraînait des rosses au marché aux chevaux. Tous les malheurs! il tira au sort et amena un bon numéro. Qui sait si l'atmosphère d'honneur qu'on respire au régiment, si la discipline militaire, ne l'auraient pas sauvé? Repris, dans un coup de filet, avec de jeunes rôdeurs qui dévalisaient les ivrognes endormis sur les trottoirs, il se défendit très énergiquement d'avoir pris part à leurs expéditions. C'était peut-être vrai. Mais ses antécédents lui tinrent lieu de preuve, et il fut envoyé pour trois ans à Poissy. Là, il fabriqua de grossiers jouets d'enfant, se fit tatouer les pectoraux et apprit l'argot et le Code pénal. Nouvelle libération, nouveau plongeon dans le cloaque

parisien, mais bien court, cette fois, car au bout de six semaines tout au plus il fut de nouveau compromis dans un vol nocturne, aggravé d'escalade et d'effraction, affaire ténébreuse où il avait joué un rôle obscur, moitié dupe et moitié recéleur. En somme, sa complicité parut évidente, et il fut condamné à cinq années de travaux forcés. Son chagrin, dans cette aventure, fut surtout d'être séparé d'un vieux chien qu'il avait ramassé sur un tas d'ordures et guéri de la gale. Cette bête l'avait aimé.

Toulon, le boulet au pied, le travail dans le port, les coups de bâton, les sabots sans paille, la soupe aux gourganes datant de Trafalgar, pas d'argent pour le tabac, et l'horrible sommeil du lit de camp grouillant de forçats, voilà ce qu'il connut pendant cinq étés torrides et cinq hivers souffletés par le mistral. Il sortit de là ahuri, fut envoyé en surveillance à Vernon, où il travailla quelque temps sur la rivière ; puis, vagabond incorrigible, il rompit son ban et revint encore à Paris.

Il avait sa masse, cinquante-six francs, c'est-à-dire le temps de la réflexion. Pendant sa longue absence, ses anciens et horribles camarades s'étaient dispersés. Il était bien caché et couchait dans une soupente, chez une vieille femme à qui

il s'était donné comme un marin las de la mer, ayant perdu ses papiers dans un récent naufrage, et qui voulait essayer d'un autre état. Sa face hâlée, ses mains calleuses et quelques termes de bord qu'il lâchait de temps à autre rendaient ce roman assez vraisemblable.

Un jour qu'il s'était risqué à flâner par les rues, et que le hasard de la marche l'avait conduit jusque dans ce Montmartre où il était né, un souvenir inattendu l'arrêta devant la porte de l'école des Frères dans laquelle il avait appris à lire. Comme il faisait très chaud, cette porte était ouverte, et, d'un seul regard, le farouche passant put reconnaître la paisible salle d'étude. Rien n'était changé : ni la lumière crue tombant par le grand châssis, ni le crucifix au-dessus de la chaire, ni les gradins réguliers avec les planchettes garnies d'encriers de plomb, ni le tableau des poids et mesures, ni la carte géographique sur laquelle étaient même encore piquées les épingles indiquant les opérations d'une ancienne guerre. Distrait, et sans réfléchir, Jean-François lut, sur la planche noircie, cette parole de l'Évangile qu'une main savante y avait tracée comme exemple d'écriture :

« Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour cent justes qui persévèrent. »

C'était sans doute l'heure de la récréation, car le Frère professeur avait quitté sa cathèdre, et, assis sur le bord d'une table, il semblait conter une histoire à tous les gamins qui l'entouraient, attentifs et levant les yeux. Quelle physionomie innocente et gaie que celle de ce jeune homme imberbe, en longue robe noire, en rabat blanc, en gros vilains souliers, et dont les cheveux bruns mal coupés se retroussaient par derrière! Toutes ces figures pâlottes d'enfants du peuple qui le regardaient paraissaient moins enfantines que la sienne, surtout lorsque, charmé d'une candide plaisanterie de prêtre qu'il venait de faire, il partait d'un bon et franc éclat de rire qui montrait ses dents saines et bien rangées, et si communicatif, que tous les écoliers éclataient bruyamment à leur tour. Et c'était simple et doux, ce groupe dans ce rayon joyeux qui faisait étinceler les yeux clairs et les boucles blondes.

Jean-François le considéra quelque temps en silence, et, pour la première fois, dans cette nature sauvage, toute d'instinct et d'appétit, s'éveilla une mystérieuse et douce émotion. Son cœur, ce rude

cœur cuirassé, que la trique du chiourme ou la lourde poigne de l'argousin tombant sur l'épaule ne faisait plus tressaillir, battit jusqu'à l'oppression. Devant ce spectacle, où il revoyait son enfance, ses paupières se fermèrent douloureusement, et, contenant un geste violent, en proie à la torture du regret, il s'éloigna à grands pas.

Les mots écrits sur le tableau noir lui revinrent alors à la pensée.

« S'il n'était pas trop tard, après tout? murmura-t-il. Si je pouvais encore, comme les autres, mordre honnêtement dans mon pain bis, dormir mon somme sans cauchemar? Bien malin le mouchard qui me reconnaîtrait! Ma barbe, que je rasais là-bas, a repoussé maintenant drue et forte. On peut se terrer dans la grande fourmilière, et la besogne n'y manque pas. Quiconque ne crève point tout de suite dans l'enfer du bagne en sort agile et robuste, et j'y ai appris à monter aux cordages avec des charges sur le dos. On bâtit partout ici, et les maçons ont besoin d'aides. Trois francs par jour, je n'en ai jamais tant gagné. Qu'on m'oublie, c'est tout ce que je demande. »

Il suivit sa courageuse résolution, il y fut fidèle, et, trois mois après, c'était un autre homme. Le

maître pour lequel il travaillait le citait comme son meilleur compagnon. Après la longue journée passée sur l'échelle, au grand soleil, dans la poussière, à ployer et à redresser constamment les reins pour prendre le moellon des mains de l'homme placé à ses pieds et le repasser à l'homme placé au-dessus de sa tête, il rentrait manger la soupe à la gargote, éreinté, les jambes lourdes, les mains brûlantes et les cils collés par le plâtre, mais content de lui et portant son argent bien gagné dans le nœud de son mouchoir. Il sortait maintenant sans rien craindre, car son masque blanc le rendait méconnaissable, et puis il avait observé que le regard méfiant du policier s'arrête peu sur le vrai travailleur. Il était silencieux et sobre. Il dormait le bon sommeil de la bonne fatigue. Il était libre.

Enfin, récompense suprême! il eut un ami.

C'était un garçon maçon comme lui, nommé Savinien, un petit paysan limousin, aux joues rouges, venu à Paris le bâton sur l'épaule, avec le paquet au bout, qui fuyait le marchand de vin et allait à la messe le dimanche. Jean-François l'aima pour sa santé, pour sa candeur, pour son honnêteté, pour tout ce que lui-même avait perdu, et depuis si longtemps. Ce fut une passion profonde,

contenue, qui se traduisait par des soins et des prévenances de père. Savinien, lui, nature mobile et égoïste, se laissait faire, satisfait seulement d'avoir trouvé un camarade qui partageait son horreur du cabaret. Les deux amis logeaient ensemble dans un garni assez propre; mais leurs ressources étant très bornées, ils avaient dû admettre dans leur chambre un troisième compagnon, vieil Auvergnat sombre et rapace, qui trouvait encore moyen d'économiser, sur son maigre salaire, de quoi acheter du bien dans son pays.

Jean-François et Savinien ne se quittaient presque pas. Les jours de repos, ils allaient faire ensemble de longues promenades aux environs de Paris et dîner sous la tonnelle, dans une de ces guinguettes où il y a beaucoup de champignons dans les sauces et d'innocents rébus au fond des assiettes. Jean-François se faisait alors conter par son ami tout ce qu'ignorent ceux qui sont nés dans les villes. Il apprenait le nom des arbres, des fleurs et des plantes, l'époque des différentes récoltes; il écoutait avidement les mille détails du grand labeur bucolique : les semailles d'automne, le labourage d'hiver, les fêtes splendides de la moisson et de la vendange, et les fléaux battant le sol, et le bruit

des moulins au bord de l'eau, et les chevaux las menés à l'abreuvoir, et les chasses matinales dans le brouillard, et surtout les longues veillées autour du feu de sarment, abrégées par les histoires merveilleuses. Il découvrait en lui-même une source d'imagination jusqu'alors inconnue, trouvant une volupté singulière au seul récit de ces choses douces, calmes et monotones.

Une crainte le troublait pourtant, celle que Savinien ne vînt à connaître son passé. Parfois il lui échappait un mot ténébreux d'argot, un geste ignoble, vestiges de son horrible existence d'autrefois, et il éprouvait la douleur d'un homme de qui les anciennes blessures se rouvrent, d'autant plus qu'il croyait voir alors, chez Savinien, s'éveiller une curiosité malsaine. Quand le jeune homme, déjà tenté par les plaisirs que Paris offre aux plus pauvres, l'interrogeait sur les mystères de la grande ville, Jean-François feignait l'ignorance et détournait l'entretien; mais il concevait alors sur l'avenir de son ami une vague inquiétude.

Elle n'était point sans fondement, et Savinien ne devait pas rester longtemps le naïf campagnard qu'il était lors de son arrivée à Paris. Si les joies grossières et bruyantes du cabaret lui répugnaient

toujours, il était profondément troublé par d'autres désirs pleins de dangers pour l'inexpérience de ses vingt ans. Quand vint le printemps, il commença à chercher la solitude et erra d'abord devant l'entrée illuminée des bals de barrières, qu'il voyait franchir par les couples de fillettes en cheveux, se tenant par la taille et se parlant tout bas. Puis, un soir que les lilas embaumaient et que l'appel des quadrilles était plus entraînant, il franchit le seuil, et, dès lors, Jean-François le vit changer peu à peu de mœurs et de physionomie. Savinien devint plus coquet, plus dépensier; souvent il empruntait à son ami sa misérable épargne, qu'il oubliait de lui rendre. Jean-François, se sentant abandonné, à la fois indulgent et jaloux, souffrait et se taisait. Il ne se croyait pas le droit d'adresser des reproches; mais son amitié pénétrante avait de cruels, d'insurmontables pressentiments.

Un soir qu'il gravissait l'escalier de son garni, absorbé dans ses préoccupations, il entendit, dans la chambre où il allait entrer, un dialogue de voix irritées parmi lesquelles il reconnut celle du vieil Auvergnat, qui logeait avec lui et Savinien. Une ancienne habitude de méfiance le fit s'arrêter sur le palier, et il écouta pour connaître la cause de ce trouble.

« Oui, disait l'Auvergnat avec colère, je suis sûr qu'on a ouvert ma malle et qu'on y a volé les trois louis que j'avais cachés dans une petite boîte; et celui qui a fait le coup ne peut être qu'un des deux compagnons qui couchent ici, à moins que ce ne soit Maria, la servante. La chose vous regarde autant que moi, puisque vous êtes le maître de la maison, et c'est vous que je traînerai en justice si vous ne me laissez pas tout de suite chambarder les valises des deux maçons. Mon pauvre magot! il était encore hier à sa place, et je vais vous dire comment il est fait, pour que, si nous le retrouvons, on ne m'accuse pas encore d'avoir menti. Oh! je les connais, mes trois belles pièces d'or, et je les vois comme je vous vois. Il y en a une plus usée que les autres, d'un or un peu vert, et c'est le portrait du grand Empereur; l'autre, c'est celui d'un gros vieux qui a une queue et des épaulettes, et la troisième [illegible]

— [illegible]

allons chercher avec Maria. Tant pis si vous ne trouvez rien et si les maçons se fâchent. C'est vous qui m'aurez forcé. »

Jean-François avait l'âme remplie d'épouvante. Il se rappelait la gêne et les petits emprunts de Savinien, l'air sombre qu'il lui avait trouvé depuis quelques jours. Cependant il ne voulait pas croire à un vol. Il entendait l'Auvergnat haleter, dans l'ardeur de sa recherche, et il serrait ses poings fermés contre sa poitrine, comme pour comprimer les battements de son cœur.

« Les voilà! hurla tout à coup l'avare victorieux. Les voilà! mes louis, mon cher trésor! Et dans le gilet des dimanches de ce petit hypocrite de Limousin. Voyez, patron! ils sont bien comme je vous ai dit. Voilà le Napoléon, et l'homme à la queue, et le Philippe que j'ai mordu. Regardez l'encoche. Ah! le petit gueux! avec son air de sainte-nitouche. J'aurais plutôt soupçonné l'autre. Ah! le scélérat! faudra qu'il aille au bagne. »

En ce moment, Jean-François entendit le pas bien connu de Savinien qui montait lentement l'escalier.

« Il va se trahir, pensa-t-il. Trois étages. J'ai le temps. »

Et, poussant la porte, il entra, pâle comme un mort, dans la chambre, où il vit l'hôtelier et la bonne stupéfaite, dans un coin, et l'Auvergnat à genoux parmi les hardes en désordre, qui baisait amoureusement ses pièces d'or.

« En voilà assez, fit-il d'une voix sourde. C'est moi qui ai pris l'argent et qui l'ai mis dans la malle du camarade. Mais c'est trop dégoûtant. Je suis un voleur et non pas un Judas. Allez chercher la police. Je ne me sauverai pas. Seulement, il faut que je dise un mot en particulier à Savinien, que voilà. »

Le petit Limousin venait en effet d'arriver et, voyant son crime découvert, se croyant perdu, il restait là, les yeux fixes, les bras ballants.

Jean-François lui sauta violemment au cou, comme pour l'embrasser; il colla sa bouche à l'oreille de Savinien, et lui dit d'une voix basse et suppliante :

« Tais-toi ! »

Puis, se tournant vers les autres :

« Laissez-moi seul avec lui. Je ne m'en irai pas, vous dis-je. Enfermez-nous, si vous voulez, mais laissez-nous seuls. »

Et, d'un geste qui commandait, il leur montra la porte. Ils sortirent.

Savinien, brisé par l'angoisse, s'était assis sur un lit et baissait les yeux sans comprendre.

« Écoute, dit Jean-François, qui vint lui prendre les mains. Je devine. Tu as volé les trois pièces d'or pour acheter quelque chiffon à une fille. Cela t'aurait valu six mois de prison. Mais on ne sort de là que pour y rentrer, et tu serais devenu un pilier de correctionnelle et de cour d'assises. Je m'y entends. J'ai fait sept ans aux Jeunes Détenus, un an à Sainte-Pélagie, trois ans à Poissy, cinq ans à Toulon. Maintenant, n'aie pas peur. Tout est arrangé. J'ai mis l'affaire sur mon dos.

— Malheureux! s'écria Savinien; mais l'espérance renaissait déjà dans ce lâche cœur.

— Quand le frère aîné est sous les drapeaux, le cadet ne part pas, reprit Jean-François. Je suis ton remplaçant, voilà tout. Tu m'aimes un peu, n'est-ce pas? Je suis payé. Pas d'enfantillage. Ne refuse pas. On m'aurait bouclé un de ces jours; car je suis en rupture de ban. Et puis, vois-tu, cette vie-là, ce sera moins dur pour moi que pour toi; ça me connaît, et je ne me plains pas si je ne te rends pas ce service pour rien et si tu me jures que tu ne le feras plus. Savinien, je t'ai bien aimé, et ton amitié m'a rendu bien heureux, car c'est grâce

à elle que, tant que je t'ai connu, je suis resté honnête et pur, et tel que j'aurais toujours été, peut-être, si j'avais eu comme toi un père pour me mettre un outil dans la main, une mère pour m'apprendre mes prières. Mon seul regret, c'était de t'être inutile et de te tromper sur mon compte. Aujourd'hui, je me démasque en te sauvant. Tout est bien. Allons, adieu ! ne pleurniche pas, et embrasse-moi, car j'entends déjà les grosses bottes sur l'escalier. Ils reviennent avec la rousse, et il ne faut pas que nous ayons l'air de nous connaître si bien devant ces gens-là. »

Il serra brusquement Savinien contre sa poitrine ; puis il le repoussa loin de lui, lorsque la porte se rouvrit toute grande.

C'était l'hôtelier et l'Auvergnat qui amenaient les sergents de ville. Jean-François s'élança sur le palier, tendit ses mains aux menottes et s'écria en riant :

« En route, mauvaise troupe ! »

Aujourd'hui il est à Cayenne, condamné à perpétuité, comme récidiviste.

MON AMI MEURTRIER

I

Il fut un temps où j'étais employé dans un ministère.

Tous les jours, de dix à quatre heures, je devenais le prisonnier volontaire d'un triste bureau tapissé de cartons jaunis, où régnait toujours une écœurante odeur de vieux papiers. Là, je déjeunais de fromage d'Italie et de pommes que je faisais cuire à la bouche du poêle, je lisais le journal jusqu'aux annonces, je rimais des vers ignorés, et j'expédiais même les affaires de l'État afin de toucher, à la fin du mois, une somme qui me permettait strictement de ne pas mourir de faim.

Or, c'est d'un des compagnons de captivité que j'ai eus à cette époque que je me souviens aujourd'hui.

Il s'appelait Achille Meurtrier, et, certainement, par son aspect terrible et sa haute taille, il était à peu près digne de ce nom. C'était un grand diable de garçon, d'une quarantaine d'années, sans trop de poitrail ni d'épaules, mais qui s'habillait, pour s'étoffer, de feutres à larges bords, de jaquettes amples et courtes, de vastes pantalons à carreaux et de cravates sang-de-bœuf sous un col à la Colin. Il portait toute sa barbe, ses cheveux en brosse, déjà gris aux tempes, et il était très fier d'avoir du poil sur les mains.

L'unique prétention de Meurtrier — d'ailleurs le plus doux et le meilleur des camarades — était de jouir d'une constitution athlétique, de posséder les biceps d'un discobole, et, comme il le disait lui-même, de ne pas connaître sa force. Il ne faisait pas un geste, même dans l'exercice de sa paisible profession, qui n'eût pour objet de convaincre les spectateurs de sa prodigieuse vigueur. Quand il devait prendre dans le casier un carton à peu près vide, il s'avançait vers le rayon avec la démarche lourde et ramassée d'un portefaix, saisissait solidement le carton d'une main crispée et le portait, à bras tendu, jusqu'à la table voisine, avec une torsion d'épaules et un froncement de sourcils

dignes de Milon le Crotoniate. Il poussait même si loin cette manie, qu'il ne déployait pas moins d'efforts apparents pour soulever les objets les plus légers, et, un jour qu'il tenait de la main droite la corbeille aux vieux papiers, je le vis étendre horizontalement son bras gauche, comme pour faire contre-poids à ce fardeau épouvantable.

Je dois dire que cet être robuste m'inspirait un profond respect; car j'étais alors, encore plus qu'aujourd'hui, languissant et maladif, et, par conséquent, très enthousiaste de cette énergie physique qui me faisait défaut.

Les conversations de Meurtrier n'étaient pas de nature à diminuer l'admiration qu'il m'inspirait.

L'été surtout, le lundi matin, — quand nous nous retrouvions au bureau après le congé dominical, — il ne tarissait pas en récits d'actions violentes et de coups de force. Après avoir ôté son feutre, son habit et son gilet, et s'être essuyé le front du revers de sa manche de chemise, — pour affirmer son tempérament sanguin et congestionné, — il plongeait profondément ses mains dans les poches de son pantalon, et, debout près de moi, dans une attitude superbe d'aplomb et de solidité,

il commençait un monologue dans le goût de celui-ci :

« Quel dimanche ! mon cher. Il n'y a vraiment pas de fatigue qui puisse me mettre à la côte. Songez donc ! c'était hier la régate à Joinville-le-Pont... A six heures du matin, rendez-vous à Bercy, aux *Marronniers*, pour toute l'équipe du *Marsouin*... Et déjà un soleil !... On prend le vin blanc, on se colle en tricot rayé et en pantalon de coutil, on empoigne l'aviron et, hardi ! une... deux... une... deux... jusqu'à Joinville... Là, une pleine eau avant de déjeuner, n'est-ce pas ? Vite en caleçon, un saut par-dessus le bord, et gare la bombe ! Moi, quand j'ai tiré ma coupe, j'ai tout de suite un appétit d'enfer ! Bon, j'attrape le bateau d'une main et je dis au barreur : — « Charpentier, passe-moi le jambonneau... » Un temps, trois mouvements, je le décrotte !... — « Charpentier, passe-moi le bidon d'eau-de-vie. » Deux gorgées et je le sèche !... Et encore quelques brassées pour la digestion... »

La description continuait ainsi, éblouissante, homérique.

C'était l'heure de la régate. Il était midi, le soleil tombait à pic. Les canots s'alignaient sur la rivière pétillant d'étincelles, en face de la tente

pavoisée de joyeuses banderoles. On voyait, sur la berge, le maire avec son écharpe, la gendarmerie en buffleteries jaunes, et un fourmillement de toilettes d'été, d'ombrelles ouvertes et de chapeaux de paille. Poumm ! on tirait le pétard du signal. Le *Marsouin* filait comme une périssoire, arrivait bon premier et gagnait l'*objet d'art*. Et pas fatigués ! On achevait le tour de Marne et l'on revenait dîner à Créteil. Qu'il faisait frais à la nuit tombée, sous l'obscure tonnelle constellée de pipes allumées, où les papillons nocturnes venaient se brûler à la flamme de l'omelette au kirsch ! A la fin du dessert, servi dans des assiettes à sujets, on entendait un appel de piston venant du bal Willis. En place pour la contredanse ! Mais déjà une équipe rivale, vaincue le matin même, avait accaparé les plus jolies blanchisseuses. Bataille ! et c'était des dents cassées, des yeux pochés, des crocs-en-jambe et des coups de tête dans l'estomac, enfin tout un poème d'enthousiasme physique, de joie tapageuse et de santé débordante, sans parler du retour, à minuit, par les gares encombrées, avec les femmes qu'on hisse sur les wagons, les amis séparés qui s'appellent d'un bout du train à l'autre, et les sonneurs de trompe sur l'impériale.

Et les soirées de mon étonnant camarade n'étaient pas moins remplies que ses dimanches. Des luttes à main plate, dans la baraque de toile, aux rouges lueurs des torches, entre lui, simple amateur, et Dubois, l'Homme-Canon, en personne, — des chasses aux rats, près des bouches d'égout, avec des terriers féroces comme des tigres, — des rencontres sanglantes, la nuit, dans les quartiers décriés, avec des mauvais gars et des *mangeurs de nez*, — étaient les plus insignifiants épisodes de sa vie nocturne. Encore n'osé-je pas rappeler d'autres prouesses, d'un caractère plus intime, devant lesquelles — comme on disait autrefois en style noble — la plume la moins timorée reculerait d'horreur.

Si pénible que soit l'aveu d'un mauvais sentiment, je dois convenir que mon admiration pour Meurtrier n'était pas exempte de regrets et d'amertume. Peut-être même s'y mêlait-il parfois un peu d'envie. Mais jamais le récit de ses plus merveilleux exploits n'avait éveillé en moi le moindre soupçon d'incrédulité, et Achille Meurtrier avait tout doucement pris place dans mon esprit parmi les héros et les demi-dieux, entre Roland et Pirithoüs.

II

A cette époque, j'étais déjà un grand batteur de banlieue, et j'occupais l'oisiveté de mes soirées d'été par des promenades solitaires dans ces régions lointaines, aussi inconnues aux Parisiens du boulevard que le pays des Caraïbes, et dont je devais essayer, plus tard, de dire en vers le charme mélancolique.

Un soir de juillet, chaud et poudreux, à l'heure où les premiers becs de gaz éclatent dans les brumes du crépuscule, je revenais à pas lents du fond de Vaugirard, par une de ces longues et tristes rues de faubourg que bordent des maisons d'inégale hauteur, dont les portiers et les portières, en bras de chemise et en camisole, sont assis sur le seuil et s'imaginent prendre le frais. Presque aucun passant, sinon, de distance en distance, un maçon blanc de plâtre, un sergent de ville, un enfant portant un pain de quatre livres plus gros que lui, ou une fillette pressée, en bonnet et en waterproof, le sac de cuir sur le bras. Et puis,

[illegible]

bonheur gras. Les Chardin, les Van Ostade.

Tout à coup je m'arrêtai.

Un de ces tableaux intimes, soudain aperçu, avait plus vivement séduit mon regard d'obser-

vateur par sa bonhomie bourgeoise et charmante.

Elle avait l'air si heureux et si calme, dans son petit salon fané, cette bonne vieille dame en robe noire et en bonnet de veuve, plongée au fond de sa bergère de velours d'Utrecht verdâtre et abandonnant paisiblement ses mains jointes sur ses genoux. Tout, autour d'elle, était ancien et modeste, et devait avoir été conservé moins par sage économie que par religion des souvenirs, depuis le temps de sa lune de miel avec le monsieur au teint coloré, en habit à la Gœthe et en gilet à fleurs, de qui le pastel ovale ornait la muraille. Les deux flambeaux allumés sur la cheminée permettaient de distinguer chacun des détails surannés du mobilier, depuis la pendule que surmontait une pêche artificielle en marbre peint, jusqu'au piano droit, de forme abolie, sur lequel, jadis, jeune femme en manches à gigot et coiffée à la grecque, elle avait joué sans doute les airs de Romagnesi.

Bien certainement, une pauvre enfant unique et bien-aimée, restée dans le célibat par tendresse filiale, veillait pieusement sur les dernières années de la veuve. C'était elle — j'en étais sûr — qui avait si douillettement installé là sa bonne mère, qui lui avait mis ce coussin sous les pieds, qui

avait approché d'elle le petit guéridon en marqueterie et qui y avait posé le plateau et les deux tasses ; et je m'attendais déjà à voir entrer, apportant le café du soir, la douce et calme fille, qui devait être vêtue de deuil comme la vieille dame et lui ressembler beaucoup.

Absorbé par la contemplation d'une scène aussi sympathique et par le plaisir d'imaginer cet humble poème, je restais donc immobile à quelques pas de la fenêtre ouverte, certain de n'être pas remarqué dans la rue déjà obscure, lorsque je vis s'ouvrir une porte au fond du salon démodé et apparaître brusquement, — oh ! qu'il était loin de ma pensée alors ! — mon camarade Meurtrier lui-même, le formidable héros des joutes sur la rivière et des luttes foraines.

Un doute rapide me traversa l'esprit. Je sentis que j'étais sur le point de découvrir un mystère.

C'était bien lui ! Sa terrible main velue tenait une mignonne cafetière d'argent, et il était accompagné d'un caniche qui embarrassait sa marche, — un brave et classique caniche, le caniche de tous les aveugles à clarinette, le caniche du *Convoi du Pauvre*, de Vigneron, le caniche tondu en lion, avec des manchettes de poil aux quatre pattes et

de copieuses moustaches blanches, comme un général du Gymnase.

« Maman, dit le Géant d'une voix ineffablement douce, voici le café. Je crois que tu le trouveras bon, ce soir. L'eau était bien bouillante, et je l'ai versée goutte à goutte.

— Merci ! répondit la vieille dame, en roulant sa bergère vers le guéridon avec un empressement sénile, merci, mon petit Achille ! Feu ton cher père disait souvent que je n'avais pas ma rivale pour passer le café... Il était si indulgent et si bon, le pauvre excellent homme !... Mais je commence à croire que tu t'en acquittes encore mieux que moi... »

En ce moment, et tandis que Meurtrier versait la liqueur chaude avec le geste délicat d'une demoiselle à marier, le caniche, excité sans doute par le sucrier découvert, posa ses deux pattes de devant sur les genoux de sa maîtresse.

« A bas, Médor ! s'écria-t-elle avec une indignation pleine de bienveillance. A-t-on jamais vu un animal aussi inconvenant?... Voyons! monsieur, vous savez bien que votre maître n'oublie jamais de vous donner le fond de sa tasse... Tenez-vous tranquille un instant, si c'est possible... A propos,

reprit la veuve en s'adressant à son fils, tu as fait sortir cette pauvre bête, n'est-ce pas?

— Bien sûr, maman, répondit-il avec un son de voix presque enfantin. Je viens d'aller à la crèmerie chercher ton lait pour demain matin. J'ai mis à Médor sa laisse et son collier, et je l'ai emmené avec moi.

— Et a-t-il bien fait toutes ses petites affaires?

— Sois sans crainte. Il n'a plus besoin de rien. »

Et, rassurée sur ce point important d'hygiène canine, la bonne dame dégusta voluptueusement son café, entre son fils et son chien, qui la regardaient tous deux avec un attendrissement inexprimable.

Assurément il était superflu d'en voir et d'en entendre davantage, et j'avais déjà deviné quelle vie de famille paisible, étroite, pure et résignée, mon camarade Meurtrier dissimulait sous ses gasconnades chimériques. Mais le spectacle que me fournissait le hasard était si comique et si touchant à la fois, que je ne résistai pas au plaisir d'en jouir encore quelques minutes, et cette indiscrétion me suffit pour apprendre toute la vérité.

Oui, ce type de viveur vulgaire, qui semblait

échappé d'un roman de Paul de Kock, ce tireur de savate, ce despote d'estaminet et de guinguette, accomplissait simplement, courageusement, dans ce pauvre intérieur de banlieue, les sublimes devoirs d'une sœur de charité. Ce canotier intrépide n'avait guère fait de plus longs voyages que de conduire sa mère à la messe et aux vêpres, tous les dimanches. Ce professeur de billard ne savait jouer qu'au bésigue. Ce dresseur de boule-dogues subissait l'esclavage d'un caniche. Ce *Mauvais-Philibert* était une Antigone.

III

Le lendemain matin, en arrivant au bureau, je demandai à mon camarade l'emploi de sa soirée de la veille, et il m'improvisa aussitôt, sans la moindre hésitation, une histoire de rencontre sinistre, à deux heures du matin, sur le boulevard d'Enfer, où il avait assommé d'un seul coup de poing, avec son pouce passé dans l'anneau de sa clef, un épouvantable rôdeur de barrières.

Je l'écoutai en souriant presque ironiquement et je songeai à le confondre ; mais — me souvenant enfin combien est respectable une vertu qui se cache, même sous un ridicule, — je lui frappai amicalement sur l'épaule et je lui dis, avec conviction :

« Meurtrier, vous êtes un héros ! »

UN ENTERREMENT DRAMATIQUE

Pendant vingt-cinq ans, il avait joué les troisièmes rôles au boulevard du Crime; et sa voix âpre, son nez en bec d'aigle, son œil brillant d'une lueur mauvaise, avaient même fait de lui un assez bon comédien dans cet emploi. Pendant vingt-cinq ans, vêtu de l'habit de tête-ronde et serré par le ceinturon de cuir fauve de Mordaunt, il avait reculé, avec une allure de scorpion blessé, devant la colichemarde de d'Artagnan; drapé dans la lévite crasseuse de Rodin, il avait frotté ses mains sèches en murmurant le terrible : *Patience! patience!* et, plongé dans le fauteuil du duc d'Este, il avait dit à Lucrèce Borgia, avec un regard de côté suffisamment infernal : *Ayez soin de ne pas vous tromper... Le flacon d'or, Madame!* Quand, précédé d'un tré-

molo, il faisait son entrée en scène, la troisième galerie frissonnait, et un soupir de soulagement accueillait le moment où le jeune premier lui disait enfin : *A nous deux maintenant!* et l'immolait pour le plus grand triomphe de la vertu.

Mais ce genre de succès, qui ne se traduit que par des murmures d'horreur, n'est pas de ceux qui rendent bien séduisante la carrière dramatique ; et, d'ailleurs, le vieil acteur avait toujours caché dans un repli de son âme l'idéal bourgeois qui est au fond de presque tous les artistes. Il souhaitait pour ses vieux jours l'aisance et la considération du boutiquier retiré : la maison de campagne où l'on s'attable en famille, devant un melon, sous la tonnelle; les soirées à gâteaux, l'hiver; sa fille élevée au couvent; son fils en uniforme de polytechnicien; la croix d'honneur!

Or, quand nous eûmes occasion de le connaître, il avait déjà presque réalisé son rêve.

A la suite de la faillite du théâtre où il était engagé depuis longtemps, les capitalistes avaient songé à lui pour relever l'entreprise. Avec de l'ordre, du bons sens, une grande pratique de son métier, un instinct littéraire assez juste, il était devenu un excellent directeur. Il possédait des

rentes sur le Grand-Livre, une villa à Montmorency; son fils achevait ses études à Sainte-Barbe; sa fille venait de sortir des Oiseaux; et, si les malices des petits journaux avaient retardé sa nomination dans la Légion d'honneur en rappelant chaque année, aux environs du 1er janvier, ses anciens ravages dans les avant-scènes, jadis, quand il jouait les « rôles à collants », il pouvait espérer que le ruban rouge ne tarderait pas à fleurir sa boutonnière. Il avait bien conservé quelques habitudes de cabotin, comme de tutoyer tout le monde et de se teindre les moustaches; mais, comme il était, en somme, bon, honnête et serviable, il avait conquis l'estime et l'amitié de tous ceux qui l'approchaient.

Aussi, ce fut avec une peine très sincère que tout le monde dramatique apprit un jour l'affreux malheur qui venait de frapper ce brave homme. Sa fille, une enfant de dix-sept ans, était morte subitement d'une fièvre cérébrale.

Nous savions quelle adoration il avait pour cette enfant, comment il l'avait élevée dans les principes les plus sévères de famille et de religion, loin du théâtre, un peu comme Triboulet cache sa fille Blanche dans la petite maison du cul-de-sac Bucy. Nous avions deviné que toutes les ambitions et les

espérances de cet homme reposaient sur la tête de cet être charmant, qui, tout près de la corruption des coulisses, avait grandi dans l'innocence et dans la pureté, de même que parfois, dans l'herbe rare des faubourgs, on voit une fleur des champs croître à la porte d'un bouge.

Un des premiers nous nous rendîmes au funèbre rendez-vous que nous avait assigné le billet bordé de noir.

Devant la maison mortuaire, le menu peuple des environs encombrait la rue, attiré par les pompes de l'enterrement de première classe commandé par le vieux comédien, qui avait conservé le goût de la mise en scène jusque dans sa douleur. Le corbillard magnifique et les nombreuses voitures de deuil, aux chevaux drapés et empanachés, stationnaient déjà le long du trottoir et, sous la porte, dans l'ombre des lourdes draperies frangées et écussonnées d'argent, parmi les scintillements de la chapelle ardente, entre deux béguines lisant des prières dans leurs eucologes, le cercueil massif se dessinait sur son drap blanc, chargé de bouquets de violettes de Parme.

Tout en nous promenant parmi la foule, nous remarquâmes bientôt les groupes formés par ceux

qui, comme nous, attendaient le départ du convoi. Il y avait là presque tous les comédiens et toutes les comédiennes de Paris, qui étaient venus rendre le dernier devoir à la fille de leur camarade. Rien n'était plus naturel, sans doute ; mais nous n'en éprouvâmes pas moins un sentiment étrange en voyant autour du cercueil de cette pure jeune fille, qui avait exhalé son dernier soupir dans une prière, la réunion de tous ces visages marqués par la flétrissure du théâtre.

Ils étaient tous là : les premiers rôles, les comiques, les amoureux, les traîtres ; elles ne manquaient aucune : les soubrettes, les duègnes, les coquettes, les ingénuités. Drapé dans un paletot-sac et coiffé d'un feutre d'où débordaient ses longs cheveux gris, le superbe aventurier de tous les drames de cape et d'épée s'adossait au contre-vent d'une boutique, dans son attitude familière, et croisait les bras pour montrer ses belles mains, tandis qu'un petit vieux au masque chiffonné de paillasse lui parlait vivement, en le tenant par un bouton, de cette voix grasse et éraillée qui nous avait fait si souvent pouffer de rire. A côté du jeune premier séculaire, qui, sanglé dans sa redingote trop courte et dans son pantalon collant à sous-pieds, massait

de sa main gantée les boucles trop noires de ses cheveux, un grand gaillard, d'une beauté de modèle, n'avait pas voulu renoncer, même pour ce jour-là, à ses excentricités de costume, et se carrait dans une cape de velours noir et dans ses bottes à l'écuyère. Oh ! comme elles paraissaient tristes, vieilles et fatiguées, au jour gris de ce matin d'hiver, toutes ces têtes pathétiques, gracieuses ou risibles, que nous n'étions habitués à voir que transfigurées par le prestige de la scène ! Les mentons étaient devenus bleuâtres sous le rasoir trop fréquent, les cheveux rares et secs sous le fer chaud du coiffeur, les peaux rugueuses sous l'action mordante des onguents et des vinaigres ; et les yeux atones, brûlés par la lumière de la rampe, clignotaient, presque rétractiles, comme ceux des hiboux au soleil.

Les femmes surtout faisaient pitié. Forcées, par extraordinaire, de se lever de très bonne heure, et n'ayant pas trouvé le temps exigé pour leur savante et minutieuse toilette, elles se tenaient par groupes de quatre ou cinq, frileuses et emmitouflées sous les manteaux de fourrure, les manchons et les triples voilettes noires. Malgré le petit bout de maquillage fait à la hâte, elles étaient mécon-

naissables; et il nous fallut un effort de pensée pour retrouver en elles le souvenir de ce sublime sérail des théâtres parisiens, exposé tous les soirs aux désirs de plusieurs milliers d'hommes. Sur tous ces types charmants apparaissaient les stigmates de la lassitude et de l'âge. Les uns s'ossifiaient dans une maigreur fanée; les autres s'alourdissaient d'une graisse malsaine et adipeuse. Les rides rayaient les fronts et étoilaient les tempes; les lèvres étaient livides, les yeux cernés de plomb; le teint surtout effrayait, ce teint uniforme, morbide et empoisonné, œuvre du rouge végétal et du blanc gras. Cette grosse commère à l'encolure de bourgeoise, à qui l'on eût rêvé un cabas, c'était la reine terrible et fatale des grandes œuvres romantiques; et cette petite personne blonde et pâlotte, si fade sous ses dentelles, et qu'aurait si bien complétée le rouleau de toile cirée de la maîtresse de piano au cachet, c'était l'exquise ingénue que tous les vaudevillistes avaient mariée au dénouement de leurs pièces. Il y avait là des regards mourants de lorette à l'hôpital, des airs de tête de vieille copiste du Louvre, des sourires de Célimène macabre.

Bientôt arrivèrent, dans des fiacres, les fonctionnaires de l'administration des théâtres, en

gants noirs et en habit, avec un air de tristesse officielle; les jeunes reporters, saute-ruisseaux du journalisme, regardant tout le monde sous le nez en prenant des notes; les auteurs dramatiques, les feuilletonistes du lundi; enfin tous ces êtres nocturnes, ereintés et blasés, qu'on est convenu d'appeler le *Tout-Paris des premières*.

Les groupes devinrent plus compacts, des conversations animées s'engagèrent. D'anciens camarades se retrouvaient. On échangeait des poignées de main; on reprenait, vu la circonstance, ses sourires de cordialité; des femmes s'embrassaient à travers le voile.

Au passage, on saisissait des lambeaux de dialogue, tels que ceux-ci : *Quand passe la machine de chose? — Étais-tu hier à la première des Variétés?* Des termes de coulisses étaient entendus : *Mes moyens, mon charme, mon physique.* Il se faisait même des affaires. Un nouveau directeur était très entouré ; une vieille actrice organisait son bénéfice.

Tout à coup, il se fit un mouvement dans la foule. Les croque-morts venaient de placer le cercueil dans le corbillard, et les jeunes filles de la confrérie de la Vierge, dont était la morte, se ran-

geaient, voilées de blanc, sur deux lignes, aux côtés du char funèbre. Précédé d'un maître de cérémonies en bas de soie et le tricorne à la main, le pauvre père avait paru sur le trottoir, en grand deuil, en cravate blanche, bouleversé de douleur et soutenu par des amis.

Le convoi se mit en marche et l'on arriva à la paroisse, heureusement tout proche.

On dit une grand'messe en musique, qui n'en finissait pas. Il faisait trop chaud dans l'église bondée de monde, et l'inattention était générale. Des gens qui ne s'étaient reconnus que là, se saluaient de loin d'un léger mouvement de tête; des entretiens à voix basse s'échangeaient; quelques jeunes acteurs prenaient des attitudes, en se tournant du côté des femmes; et des pituites répondaient aux *Dominus vobiscum* chevrotés par le prêtre. A l'élévation, derrière l'autel, éclata un magnifique *Pie Jesu* chanté par un baryton célèbre qui n'avait jamais mis dans sa voix plus de langueur amoureuse. Dans les bas côtés, les petites gens du quartier, se hissant sur la pointe du pied et s'accrochant à la balustrade, se montraient du doigt les célébrités.

L'office terminé, le long défilé commença, et

tous allèrent, au seuil de l'église, jeter quelques gouttes d'eau bénite sur la bière, et serrer la main du vieil acteur, qui, brisé de désespoir et ayant à peine la force de tenir son chapeau, s'appuyait contre un pilier.

Ce fut le moment le plus horrible.

Emportés par l'habitude de « jouer la situation », tous ces gens de théâtre mirent dans la marque de sympathie donnée à leur ami le caractère de leur emploi. Le premier-rôle s'avançait gravement, posait sa tête de trois quarts, et jetait « le regard à la destinée ». L'ancien tragédien à barbe grise prenait une mine stoïque et n'oubliait pas de « vibrer » en prononçant un mâle : *Du courage!* Le pitre s'approchait, trottinant, secouant la tête en faisant trembler ses joues, et murmurait : *Ma pauvre vieille!* Et la reine de féerie, prise d'un attendrissement de femme galante, se jetait avec emphase au cou du malheureux père, qui, le visage boursouflé, les yeux sanglants, la lèvre pendante, noircissait sa figure et ses mains gantées de blanc avec la teinture de ses moustaches, délayée par les larmes.

Et pendant ce temps-là, à quelques pas de cette scène grotesque et sinistre, nous pouvions voir dernier mot de l'antithèse — les blanches jeunes

filles de la confrérie agenouillées sur les chaises les plus rapprochées du cercueil de leur compagne, et qui, pour elle sans doute, demandaient à Dieu, dans leur naïve et virginale prière, le paradis qu'elles pouvaient rêver : un joli paradis de style jésuite, tout en bois sculpté et doré et en marbre polychrome, où l'on voit au fond, dans une lumière de transparent et de trompe-l'œil, la Vierge couronnée d'étoiles, avec le serpent sous ses pieds, tandis que de petits chérubins font voler au-dessus de sa tête une banderole d'azur, sur laquelle ces mots flamboient : *Ecce Regina Angelorum.*

EN BRETAGNE

(NOTES DE VOYAGE)

Nantes, 2 août 1880.

En arrivant à Nantes, je ne savais à quel hôtel descendre, quand, sur l'un des omnibus alignés le long du trottoir de la gare, cette adresse, bien faite pour séduire un poète : *Hôtel de la Fleur*, me décida. Je confiai donc à cette voiture, qui portait un nom si odorant et si printanier, mon bagage et ma personne, et elle me conduisit... à côté de la Poissonnerie. Je ne veux pas médire de l'*Hôtel de la Fleur*, où j'ai trouvé bon lit et bonne table, et où j'ai été servi — ô province ! — par un garçon à moustaches ; mais l'ironie de l'antithèse, la mystification du contraste que présentent l'enseigne et

la situation de cette estimable auberge, m'ont paru dignes d'être notées... Et voilà que je pense à ces chercheurs d'idéal qui suivent les femmes par les rues et imaginent, sans essayer de les vivre, tant de romans d'une heure. Parfois, bien rarement, foudroyés par le regard ingénu de deux yeux de violette, ils surmontent leur timidité, osent se pencher vers une oreille rougissante et y murmurer quelques mots émus. Hélas! on ne leur répond que par une insulte de harengère, ou par un consentement plus infâme encore.

Eux aussi, ils ont pris l'omnibus de l'*Hôtel de la Fleur*.

---

3 août.

Nantes, avec ses quais nombreux et ses aristocratiques maisons du XVIII[e] siècle, aux beaux balcons de fer forgé, a fort grand air. J'ai admiré ici ces coins toujours charmants de marine et de paysage où les bateaux de mer semblent glisser sur une prairie, où les branches des arbres se mêlent aux vergues des navires; et je me suis rappelé ce poème allemand dans lequel un sapin,

vieilli sur les Alpes, regrette de n'avoir pas été transformé, comme il pouvait l'être, en mât d'artimon ou de misaine et de n'avoir pas couru le monde, tandis qu'un autre sapin, devenu le grand mât de quelque goëlette, est fatigué des longues traversées et regrette sa montagne natale. Idée ingénieuse et vraie, qu'on peut rapprocher des belles *Nostalgies d'obélisques*, de Théophile Gautier. Qui donc, en effet, est content de son sort? quelques rares sages peut-être, et un grand nombre de sots, — fort heureusement pour eux.

Deux noms sont également célèbres à Nantes, bien qu'à des titres très différents : celui de Carrier et celui de Cambronne. On montre au voyageur la maison où logeait l'horrible proconsul de la Convention, et, sur la plus belle promenade de la ville, se dresse en bronze le Léonidas du Dernier Carré, dans le désordre du combat, serrant sur son cœur l'aigle de la Grande-Armée. Bien que Victor Hugo ait demandé pour le général Cambronne la permission de « déposer du sublime dans l'histoire », et que, naguère, un membre de nos Assemblées ait fait entrer violemment dans la langue parlementaire le mot héroïquement rabelaisien attribué, par une assez vraisemblable légende, à l'intrépide

colonel des grenadiers, l'inscription de son monument a adopté la version décente et cicéronienne : *La Garde meurt et ne se rend pas*. Peu importe, d'ailleurs. Quoi qu'il ait pu dire le soir de Waterloo, Cambronne est admirable, et, dans ce siècle de popularité si facilement acquise, par ce temps où l'on galvaude le marbre et où l'on prostitue l'airain, cette statue fait plaisir à voir.

Elle réconcilie avec l'humanité, dont le souvenir de Carrier inspirerait l'horreur. Et cependant, qui sait ! ce monstre, qui fit périr tant d'innocents en quelques mois par la guillotine, par les noyades, par les fusillades en masse, se prenait peut-être pour un grand citoyen, pour un Brutus ou un Lorenzaccio, sacrifiant jusqu'à sa mémoire à une cause juste et généreuse. Hélas ! quand on songe à toutes ces querelles politiques et religieuses qui ensanglantent l'histoire depuis tant de siècles, et dans lesquelles les victimes ne valent guère mieux que les bourreaux, on se sent le cœur gagné par le froid mortel du scepticisme. Il reste encore, par bonheur, quelques sentiments, forts et simples comme des instincts, qui ne trompent jamais l'homme sur ses devoirs. C'est à l'un des plus purs et des plus puissants d'entre eux qu'obéis-

sait Cambronne, en répondant par un défi dernier, au triomphe immoral du nombre et de la médiocrité sur l'héroïsme et sur le génie; et la France vaincue a jeté son cri de protestation indignée par la bouche de cet obscur soldat. Voilà l'exemple qu'on peut toujours suivre, l'appel de la conscience auquel on peut toujours répondre! Il est légitime d'hésiter entre tous ces partis qui vous sollicitent et vous disent : « Je suis la vérité, je suis la justice! » car, si l'on considère leur passé, on y découvre les mêmes crimes. Mais si le citoyen a le droit de rester sourd aux harangues des tribuns, il faut qu'il réponde toujours aux trompettes d'alarme sonnant pour la patrie en danger; s'il peut s'absenter du *forum*, il doit dire : « Présent! » les jours de bataille.

J'ai salué très bas la statue du général Cambronne.

Saint-Nazaire, 4 août.

Des moulins tournaient tout le long de ma route, depuis les plaines des environs de Paris jusqu'aux dunes de l'embouchure de la Loire; et, dans le grand

bassin de Saint-Nazaire, qui est sous ma fenêtre, je vois des bâtiments de toutes sortes, depuis le grand trois-mâts qui vient de traverser l'Atlantique, jusqu'à cette humble barque de pêche sur laquelle un mousse aux pieds nus, accroupi près du bordage, raccommode un vieux filet.

Les premières choses, indispensables à la vie, qu'a créées le génie de l'homme, ont toutes un caractère d'harmonie et de beauté. Le vase le plus grossier des temps les plus reculés est déjà une pure œuvre d'art. Le premier soc de charrue qui a brillé dans le sillon, aux rayons obliques du couchant, a rendu rêveur le premier artiste, comme aussi la première épée, hélas ! qu'un guerrier a fait étinceler au soleil, le matin d'un combat. Mais, parmi ces inventions primitives, le moulin et le navire ont conservé, d'une façon particulièrement frappante, l'élégance et la grâce de leur forme antique; et c'est toujours avec une poétique émotion que j'admire et que je compare ces deux objets ailés, dompteurs du vent, frères des oiseaux.

---

5 août.

J'ai fait l'excursion traditionnelle : le Croisic, le Bourg-de-Batz et Guérande.

Rien à dire du Croisic, où l'on arrive à travers un désolé paysage de dunes et de marais salants. C'est un Trouville nantais, un bain de mer provincial. Je n'ai déjà qu'un goût fort médiocre pour les plages à la mode où les Parisiens transportent, tous les étés, leurs ridicules raffinés ; et les polkas du casino me semblent un fâcheux accompagnement au bruit de la mer qui monte. Pourtant Dieppe et Étretat ont leur raison d'être : les boulevardiers endurcis s'y retrouvent comme à une *première* des Variétés ; mais il y fait moins chaud, et le bruit de l'Océan sur les galets est, en somme, plus agréable que la voix du comédien Baron. Enfin, cette combinaison satisfait les gens qui, tout en aimant les grands spectacles de la nature, veulent avoir leur *Figaro* dans l'après-midi et y lire le compte rendu de la tempête qu'ils ont vue la veille. Mais le Croisic n'est qu'une copie maladroite de ces succursales marines des dimanches de courses ou des « mardis » du Théâtre-Français. Le *high-*

life breton est médiocre, et les femmes d'armateurs et de marchands de sardines ne s'habillent pas chez la bonne faiseuse.

J'ai donc pris « un berlingot », et je me suis fait conduire à Guérande par le Bourg-de-Batz. On y admirait autrefois, disent les guides, les splendides costumes des paludiers. Il y en a encore quelques-uns... dans des armoires, et on les montre aux touristes, moyennant quarante sous. Je n'ai pas encouragé cette industrie locale, faite pour irriter tout sincère ami du pittoresque, et j'ai poussé sans m'arrêter jusqu'à Guérande.

Là, une merveille m'attendait. Guérande est supérieure à sa renommée et à la belle description qu'en a donnée Balzac dans *Béatrix*. J'ai fait le tour de ses boulevards plantés d'arbres géants; j'ai suivi ses remparts écroulés, où des chênes poussent entre les créneaux, ses fossés verdis par les lentilles d'eau et fleuris par les nénuphars; j'ai passé sous ses portes fortifiées et flanquées de tours, parcouru ses rues désertes, où le pied sonne sur les pavés encadrés d'herbes, visité son église gothique, toute ruinée, sentant la cave, et j'ai trempé mon doigt dans l'eau glacée du bénitier. Tout ce que la province a de pénétrante poésie est

résumé là, et il semble que le bonheur habite aussi bien dans ces masures populaires que dans ces antiques hôtels qu'orne un écusson mutilé. Je me suis longtemps promené dans la cité féodale. Enivré de calme, de solitude et de silence, j'imaginais déjà une vie tout entière, lentement, doucement, paisiblement vécue dans ces ruines verdoyantes, une existence mélancolique sans chagrin, monotone sans ennui, remplie seulement par d'humbles travaux et de chers devoirs; et je méditais la pensée si profonde de Chateaubriand : « Si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude. » Rien ne venait troubler ma délicieuse impression. Je n'avais pas voulu remarquer les boutiques du libraire et du pharmacien; je n'avais rencontré personne en chemin. A peine avais-je aperçu, sous l'ombre de quelque porte, le bonnet blanc d'une aïeule, ou vu passer, dans le lointain d'un carrefour, un prêtre à cheveux blancs, boiteux et portant son livre.

Tout à coup, sur le mur d'une halle vide, une énorme affiche, peinte en bleu, frappa mes regards : c'était celle du *Moniteur des tirages financiers*. Le monde moderne dans ce qu'il a de plus immoral : l'agio, et de plus laid : l'affichage, se

rappelait brutalement à moi. Le charme était rompu. Je me figurais les maisons nobles de Guérande vendant les domaines des aïeux pour acheter des Bons Turcs, et les paysans prenant les honnêtes écus amassés par leur père et mère au fond des vieilles armoires de chêne, et les portant à la caisse de quelque Philippart.

J'ai quitté Guérande tout soucieux, et je n'ai retrouvé ma sérénité que le soir, dans le wagon qui me ramenait à Saint-Nazaire; car je voyais, à travers la vitre, ce qui ne sera jamais souillé par aucune affiche, une admirable nuit d'été. Le ciel, d'un noir profond, intense, était poudreux d'étoiles, mitraillé d'astres, criblé d'étincelles. Au loin, sur la Loire, les phares luttaient de clarté avec les constellations. Et cette belle nuit m'a fait songer aux coquettes créoles qui, pour rêver le soir sous les vérandahs, mettent des vers luisants dans leurs cheveux noirs.

Auray, 5 août.

Vannes et Auray ne seraient que de grands villages sans leurs vieilles maisons; mais ces deux

jolies villes en possèdent un grand nombre, et des plus pittoresques : les unes laissant voir dans leur plâtre leur charpente en forme de croix, les autres cuirassées d'ardoises, quelques-unes à tourelles d'angle, d'autres ornées de figures grotesques en pierre sculptée ou en bois peint, toutes avec le haut pignon, la boutique à auvent et les deux ou trois étages surplombant les uns sur les autres. Dans ce genre, la place Henri IV, à Vannes, est particulièrement curieuse et intéressante. Trois ou quatre ruelles tortueuses y aboutissent, et le fin clocher à jour de la cathédrale, pris dans ce cadre, semble jeter un regard mystérieux au milieu de cette réunion de toits pointus. On est transporté en pleine vieille France. C'est le vrai décor d'une comédie de Molière ; et sur cette place, presque toujours solitaire, on est tout surpris de ne pas voir déboucher le seigneur Géronte clopinant sur sa grande canne, et le subtil Scapin portant sous son bras le sac dans lequel il va faire entrer le crédule vieillard, afin de lui donner la bastonnade classique.

D'ailleurs, la Bretagne doit être la joie des antiquaires. Pas de bourg, pas de hameau, qui n'ait son antique église recommandée par le *Guide Joanne*. Très médiocre archéologue, je ...

dans le dictionnaire de Viollet-le-Duc les trois ordres du gothique, et je ne m'embrouillerai pas dans le rayonnant et le flamboyant. Mais je note au passage l'aimable rencontre de tous ces grêles clochers de campagne, bons vieux nids d'*Angelus* et d'hirondelles, qui laissent voir l'azur à travers leurs dentelles de pierre et montent droits dans le ciel, comme pour indiquer son chemin à la prière.

Deux déceptions, par exemple, ce sont Sainte-Anne d'Auray et les alignements de Carnac.

Un architecte au goût du jour, quelque prix de Rome dont je veux ignorer le nom, a construit, sur les lieux du fameux pèlerinage, un édifice moderne, tout battant neuf, d'un luxe déplacé, sans caractère aucun, et où je ne croirai jamais qu'aucun miracle s'accomplisse. Cependant, sainte Anne paraît avoir eu beaucoup à faire, dans ces derniers temps, si l'on en juge par les nombreux *ex-voto* pendus aux murs de son sanctuaire. Ce sont, pour la plupart, d'horribles croûtes badigeonnées par des peintres d'enseignes, et représentant un navire en détresse, un malade dans son lit, avec table de nuit et bonnet de coton, un enfant tombé sous la roue d'un moulin, etc., etc., tous sauvés par sainte Anne, bien entendu. La sottise et l'intolé-

rance de la [illegible] dra[illegible]ent [illegible] cune [illegible] les fétichismes [illegible] devant les [illegible] indulgences et [illegible] prendrai [illegible] Lourdes pour [illegible] être sincère avant tout. [illegible] laideur des hommages [illegible] ray m'a fait oublier leur [illegible] que j'ai été moins [illegible] par leur [illegible] leur ridicule. Je [illegible] *meâ culpâ, meâ maximâ [illegible]* [illegible] péché d'artiste me sont pardonnés. [illegible] saint François d'Assise, [illegible] que son joli talent de charmeur [illegible] jours rendu singulièrement sympathique.

Les célèbres *dolmen* de Carnac [illegible] puissant intérêt pour l'archéologue et le collectionneur de haches de pierre et autres [illegible] celtiques; mais ils laissent froid le touriste ignorant. Les soldats païens qui poursuivaient saint Cornély, et que, selon une respectable tradition, l'apôtre de l'Armorique pétrifia dans leur *ordre de*

bataille, n'offrent plus aujourd'hui que quelques rangées d'assez gros cailloux, qui ressemblent aux chicots ébréchés de la mâchoire d'un monstre fossile. C'est une ruine sans grandeur, et que je regretterais d'être allé voir, si je n'avais trouvé, par compensation, le beau panorama de la baie de Quiberon, et si je n'étais rentré à Auray, vers la tombée de la nuit, à travers la mélancolie des landes désertes, où le vent du soir faisait courir des frissons sinistres dans les ajoncs flétris. C'est là que mon scepticisme parisien aurait mérité une leçon des nains et des korrigans, qui doivent évidemment prendre leurs ébats dans ces parages, à cette heure douteuse et inquiétante du crépuscule. Mais je suis forcé d'avouer que je n'ai été la dupe d'aucun feu follet, que je ne suis devenu le jouet d'aucune ronde infernale. Nul saule, à la silhouette difforme, n'a tendu des bras effrayants pour me saisir; et, en passant près des lavoirs, je n'ai pas aperçu la moindre lavandière battant son linceul au clair de la lune. J'en exprime ici mon regret, étant, au fond, encore un peu romantique, bouzingot et mil-huit-cent-trente.

Auray, 6 août.

Jusqu'ici, je n'ai point vu de costumes d'hommes. Les cultivateurs de ce pays n'ont conservé, du moins dans leur tenue ordinaire, que le chapeau rond à larges bords, orné d'un ruban de velours noir. C'est insuffisant comme couleur locale. Les femmes, au contraire, sont plus fidèles à la tradition, et les jours de marché, paraît-il, les connaisseurs peuvent distinguer, à la différence de leurs bonnets, les paysannes des diverses communes d'alentour. Je n'entreprendrai pas cette longue étude; mais j'ai été frappé, comme le serait du reste l'observateur le plus superficiel, par le caractère monastique des coiffures féminines dans toute cette partie du Morbihan. Ce ne sont que bonnets de nonnes et cornettes de religieuses; et les visages le plus souvent graves et recueillis des campagnardes ajoutent encore à l'illusion. C'est au point que toutes les auberges me font l'effet d'un couvent, toutes les tables d'hôte d'un réfectoire; car j'y suis servi par des carmélites ou par des oblates. Je dois faire un effort pour ne pas les appeler « ma mère » ou « ma sœur », selon qu'elles sont jeunes ou

vieilles ; je suis scandalisé que le commis-voyageur, en train de « faire la Bretagne », qui s'assied en face de moi, ne se signe pas pieusement et ne dise pas le *Benedicite* avant de manger sa soupe ; et, ce soir même, la servante de l'hôtel, qui ressemble à un portrait d'abbesse peint par Philippe de Champagne, m'a proposé du ragoût de mouton avec un petit murmure si discret, si clérical, que j'ai cru qu'elle marmottait un *oremus* et que j'ai été tenté de lui répondre : *Amen !*

Concarneau, 7 août.

Arrivé à Quimperlé par une averse qui justifiait à merveille le fameux proverbe du Breton, résigné au mauvais temps : « Quand il pleut tous les jours, c'est trop ; quand il pleut tous les deux jours, ce n'est pas assez », je me suis mis en quête d'une voiture pour me rendre à Concarneau. Je n'ai trouvé qu'une carriole mal couverte, mais elle m'a conduit, au trot paysan d'un gros cheval gris, par une route charmante, où j'ai aperçu, à travers le brouillard de la pluie, une succession de sites inoubliables. Ce sont de touffus et humides paysages se

creusant en profondes vallées, se dressant en hautes collines, d'un aspect étrangement énergique, d'une verdure presque noire. J'entre ici dans la vraie Bretagne, dans *la terre de granit recouverte de chênes* qu'a chantée Brizeux, dans le Finistère à la fois fertile et sauvage.

A Pont-Aven, un village situé à moitié chemin, on a dételé pour déjeuner, se sécher un peu au feu de la cuisine, et donner deux heures de repos au cheval. C'est une halte exquise, un pays presque trop joli, avec les bateaux de mer et des moulins sur l'eau, perdus dans un fouillis de feuillage. Ce coin charmant, ce décor d'opéra comique, a déjà attiré toute une colonie d'artistes et d'Anglais. A l'auberge, les murs de la salle à manger sont ornés, comme à Marlotte ou à Barbizon, Cinq [illegible] *faites de chic*, les unes vertes comme un plat d'oseille, les autres rissolées comme un macaron au [illegible], et, en dépliant ma serviette, je vois à l'autre bout de la table une famille d'outre-Manche : le père, la mère et les enfants, tous roux comme carottes, installés autour de la théière nationale.

Amateurs de voyages pittoresques, gardez-vous d'aller à Pont-Aven, car avant peu les peintres et les touristes auront rendu l'endroit inhabitable.

Si ce sont les paysagistes qui l'emportent, derrière chaque rocher, au pied de chaque arbre, on découvrira un rapin occupé à « piger le motif » ou à fumer sa pipe d'après nature ; le soir, des charges d'atelier seront exécutées au dessert — symptôme alarmant ! l'hôtel possède déjà un piano, — et des cocottes, ayant posé « l'ensemble » dans les ateliers du boulevard Pigalle, promèneront leurs toilettes de canotières dans les genêts en fleur et mettront, comme diraient les romanciers naturalistes, un coin d'Asnières dans le paysage breton et un coup de Bullier dans l'honnête village. Si, au contraire, le tourisme anglais prend le dessus, Pont-Aven se peuplera de *miss* aux longs pieds, hideusement fagotées, et de *boys* aux gros mollets qu'on verra passer tous les dimanches, à l'heure du *divin office*, en vestes courtes et en chapeaux tuyaux de poêle ; dans une délicieuse prairie, où paissent aujourd'hui quelques vaches noires et blanches, près d'un torrent qui chante sur les pierres, on établira un jeu de crocket, et la place de l'Église, pleine encore à présent du silence et du calme champêtres, sera traversée par de hideuses voiturées de voyageurs en habits gris, ayant tous un *cook's-ticket* dans le galon de leur chapeau.

Tout heureux d'avoir vu Pont-Aven avant ce malheur très prochain, je me suis remis en route. Le ciel avait fermé ses écluses, et une âpre brise marine avait remplacé la pluie. Aussi ventait-il ferme quand je suis arrivé à Concarneau; la mer, d'un vert sombre de pâturage, était broutée par tous ses moutons; les embruns montaient à l'assaut des fortifications de la Vieille-Ville, qu'un seul pont réunit à la terre ferme; et, le long des quais du petit port, où les barques dansaient en mêlant leurs mâts, les pêcheurs, n'ayant pu sortir par ce gros temps, fumaient et regardaient l'horizon. J'examinais ces bonnes figures de loups de mer, vrais jambons cuits par le soleil et salés par le vent du large, lorsque m'est apparue une femme de l'endroit, coiffée de son mirifique et superbe bonnet. Vous allez dire que je ressemble au philosophe du *Mariage forcé* et que je m'attarde dans le chapitre des chapeaux. Mais le bonnet de Concarneau est vraiment extraordinaire et mérite une mention spéciale. C'est tout un édifice compliqué de toile, de mousseline et de rubans, quelque chose de triomphal, de flottant et de pavoisé, et l'on ne saurait mieux le comparer, dans ce pays de hardis marins, qu'à une frégate marchant vent arrière et

ayant joyeusement déployé ses voiles, ses focs et ses bonnettes. J'ai vu passer toute une escadre de ces gentilles frégates dans les rues de Concarneau, et je vous assure qu'il en est plus d'une avec qui l'on serait bien aise de naviguer de conserve.

Quimper, 8 août.

De Concarneau à Quimper, la campagne semble un parc, tant elle est verdoyante et fleurie. J'ai trouvé par ici les derniers vestiges du costume breton, et les paysans qui me tiraient leurs grands chapeaux sur la route portaient tous l'habillement complet en drap bleu, avec la veste sans manches, dessinant par une broderie les deux omoplates. Devant le beau portail de Saint-Corentin, j'ai enfin rencontré un vieux paysan à qui ses longs cheveux blancs et ses larges *bragou-bras* de toile grise donnaient tout à fait l'apparence d'un des héros obscurs de la chouannerie, d'un des farouches et intrépides compagnons de Jean Cottereau et de Jambe d'Argent. Mais les *zouaves*, comme on les appelle par moquerie dans le pays, deviennent plus rares de jour en jour, et quelques vieilles gens seuls,

attachés aux antiques usages, osent encore porter la large culotte. Je ne voudrais point passer pour un éternel *laudator temporis acti*, ni tomber dans le ridicule des bourgeois qui regrettent les diligences, commodément installés sur les coussins d'un express; qu'il me soit permis cependant de déplorer la disparition des anciens costumes, car je sais, hélas! comment on les remplace, et, dans un récent voyage en Basse-Normandie, j'ai constaté que les jeunes villageois, voulant se mettre à la mode de Paris, avaient adopté la casquette de soie soufflée comme un ballon et la blouse de toile bleue longue comme une jupe, parure obligée des Lauzun de l'Élysée-Montmartre et des Fronsac du boulevard de Grenelle.

En flânant dans Quimper, il m'est venu une réflexion mélancolique.

Qu'elle était paisible, la rue droite et escarpée où je me suis trouvé seul! La double perspective des maisons à pignons se découpait sur un ciel d'un bleu tendre, sans un nuage, où montaient, là-bas, les deux flèches de la cathédrale. Personne aux fenêtres, ornées de pots de géraniums qui jetaient sur les murs gris quelques touches d'écarlate; personne dans la vieille boucherie, à l'auvent

de laquelle un mouton éventré pendait à un croc de fer, montrant ses chairs roses; ni dans la boutique du drapier, où, sur la pile de pièces d'étoffes mises à l'étalage, un chat gris, les pattes sous son ventre, me regardait fixement avec ses yeux verts. Au fond d'un porche sombre, dans la cour d'une hôtellerie, sous une charrette dételée qui dressait en l'air ses deux brancards, une poule noire, suivie de son peloton de poussins, donnait dans le fumier des coups de bec pressés, vifs comme un tic, et son gloussement doux était le seul bruit qu'on entendît. Quel silence calmant! quelle solitude reposante! Il semble que, dans ce milieu tranquille, il ne puisse pas exister une âme inquiète, un esprit troublé. Ici, sans doute, la vie intellectuelle est nulle. L'artiste, le poète, y mourrait d'isolement et d'ennui. Si un jeune homme entrevoit un idéal, conçoit un rêve, il s'en va bien vite, attiré par l'irrésistible mirage de Paris. Mais du moins, aux heures de fatigue et de découragement, le fugitif peut revenir dans sa petite ville, s'y retremper dans une existence végétative, prendre un bain de paresse. Parisien de Paris, ayant toujours respiré son atmosphère de fièvre, je n'ai jamais pu faire cette halte exquise; mon enfance et ma jeunesse

ont ignoré le charme des vacances. Le tourisme, auquel de temps à autre ma débile nature demande quelques semaines d'air pur et de libre course, ne donne point l'ivresse du retour dans le pays aimé, la joie des souvenirs évoqués, l'attendrissement devant les doux paysages et les chers visages reconnus. Il me manque donc une des plus poétiques et des plus profondes impressions de la vie; et, l'autre jour, à Quimper, en me promenant dans une ruelle solitaire, j'ai envié les provinciaux exilés qui luttent et qui travaillent comme moi dans la grande ville; car ils ont tous, eux, dans quelque coin de la douce France, un asile pour se reposer, un gîte pour mourir.

Audierne, 9 août.

Pour aller à Audierne, et de là à la Pointe-du-Raz, j'ai pris le classique courrier de nos pères, la traditionnelle voiture jaune, tirée par de maigres chevaux qui courent comme des rats, surchargée d'une pyramide branlante de malles et de colis, et conduite à coups de fouet tapageurs par un conducteur en ribote qui s'acquitte d'une commission

dans tous les cabarets. La route traverse un pays superbe. Plongées jusqu'au ventre dans la luzerne des gras pâturages, les vaches noires, ces bonnes laitières qui fournissent le délicieux beurre salé qu'on sert ici dans toutes les hôtelleries, vous regardent d'un air étonné par-dessus les haies plantées d'épines, de houx et de petits chênes aux branches rageuses. De distance en distance, de verts chemins, tapissés d'herbe humide, s'enfoncent dans l'obscurité d'une double rangée de vieux ormes. A chaque pas, des coins de tableaux tout faits, les rencontres de la campagne : quelque bonne femme en sabots, tirant une chèvre par sa corde le long des vaines pâtures; un lavoir sous les saules, égayé par le bruit des battoirs et le bavardage des laveuses; ou bien, échelonnés sur l'escalier en ruine d'une chaumière, où les branches fantasques d'un rosier blanc montent à l'escalade d'un vieux mur, des groupes d'enfants, fillettes en grands bonnets et garçonnets en chapeaux ronds, ayant tous l'air de petits vieux.

A moitié chemin, à la fourche de la route de Douarnenez, qu'on laisse sur la droite, on longe une anse formant rivière où le flot apaisé de la baie monte à la marée haute et baigne, de son eau verte

et pure, le pied des magnifiques arbres qui sont au bord. C'est doux et beau comme un lac de Suisse, surtout si, comme moi, on passe là quand le couchant allume ses forges mystérieuses et quand se reflète dans l'eau tout un archipel aérien de légers nuages couleur de cuivre.

Par malheur, cette charmante promenade devait avoir pour moi une fin désagréable, et, quand je suis arrivé à Audierne, l'aspect de ce joli port de pêche était presque effrayant. Sur le quai, en face d'un fouillis de mâts, une foule noire s'agitait devant l'unique hôtel de l'endroit, et nous descendîmes de voiture au milieu d'un tumulte de marins avinés qui se querellaient et se montraient le poing.

Dans l'obscurité, — la nuit était déjà tombée, — je vis, à la lueur rouge de la lanterne de l'auberge, des regards étincelants de colère, des bouches tordues par l'injure ; l'un des pêcheurs, plus furieux que les autres, brandissait même une hache, et, si on ne l'eût retenu, il se serait jeté sur un de ses compagnons. A l'entresol de l'*Hotel des Voyageurs*, dont la fenêtre était ouverte, quelques hommes penchés avec avidité sur des papiers, à la clarté d'une lampe, criaient des chiffres d'une voix

enrouée. Il y avait dans l'air un souffle de rage populaire, un vent d'émeute. C'était sinistre.

Certes, depuis que j'étais en Bretagne, j'avais déjà bien vu des gens ivres ; c'est, hélas ! le vice des pays pauvres. Le rude travail appelle le plaisir brutal ; et quand on songe combien est dure la besogne de ces cultivateurs qui brisent si souvent contre un rocher le soc de leur charrue, et de ces marins qui sillonnent constamment une mer hérissée d'écueils, on ne se sent pas le droit d'être sévère, et l'on excuse un peu ces pauvres gens de chercher quelquefois l'oubli de leur peine au fond d'un broc de cidre ou d'une *demoiselle* d'eau-de-vie. Mais si j'avais aperçu, par-ci par-là, un couple de matelots dont les épaules se heurtaient ou un paysan tibubant au milieu d'un chemin et reconduit, à coups de poing dans le dos, par sa ménagère, je n'avais pas encore rencontré une pareille réunion d'ivrognes. J'entrai donc dans l'auberge d'Audierne, révolté par cet ignoble spectacle, plein d'indignation contre ce pays ignorant, arriéré, barbare, et appelant sur lui les bienfaits du progrès moderne.

Hélas ! ce que j'appris par la conversation de la table d'hôte me guérit bien vite de cet accès démo-

cratique. La dégoûtante orgie que je venais de traverser n'était point ordinaire à Audierne. Une élection au conseil général, qui avait eu lieu dans la journée, en était la cause exceptionnelle; car les deux candidats, le blanc et le rouge, avaient mis les tonneaux en perce. Celui dont les opinions avaient la couleur du vin venait même de triompher, et les hommes attablés dans la salle basse de l'hôtel étaient ses agents électoraux, qui comptaient les bulletins de victoire. C'était la conquête dont la civilisation est le plus fière, c'était le suffrage universel qui avait saoûlé tout le village; c'était ce puissant porte-lumière qui abrutissait tous ces misérables.

J'allai me coucher en méditant la leçon de scepticisme que le hasard venait de me donner, et confirmé, une fois de plus, en ma médiocre estime pour cette étonnante institution, orgueil de notre siècle, grâce à laquelle le vote d'un matelot alcoolisé exerce la même influence sur les destinées du pays que celui d'un homme de génie ou tout simplement de sens commun.

La Pointe-du-Raz, 10 août.

La littérature contemporaine a malheureusement abusé du mot *sublime;* c'est pourtant le seul qui puisse qualifier le coup d'enthousiasme que m'ont donné la Pointe-du-Raz et la Baie-des-Trépassés.

On arrive à ces solitudes, limites de l'ancien monde, par un aride pays assez semblable à celui qu'on trouve dans les ascensions de montagnes, quand on approche du sommet. Le terrain montueux de la presqu'île, la rude brise dont elle est balayée, et les immenses espaces qu'on y découvre complètent l'illusion. Comme sur les hauteurs alpestres, on traverse des villages désolés, des prairies à l'herbe courte et rare que broutent de pauvres bestiaux. A la patte d'oie des chemins se dresse une haute croix de bois, sur laquelle est cloué un Christ, grossièrement sculpté et colorié. Parfois un horrible porc, effaré par la voiture, rentre en grognant dans une chaumière; car, ici, animaux et paysans vivent pêle-mêle; on est parmi les populations les plus sauvages de la Bretagne; le français est à peine compris, presque pas parlé. Épuisé d'avoir couru dans les roches, je suis entré dans un cabaret; je

n'ai pu y boire qu'un verre de lait. [illegible] avoir là du pain noir, dur depuis huit jours, ma[is] par honte, m'a dit le guide, la femme qui me servait n'a pas voulu me le montrer.

Avant de descendre dans les précipices de la Pointe-du-Raz et de parcourir les grandes dunes de sable de la Baie-des-Trépassés [illegible] où vous attend le [illegible] braves gens du peuple [illegible] plative. Puis l'un d'eux [illegible] gof, à travers un dédale de [illegible] grondent, à des profondeurs [illegible] donnent le vertige [illegible] par les temps les plus [illegible] énormes [illegible] nières d'argent [illegible] j'ai tort. Ce n'est pas [illegible] aussi poignante [illegible] hâtive. Je [illegible] de ciel et [illegible] souvenir, [illegible] semble [illegible] à mon esprit [illegible] de l'O[illegible].

Douarnenez, 12 août.

J'ai vu la baie de Douarnenez — une des plus belles de l'Europe, dit-on, — sous un aspect charmant, mais qui doit être assez rare dans ces rudes contrées de l'Ouest; car, pendant les deux jours que j'ai passés là, ravi par la beauté du site et dégoûté par la puanteur des sardineries, un soleil méridional brûlait les dalles du port et une « mer d'huile », comme disent les Provençaux, mourait sur les galets de la grève en se frangeant à peine d'une écume argentée. Évidemment, en temps ordinaire ce pays a un caractère tout différent. Ces côtes lointaines que baigne une brume d'or, cette immense coupe d'eau laiteuse couleur de turquoise, ces grands bouquets d'arbres s'élevant en gerbes majestueuses dans l'azur du ciel, sans que la moindre brise y mette son mouvement et son murmure, ce paysage chaud, noble et paisible, c'est un tableau de Claude Lorrain, c'est le lac de Genève en été, c'est une marine méditerranéenne : ce n'est pas l'Océan, ce n'est pas la Bretagne, ce n'est pas la baie de Douarnenez. Le touriste est exposé souvent à ce genre de déception, car il se déplace

dans la saison confortable et non dans celle où le pays qu'il visite présente sa véritable physionomie. Aussi Théophile Gautier, le voyageur artiste par excellence, avait-il cent fois raison lorsqu'il recommandait d'aller à Saint-Pétersbourg pendant l'hiver et au Caire pendant l'été. Il importe peu, en effet, de voir une averse inonder les Pyramides, et il est sans intérêt de canoter sur la Néva.

Brest, 14 août.

Après avoir parcouru ce magnifique département du Finistère, si accidenté, si varié, si pittoresque, c'est le soir qu'il faut arriver à Brest, c'est avec la tristesse de la nuit tombante qu'il faut entrer dans la sombre ville de guerre. Par la portière de la voiture prise à la gare, on voit de tous les côtés se dresser de sévères profils de remparts; puis les sabots des chevaux résonnent sur le plancher d'un pont-levis, l'on passe sous une porte basse et l'on pénètre dans des rues étroites, mal éclairées, aux noires et hautes maisons, dans de vraies rues de place forte qu'emplit tout un fourmillement de marins et de soldats, et où soudain

éclate, au fond des ténèbres, la retraite sonnée par une furieuse fanfare de clairons. C'est avec cette sensation farouche que je suis entré dans la ville de Brest, une des œuvres les plus robustes de ces deux bourreaux de travail qui ont tant besogné pour la France et qui s'appelaient Colbert et Vauban.

Le lendemain de l'arrivée, s'il ne pleut pas, — c'est, paraît-il, chose exceptionnelle à Brest, — vous pourrez, comme je l'ai fait, flâner sous les vieux arbres du cours Dajot, contempler l'admirable panorama de la rade, et surtout visiter le port et l'arsenal.

Grâce à l'obligeance courtoise du préfet maritime, à qui j'étais recommandé, j'ai fait cette promenade sur un superbe canot de l'État, à seize rameurs, et accompagné d'un de ces jeunes officiers de marine qui ont à la fois la bonhomie du soldat, les connaissances du savant et les manières de l'homme du monde. Docile au sifflet du quartier-maître debout à l'arrière, l'embarcation nous a conduits jusqu'au fond du port militaire et j'ai pu en admirer dans le menu toutes les merveilles. Rien de plus *amusant*, pour me servir de cette expression dans le sens que lui donnent les peintres, que les divers spectacles qui passaient devant mes

yeux. Tantôt nous glissions auprès d'une énorme carcasse de frégate ou de brick, démâtée, désarmée, montrant le vide de ses flancs par ses sabords ouverts, et n'ayant conservé d'autre ornement guerrier que la figure sculptée sous son beaupré : un Jean-Bart empanaché ou quelque Amphitrite dressant la pointe de ses seins, et j'apprenais que c'était un ancien vaisseau, naguère l'orgueil de notre flotte, réduit par les innovations récentes au modeste rôle d'atelier ou de magasin flottant; tantôt nous accostions devant la porte d'un solide édifice à la Louis XIV, et nous y parcourions des galeries éblouissantes de lames d'épées, de poignards et de sabres d'abordage, et des salles parées d'armes, avec je ne sais quelle coquetterie héroïque, où des colonnes, faites de canons de fusils, se couronnaient de chapiteaux en crosses de pistolets. Plus loin, nous longions un quai plein de soleil sur lequel s'étageaient de noires pyramides de boulets et s'allongeaient, pareilles à de formidables jeux d'orgues, des séries de pièces de tous les calibres. Partout, sous les hangars comme dans les navires, bourdonnaient l'activité et le travail. A bord du *Tage*, un transport qui revient de la Nouvelle-Calédonie, et à bord de la *Loire*, qui arme en

ce moment pour y retourner, des matelots couraient sur le pont, travaillaient dans les vergues, ou, suspendus à des échafaudages, peignaient et calfataient la coque du bâtiment. Sur un radeau, dans un joli coin de feuillage, une baignade de marins nus jetait des éclats de rire. Au fond d'une forge, des enclumes tintaient; des marteaux de charpentiers faisaient un bruit assourdissant dans les cales sonores; et, là-bas, des vapeurs de goudron montaient, légères et bleuâtres, sur la verdure et dans le ciel.

J'ai visité le *Trident*, un cuirassé de première classe. Prions Dieu de n'avoir jamais à employer une si épouvantable machine de guerre! J'étouffais dans ce monstre de fer, où toutes les inventions du génie moderne se réunissent et s'entr'aident pour tuer et pour détruire. Ces énormes canons renflés comme des bouteilles, ces gros cylindres à lancer les torpilles, tous ces effrayants et bizarres engins à qui le commandant peut faire vomir à la fois le feu et la mort, en touchant un coquet appareil électrique placé dans sa cabine, inspirent une terreur inconnue, donnent un frisson nouveau; et je suis sorti de la citadelle flottante en maudissant le malheureux progrès, qui n'aboutit qu'à ces cruau-

tès raffinées, à ces horreurs délicates. Dieu nous préserve, je le répète, de la guerre scientifique, la pire de toutes, et espérons qu'il suffira, pour l'éviter, de l'effet moral produit par ces cuirassés qui ont coûté tant de génie, d'efforts et de millions.

Combien est plus douce et plus consolante l'impression que j'ai rapportée de ma petite course en rade, où j'ai monté à bord de la *Bretagne*, vieux vaisseau sur lequel est installée l'école des mousses. Là, je n'ai pas rencontré de la science, mais [illegible] ; là, je n'ai pas trouvé [illegible] mais de la discipline et [illegible] apprentis marins [illegible] sous les ordres [illegible] vrais maîtres, qui [illegible] qu'avec [illegible] leurs enfants.

L'un [illegible] sur le pont et [illegible] de la *Bretagne*. Part[illegible] vité d'une [illegible] l'atmosphère [illegible] divisé en groupes [illegible] exerci[illegible] des sin[illegible]

apprenaient les signaux à bras, une sorte de langue des sourds-muets nouvellement imaginée pour communiquer d'un navire à l'autre. Dans l'entrepont, des canonniers servaient une pièce, des gabiers tressaient des cordes, une fanfare répétait un morceau de musique. Détail touchant, qui prouve quel intérêt paternel on porte ici aux jeunes novices : des conscrits bretons, tout à fait illettrés quand ils étaient arrivés à bord, se penchaient sur une table, la plume à la main, et écrivaient correctement sous la dictée d'un maître. Tous ces travaux, même les plus humbles, étaient surveillés par les professeurs, exécutés par les élèves, avec un soin, une attention, une conscience, qui faisaient plaisir à voir.

J'ai été profondément ému devant ces braves matelots.

Voilà de vrais et bons patriotes, car la discipline acceptée pour la patrie, c'est l'obéissance à la mère : elle ennoblit les moindres besognes. Celui qui est à son poste pour balayer y sera aussi pour combattre, et quiconque n'a pas peur d'un nuage de poussière ne reculera pas devant la fumée d'un coup de canon.

Saint-Malo, 16 août.

Ma petite excursion est terminée. J'ai vu Dinan, une adorable vieille cité qui est aujourd'hui gâtée, et qui sera bientôt détruite, par les Anglais; j'ai vu Dol aussi, un village quelconque, mais au milieu duquel s'élève une cathédrale gothique. C'est une ruine d'une grandiose mélancolie, effritée, rouillée de lichens, assaillie de plantes parasites ; et les moutons paissent l'herbe haute qui croît entre ses contreforts lézardés. Je vous annonce une fâcheuse nouvelle. On répare déjà les maisons curieuses de Dinan ; on va réparer l'église de Dol. Or, nous savons ce que valent les restaurations de monuments historiques. Hâtez-vous donc d'aller voir ces belles reliques du passé avant que les architectes s'y mettent.

Après avoir fui Dinard, un Trouville futur, je ferme mon cahier de notes dans ce charmant Saint-Malo qui, lui aussi, est, hélas! empoisonné déjà de Parisiens. J'en ai rencontré plusieurs qui, inspirés par le lieu, m'ont servi des plaisanteries de vaudevillistes sur le style des *Natchez* et sur le grand Chateaubriand, que précisément j'aime, je res-

pecte et j'admire de tout mon cœur. Je vais donc me sauver et m'enterrer dans un coin de la Basse-Normandie, jusqu'à la date trop prochaine où je devrai rejoindre, dans les foyers de théâtres, les soirs de premières représentations, tous ces spirituels bourgeois qui « blaguent » les hommes de génie et qui se pâment aux opérettes.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

DU TOME PREMIER

UNE IDYLLE PEN[illegible]

[illegible]

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

4312. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, direct.

4651. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — May et Motteroz, directeurs.

4651. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.



